

PROTÉGÉ D'ARTS / UNIVERSITÉ DE QUÉBEC

Saison

Fantastique !



NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
NTA

Centre d'histoire nationale
Musée de la ville d'Angers
100 rue de la République
49100 Angers

LE NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL PAYS DE LA LOIRE

Le Nouveau Théâtre d'Angers (NTA) est le Centre dramatique national des Pays de la Loire, créé en 1986. Il est dirigé par le metteur en scène Frédéric Bélier-Garcia qui a succédé, en janvier 2007, à Claude Yersin. Le 1^{er} janvier 2010, Frédéric Bélier-Garcia a été reconduit pour un deuxième mandat de trois ans. Le CDN est intégré depuis 2007 au Quai forum des arts vivants. Il regroupe une équipe de 14 personnes. Il dispose de bureaux, d'une scène de répétition, d'espaces pédagogiques et d'une salle de fonds documentaire ouverte au public.

Le NTA défend une mission de service public du théâtre : la création, la production et la formation en sont les trois grands axes.

Le Centre Dramatique National crée et diffuse des pièces à Angers, sa ville-siège. Ses productions tournent partout en France sur de grandes scènes publiques ; elles sont présentées régulièrement à Paris.



Le CDN accueille à Angers des spectacles de metteurs en scène français ou étrangers. Le répertoire est centré en priorité sur la création contemporaine et les auteurs vivants.

De juin 2007 à juin 2010, le Nouveau Théâtre d'Angers a produit, coproduit, créé, 17 spectacles : *La cruche cassée*, *Yaacobi et Leidental*, *Merlin ou la terre dévastée*, *La danseuse malade*, *Lilium*, *Gombrowiczshow*, *Maxa on the rocks*, *Notre terreur*, *Toute vérité*, *Pour en finir avec Bérénice*, *Grosse Labo*, *Yakich et Poupatchée - Comédie crue*, *Une femme à Berlin*, *Deux masques et la plume*, *Louise, elle est folle*, *Bluff*, *Wonderful World*.

Chaque année, le NTA propose des résidences de création où il met à disposition des compagnies ses locaux et ses moyens artistiques et financiers. Dans ce cadre ont déjà travaillé la Compagnie du Zerep de Sophie Perez et Xavier Boussiron, la Compagnie d'ores et déjà de Sylvain Creuzevault, le collectif des Possédés de Rodolphe Dana, Les Lucioles de Frédérique Loliée et Elise Vigier...

Par ailleurs, autour de la programmation théâtre ouverte à l'abonnement, Frédéric Bélier-Garcia a décidé d'offrir avec *Curiositas*, un cycle de propositions qui ont pour but d'attirer l'attention sur des formes différentes, des aventures naissantes, des objets curieux...

Depuis 1987, le CDN est chargé par le ministre de la Culture d'une mission de formation théâtrale. Les AFR (Ateliers de formation et de recherche) s'adressent aux comédiens professionnels. De nombreuses sessions d'initiation théâtrale sont également proposées pour les enseignants, les étudiants, les associations, les maisons de quartier...

Le Centre Dramatique National d'Angers est Pôle de ressources pour l'éducation artistique et culturelle – PREAC.

Le Journal du NTA paraît deux fois par saison (parutions en octobre 2011 et janvier 2012, en version papier ou à télécharger). La publication des Cahiers du Nouveau Théâtre d'Angers suit le fil des nouvelles productions du Centre dramatique national. Cette saison, le cahier 69 sera consacré au conte à l'occasion de la création de *La princesse transformée en steak-frites* en décembre 2011, et le cahier n°70 à *La tragédie du vengeur* de Cyril Tourneur, mis en scène par Jean-François Auguste en février 2012.

Le NTA poursuit ses partenariats avec l'EPCC-Le Quai, le CNDC, Angers Nantes Opéra, le Festival Premiers Plans, le THV, Les 400 Coups.

De septembre 2011 à juin 2012, 23 spectacles sont programmés et disponibles dans le cadre de l'abonnement du Quai. Toutes ces activités artistiques ou culturelles sont proposées dans un esprit et des tarifs de service public, grâce au soutien financier du ministère de la Culture et de la Communication, de la Ville d'Angers, de la Région des Pays de la Loire et du Département du Maine-et-Loire.

L'ÉQUIPE DU NTA

- directeur et metteur en scène : Frédéric Bélier-Garcia
- délégué général : Daniel Besnehard
- administrateur : Matthias Poulie
- chef comptable : Marielle Gallard
- comptable : Sylvie Durepaire
- chargée de production et des tournées : Pascale Michel
- assistante administrative : Marie-Alix Escolivet
- responsable de l'information : Françoise Deroubaix
- responsables des relations avec le public : Séverine Hamelin & Emmanuel Bretonnier
- chargée des relations avec le public : Jennifer Dodge
- chargée de mission au titre du partenariat Culture-Education Nationale : Caroline Séjourné
- régisseur général : Jocelyn Davière
- régisseurs : Vincent Bedouet & Jean-Christophe Bellier
- stagiaire électricien : Sacha Estandié

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

Centre dramatique national Pays de la Loire
Au Quai - Forum des arts vivants
17 rue de la Tannerie - BP 10103
49101 Angers cedex 02
Tél. 02 44 01 22 44 - Fax 02 44 01 22 55
www.nta-angers.fr
contact@nta-angers.fr

SOMMAIRE

AUTOMNE-HIVER _ 11

LE JOURNAL DU NTA

directeur de la publication : Frédéric Béliet-Garcia
 coordination : Françoise Deroubaix
 rédaction : Frédéric Béliet-Garcia, Daniel Besnehard,
 Emmanuel Bretonnier, Françoise Deroubaix, Jennifer
 Dodge, Séverine Hamelin
 conception et réalisation technique :
 Imprimerie SETIG Palussière
 Angers 09/2011 - papier recyclé



CRÉDIT PHOTOS :

p.1 et p.4 *Nymphes et satyres*, peinture de William Bouguereau - p.1 *Restaurant chinois* ©Alpha - p.2 l'équipe du NTA photos DR - p.6 et p.30 *Neutral hero* © Michael Schmelling et p.7 © Almudena Crespo, en bas *Amerika* © Rafael Fuchs - p.8, p.9 et p.28 *Bluff* © André Muller - p.10 *Bérénice* © Elodie Maubrun et p.11 © Gérard Llabres - p.12-13, p.31 *Nature morte dans un fossé* © Laurence Navarro - p.14 *Brume de dieu* © Brigitte Enguerand, *Neutral hero* © Almudena Crespo - p.15 et p.30 *Oncle Gourdin* © Laurent Friquet - p.16 et 28 *Kill the cow* photo Jean Depagne - p.18-19, p.31 *Le dragon d'or* © Christian Ganet - p.20, p.31 et p.43 *Ouasmok ?* © Gil - p.21, p.28 et p.47 *Wonderful World* © Wilfried Thierry - p.22 et p.31 *Les Bonnes* © Frederick Whitman Glasier - p.24 et p.29 *La princesse transformée en steak-frites* montage Zurbaran-DR - p.24-25 couvertures romans de C.Oster - Christian Oster © Olivier Roller - p.26 *The angel* © Irving Penn, moutons © Alan Cleaver - p.28 Ibsen, peinture par E.Munch - p.30 *Bérénice* © Petra Korosi - p.32 *Brume de Dieu* © Brigitte Enguerand - Gamblin/*Tout est normal* © Elisabeth Carecchio - *Gamblin jazzi* DR - p.33 Victor Hugo, peinture Alexandre Bloch - Catherine Frot © Brigitte Enguerand - Courteline DR - *Meanings* © Caroline Bigret - *Je suis un metteur en scène japonais* © Marc Domage - p.35 photos DR - p.32, p.36-37 L'Académie et *La Place Royale* © Alain Fonteray - p.38 11 septembre et Guantanamo DR - p.32 et p.39 Guantanamo DR - p.29, p.40-41 *La tragédie du vengeur* © montage et photo DR - p.42 photo © JC Pratt - p.43 photos DR - p.44 photo DR - p.45 *Vaches noires* © Miliana Bidault - Denise Bonal © Editions théâtrales - Benoit Collet © DR - p.46 stage étudiants Iufm DR - p.48 © Johanne Veilleux, Helen K et DR - p.49 montage Le Quai - couvertures DR - p.50 *Le barbier de Séville* © Jef Rabillon - Mozart DR - p.51 photos DR - p.52 *On ne paie pas* © Julien Correc - *Le voyage d'Alice* © Christelle Guillotin - *Un bateau pour les poupées* © DR - p.53 *Nouveau théâtre populaire* © Frédéric Jessua - p.54 Tennessee Williams DR, *A streetcar named desire* DR - p.55 *La ménagerie de verre* © Brigitte Enguerand - p.56 Johnny Hallyday dans *Le paradis sur terre* © Emmanuel Murat - *Endstation Amerika* © DR - p. 57 *Un tramway nommé désir* © Bernard Michel Palazon - Cdss Enguerand - p.58 couverture DR - p.59 Le divan de Freud DR - p.60 Le Quai forum des arts vivants Angers DR

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

Centre dramatique national Pays de la Loire
 Au Quai - forum des arts vivants
 17 rue de la Tannerie - BP 10103
 49101 Angers cedex 02
 Tél. 02 44 01 22 44 - Fax 02 44 01 22 55
 www.nta-angers.fr
 contact@nta-angers.fr

- 02 LE NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
Centre dramatique national Pays de la Loire
- 05 EDITO
Frédéric Béliet-Garcia
- 06 AMERICAN «BEAUTY»
Neutral hero - New York City Players
- 08 MENSONGES ET MENTERIES : TOUS MYTHOS
Bluff de Enzo Comann
- 10 AMOUR, GLOIRE ET POUVOIR
Bérénice de Racine - Voisnages
- 12 POLAR DÉJANTÉ AVEC D.J.
Nature morte dans un fossé de Fausto Paravidino - Voisnages
- 14 ARTISTE : MINORITAIRE / MAJORITAIRE
Daniel Besnehard
- 16 L'AMOUR VACHE
Kill the cow de Hervé Guilloteau
- 18 DJINNS D'OUTRE-RHIN
Le dragon d'or / Une nuit arabe de Roland Schimmelpfennig
- 20 ON FERAIT COMME SI...
Ouasmok ? de Sylvain Levey
- 21 A CORPS PERDUS
Wonderful world de Nathalie Béasse
- 22 DES MONSTRES COMME NOUS
Les bonnes de Jean Genet
- 24 LA MÉLANCOLIE DES FÉES
La princesse transformée en steak-frites de Christian Oster
- 27 LA SAISON DU NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
Créations, coproductions, accueils...
- 35 CURIOSITAS
Trois rendez-vous off de la saison
- 36 L'AMOUREUX EXTRAVAGANT
La Place Royale de Corneille
- 38 TERRORISTES, AVOUEZ !
Guantanamo de Frank Smith
- 40 BLOODY BLACK HUMOR
La tragédie du vengeur de Cyril Tourneur
- 42 ACTIONS > RÉACTIONS
L'actu du pôle éducation du NTA
- 45 IN MEMORIAM
Hélène Surgère - Denise Bonal - Benoit Collet
- 46 ETUDIANTS
Voyages au cœur de la saison fantastique
- 48 AUTEURS À ENTENDRE, À RENCONTRER, À LIRE
Lectures / Quand lire c'est faire - Festival Pas(s)age - Auteurs NTA
- 50 OPERAS & CÆTERA
Mozart et Rossini
- 51 ATELIERS DE FORMATION ET DE RECHERCHE
AFR 85 et 86
- 52 VU ET À VOIR DANS LE GRAND OUEST
Un bateau pour les poupées - Le voyage d'Alice en Suisse -
On ne paie pas on ne paie pas - Vent d'espoir sur Fontaine-Guérin
- 54 VOYAGE THEATRAL
Forever Tennessee
- 58 TRIBUNE : DÉMOCRATISATION ?
Le Démocratiseur - Jean-Marie Hordé
- 59 LE TEST DE LA RENTRÉE
Pour choisir vos spectacles

Pour que la vie ait une valeur, il faut tôt ou tard s'exposer à un regret terrible, déchirant... Mais il faut aussi s'arranger pour l'éviter, sinon votre vie sera irrémédiablement brisée. Risquer le regret, éviter la catastrophe...

Richard Ford. Un week-end dans le Michigan



*En fait je n'avais plus tellement de nouvelles de moi depuis longtemps,
sauf par Laure, qui m'en donnait jusqu'à présent,
me renseignant sur ce que j'étais,
me livrant d'utiles indices pour avancer...*

Christian Oster, *L'imprévu.*

LE VACILLEMENT DES OGRES

Comme Laure, le théâtre, à son meilleur, nous donne « des nouvelles de nous-mêmes », c'est-à-dire de notre rapport oublieux au courage, à la compassion, à la cruauté, à la grâce, à la beauté, à nos rêves d'antan...

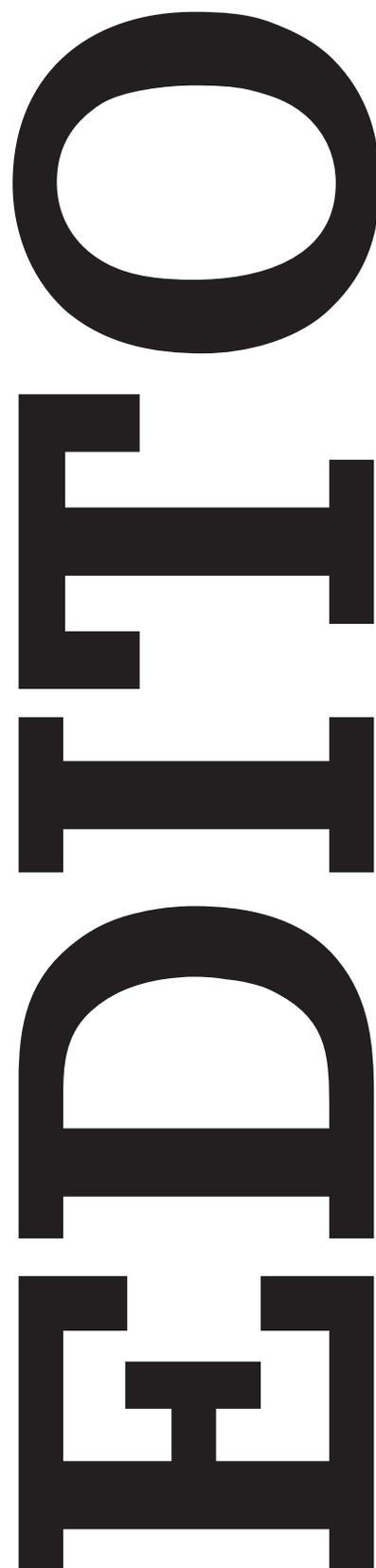
En cette rentrée, nous nous renseignerons sur nous-mêmes dans une petite ville américaine, que Richard Maxwell et les New York City Players chanteront à Angers pour deux jours, dans le vers majestueux de Racine, les crimes de Paravidino, la folie des bonnes de Genet, les architectures cocasses de nos villes modernes et de leurs nuits arabes, comme dans les clairières enchantées de Christian Oster.

Dans toutes ces pièces, des pères demandent au fils d'être ce qu'ils n'ont pas été, mais savent-ils vraiment quoi. Des fils se révoltent sans savoir exactement contre quoi. Les reines, les criminels, les domestiques, les ogres ont beaucoup de mal aussi à tenir droit dans leurs bottes, dans leur certitude et dans leur rôle ancien.

Composer une saison, c'est aussi cela, être l'écho de l'humeur du monde, du moment et de nous-mêmes. Ce vacillement général, qu'on peut essayer d'écrire au présent, aller chercher chez les anciens ou transposer dans l'univers merveilleux du conte, est sans doute le tremblé propre de notre présent économique, politique, affectif, personnel, dans un monde où, comme le dit, les lignes bougent.

Cela invite souvent à la mélancolie, ou tourne parfois à la comédie.

Frédéric Bélier-Garcia



AMERICAN

Chanteur de l'Amérique profonde, Richard Maxwell convoque les habitants d'une petite ville du Midwest. Comme dans un tableau de Norman Rockwell ou une nouvelle de Raymond Carver, se déploie la vie ordinaire de gens ordinaires autour d'un *Neutral hero*, un héros neutre... Mais chez Richard Maxwell, l'ordinaire se chante et ce qui se raconte entre le héros, ses parents, ses voisins, finit par dessiner une critique de l'Amérique, de sa fracture entre nord et sud, une critique de la recherche de héros... Dans un style ultra minimaliste qui bannit tout effet, toute virtuosité, un poignant éloge de la banalité de l'American way of life, à mille lieues des fastes de Broadway. L'un des spectacles phares du Festival d'Automne à Paris, présenté avec des surtitres.

NEUTRAL HERO

MISE EN SCÈNE **RICHARD MAXWELL**
NEW YORK CITY PLAYERS

Richard Maxwell est l'enfant prodige de la scène new-yorkaise, dont le théâtre – en lequel on a parfois voulu voir une version contemporaine de celui de Ionesco ou de Beckett – ne cesse d'explorer précisément cette idée de neutralité, d'apathie.

Théâtre paradoxal que celui de cet artiste polymorphe (à la fois auteur, metteur en scène et musicien) de 42 ans, dont l'apparente inexpressivité est portée pourtant par un amour démesuré des acteurs, de tous ces individus qui donnent chair aux personnages ; un théâtre qui s'immisce au cœur de la prétendue « banalité » du quotidien, de l'Amérique des laissés-pour-compte. Peu présent sur les scènes françaises depuis *Good Samaritans* et *Showcase* (présentés en 2006 au Festival d'Automne), Richard Maxwell et les New York City Players, après un bref passage au Théâtre de l'Agora à Évry avec *Ads*, reviennent avec une drôle d'épopée : *Neutral Hero* explore le thème du héros en partant du paradigme selon lequel tous les mythes ne font que raconter la même histoire et en s'inscrivant dans la minutieuse topographie d'une ville du Midwest dans laquelle Richard Maxwell a grandi.

Assis sur la scène, douze protagonistes aux origines les plus diverses (comme souvent, plusieurs d'entre eux sont des « amateurs ») évoquent leur quotidien, scandé par les chansons composées par Richard Maxwell (selon lequel cette pièce peut être envisagée comme « une très longue pop-song »). Peu à peu, derrière ces gestes en apparence monotones, c'est une geste d'un tout autre type qui en vient à se jouer sous nos yeux et faire écho à d'autres, immémoriales – celles de Gilgamesh ou d'Ulysse. Tour à tour comédie musicale et saga politique, *Neutral Hero*, jouissive tentative de rivaliser avec la profondeur édifiante des grandes œuvres classiques, est la preuve par l'absurde que la neutralité est chose absolument impossible au théâtre. Et que celui-ci, tant qu'il est vivant, sera toujours impossible à neutraliser.

Brochure du Festival d'Automne Paris

La tragédie grecque a été l'inspiration de ma pièce précédente, *House*, tandis que *Neutral Hero* évoque les contes épiques de l'antiquité.

Il y a pour moi une grande différence entre le tragique et l'épique. Je cherchais au départ pour *Neutral Hero* une sorte de classicisme. Mozart, Haydn, certaines musiques expriment cette sorte de classicisme. D'un autre côté, nous sommes encore fascinés aujourd'hui par la grandeur des anciennes histoires épiques. Je voulais explorer les valeurs qui sous-tendent les thèmes fondateurs, au centre desquels il y a toujours un héros.

Je me demandais s'il était possible de dépouiller le héros de ses traits d'identité, pour créer un héros neutre. Il y a un paradoxe dans l'idée d'amener quelque chose de neutre sur une scène. C'est agaçant et provoquant.

Mais en même temps je me rends compte que je suis américain. Les acteurs sont américains et s'expriment en anglais. Et c'est un autre paradoxe. Neutre et américain. Qu'est-ce qui est neutre ? Ça pose la question, qu'est-ce qui n'est pas neutre ? Et ça nous place juste là où je veux, dans un état de suspension, de frustrante suspension...

Richard Maxwell



RICHARD MAXWELL

Né en 1967 à Fargo, au North Dakota, le metteur en scène et auteur dramatique Richard Maxwell est l'un des artistes de théâtre les plus singuliers outre-Atlantique. (voir p.14)

New York City Players is a theater company creating original work about people, relationships, and above all, feeling.

A découvrir : le site des New York City Players
<http://www.nycplayers.org>

RENCONTRES

- avec Richard Maxwell à l'issue de la représentation le jeudi 6 octobre en T400
- avec l'équipe artistique des New York City players vendredi 7 octobre à l'université Catholique de l'Ouest

COFFEE HOUSE

avec l'équipe artistique des New York City players
 vendredi 7 octobre à 9h45
 English language Library Angers / Bibliothèque Anglophone d'Angers
 60, rue Boisnet - Angers - 02.41.24.97.07
www.ellia.org

■ jeudi 6 et vendredi 7 octobre - T400

«BEAUTY»



CE QU'ILS EN DISENT...

Antisitcom... Des existences ordinaires au fin fond de l'Amérique profonde : Richard Maxwell s'inscrit à sa manière – modeste – dans le sillon initié en littérature par *Babbitt*, le roman de Sinclair Lewis publié en 1922. Et les dernières minutes du spectacle, qui évoquent une séance dans une salle de cinéma à peu près déserte, suscitent une émotion inversement proportionnelle à la simplicité des moyens mis en œuvre.

René Solis. *Libération*

Un paradoxe. Ce que Maxwell nous montre, en créant cette anti-comédie musicale, c'est le paradoxe du théâtre lui-même : «L'histoire est une fiction, dit Maxwell, mais nous [le public et les artistes] sommes dans un espace réel. Si nous admettons que l'espace est plus important que la fiction, nous reconnaissons la spécificité du théâtre – des corps se mouvant en temps réel en racontant une histoire.» C'est un paradoxe que vous aimerez ou détesterez.

The Charlebois Post. Canada

L'anti théâtre d'une tragédie grecque sur fond country
Maxwell est un grand. Et qui dit grand, dit plus que soi. C'est avec humilité qu'il faut recevoir son œuvre déstabilisante. Tous les signes de l'illusion sont catégoriquement anéantis : aucune trace de rideau; trois spots (rouge, vert et bleu) allumés partout, sur la scène comme dans la salle; absence du moindre décor, un fond et tous les défauts de l'arrière-scène à poil. Gé-ni-al, un Brecht quoi ! Et puis, des instruments de musique country élaborés, des chansons qui racontent des états d'âme bien ordinaires.

Samar Besada. *nighlife.ca*



MENSONGES ET MENTIR

C'est un fait : nous mentons tous et nous mentons tout le temps ! Enzo Cormann le confirme et le prouve avec ces trois paraboles autour de la vérité et du mensonge. La saison dernière, trois Centres Dramatiques – Vire, Angers, Colmar – se rassemblaient autour de ce projet atypique destiné plus particulièrement au public des ados et régi par le chiffre trois. *Yaya, Sonya, Alya*, les trois héroïnes de ce voyage au pays des leurres, du mentir vrai et des faux mensonges, sont de retour... Et ça c'est pas du bluff !

Pourquoi avoir choisi d'écrire une pièce autour du chiffre 3 ? Pourquoi pas 2 ou 4 ?

D'abord, il y avait une contrainte de production, c'est-à-dire un format autour de trois acteurs, et pas, genre huit... C'est surtout au niveau du budget – une donnée matérielle. Et puis à partir de là j'ai commencé à réfléchir un petit peu à ce que je pouvais imaginer. Je n'ai jamais écrit spécifiquement pour un public jeune, et l'adolescence je n'ai pas d'idée particulière là-dessus. Donc j'ai essayé de raisonner très simplement : dans mes souvenirs au moins, qu'est-ce qui me rendait le théâtre distant, difficile d'accès ? D'abord, c'est que j'étais souvent dans une grande salle de théâtre, au fond, que je voyais une toute petite scène et qu'il se passait des choses là-dessus qui n'avaient pas l'air de me concerner. Donc je me suis dit, il faudrait imaginer un dispositif qui rapproche les spectateurs des acteurs. Ou'ils soient dans une proximité physique. Il n'y a pas trente-six façons de le faire : soit on organise en bi-frontal, soit on peut imaginer un dispositif tri-frontal, voire quadri-frontal, c'est-à-dire on répartit les spectateurs autour du lieu d'action. Donc je me suis dit, pourquoi pas tri-frontal. La deuxième chose, c'est souvent des pièces très longues – donc il faut que ce soit plus court. Et la meilleure façon de faire des choses plus courtes, c'est de les organiser en pièces brèves. Alors par exemple un triptyque : trois pièces brèves. Plutôt que de faire une pièce d'une heure et demie, on fait trois pièces d'une demi-heure. Ah tiens, trois côtés, trois acteurs, trois fois une demi-heure... voilà. Ça a commencé comme ça.

Alors je me suis dit, tiens, on peut peut-être s'amuser avec ça, faire comme si c'était une règle du jeu, on va décliner le chiffre trois. Alors après on peut le faire ad libitum, trois gradins de trente-trois spectateurs, autour d'un espace scénique de trente-trois mètres carrés...

Les metteurs en scène vous ont proposé de se retrouver à trois ou... ?

Non, en fait on était trois théâtres coproducteurs, le Centre dramatique d'Angers, le Centre dramatique de Colmar, et le Centre dramatique de Vire. Et comme il y avait trois pièces, l'idée est venue assez vite qu'il pourrait y avoir trois metteurs en scène. Trois acteurs, trois metteurs en scène.

Quelles ont été vos inspirations pour le texte ?

Je ne sais pas trop ce que ça veut dire « inspiration ». Il y avait donc ce thème : le mensonge. Mais on n'écrit pas sur quelque chose, on écrit une pièce à partir de quelque chose. Donc c'est plutôt ce que j'appelle un déclencheur d'embrayeur : un élément déclencheur, une étincelle du début, voilà. On dit « mensonge », ça évoque quoi ? Il y a forcément quelqu'un qui va mentir à quelqu'un d'autre à un moment ou un autre, mettons. Mais quand on a dit ça, on n'a pas dit grand chose, il y a forcément des situations qui s'inventent. Je ne sais pas trop comment ça se passe. Ça se passe par tatonnement. Généralement, quand on a une idée, – « je vais avoir ce personnage-là, il va faire ci, il va faire ça » – il faut l'abandonner au plus vite. Ça bloque, ça rétrécit, alors qu'en fait il faut avancer en ouvrant. C'est cette histoire d'empathie, c'est-à-dire comment on se place du point de vue des protagonistes... On ne peut pas présumer d'exactement ce qu'on va découvrir chemin faisant. Il ne faut pas que la pièce soit jouée d'avance. Si elle est jouée d'avance, ça ne sert à rien de la jouer. Si je sais ce qui va se passer, il n'y a aucun intérêt pour moi de l'écrire. Il faut trouver des étincelles, des points de départ, une ambiance, un climat... un mot, des fois, ça suffit. Une phrase jetée comme ça. Les choses se mettent en place progressivement, petit à petit un chemin se fait jour.

Comment vient ce « déclencheur d'embrayeur », c'était le mensonge ?

Non, l'embrayeur ça pouvait être – tiens, je lis le journal le matin, je vois des histoires de sans-papiers, de gens qui réclament le statut de réfugié politique... bon alors, imaginons, il y a un fonctionnaire d'un service d'immigration et une demanderesse – qu'est-ce qu'ils se disent ? Alors le mec il dit « T'as été torturée ? T'as été violée ? Qu'est-ce que tu as ? » Et elle lui raconte une guerre civile, mais lui, il a la tête ailleurs. Alors je me dis, elle est où, sa tête ? Ça doit être sa femme. Tiens, on va lui faire téléphoner à cette femme pendant qu'il cause avec cette fille. Mais il va lui téléphoner où ? Chez lui ? Non. Mettons qu'elle soit à l'hôpital. Alors pourquoi elle est à l'hôpital ? Bonne question. Mettons qu'elle est en dépression nerveuse. Voilà, j'ai la situation, l'embrayeur. Il va dire « oui oui, vas-y, sors-moi ton dossier... oui chérie ! ça va mieux ? » Et là ça se met en tension. Je ne présume pas de ce qu'il va se raconter – en tout cas, quelque chose commence à se raconter.

C'est quoi le rapport à l'adolescence ? Vous avez bien dit quelque part que vous écrivez pour le Festival Ado, vous avez essayé de créer à partir de votre expérience ?

Un élément que j'ai oublié de vous dire sur la première question – qu'est-ce qui fait obstacle à l'intérêt du jeune public pour le théâtre – je parlais de la distance, je parlais de la longueur et cœtera, mais tiens, c'est très curieux – il y a très peu de pièces où les protagonistes, les personnages principaux sont de très jeunes gens. Très peu. Bon, Roméo et Juliette, voilà. Il y en a très peu, finalement, donc je me suis dit, il faut que le personnage central, pivot, soit une très jeune fille en l'occurrence. C'était très important pour moi.

Enzo Cormann in *La voix du Bocage*

LA PRESSE...

La conception scénographique bouleverse le traditionnel rapport frontal entr les acteurs et le public, insérant ce dernier au cœur même de l'espace de jeu. Et le résultat est absolument... bluffant ! Qualité de l'écriture, qualité de la mise en scène et du jeu, le tiercé gagnant de *Bluff* couronne la saison (...) sous le signe de l'enthousiasme. On a beau chercher le défaut de la cuirasse, le petit détail qui tue, mais rien... Le texte d'Enzo Cormann se montre fin et subtil quant à la capacité d'observation. Entre mensonge et vérité, son écriture oscille entre drame, humour et poésie. Les trois mises en scène sont rythmées, sonnantes étonnamment justes et la progression dramatique tient du thriller psychologique. C'est captivant, souvent drôle et admirablement servi par trois comédiens épatants. Odile Cohen est fragile et trouble, Delphine Théodore est investie d'une force incroyable et Anthony Poupard promène sa belle gueule de flambeur magnifique sur tous les tons, bref, un casting de rêve. Arrêts sur images, vidéos rebelles et mensonges en cinémascope, Cannes et le 7^e art ne sont pas loin. L'excellence théâtrale non plus.

Dominique Feig. *L'Alsace*

■ **lundi 10 au vendredi 14 octobre**
Scène de répétition NTA
rencontre avec le public le mercredi 12
Soirée T-OK le vendredi 14 octobre



SERIES : TOUS MYTHOS

BLUFF

DE ENZO CORMANN

MISE EN SCÈNE GUY PIERRE COULEAU, VINCENT GARANGER, CAROLINE GONCE



AMOUR,

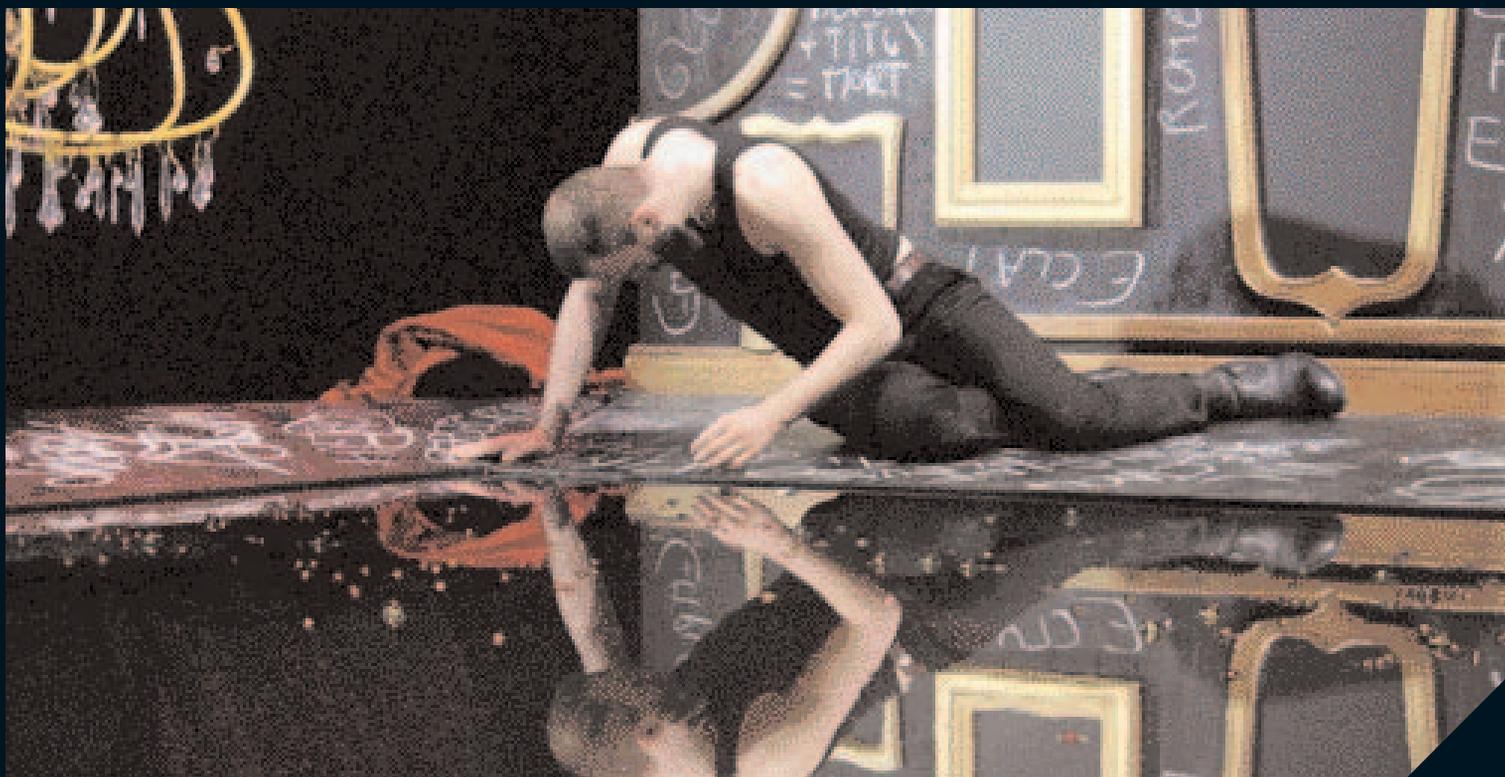
On proposa un jour à Voltaire d'écrire un commentaire de Racine. Il répondit. « Il n'y a qu'à mettre au bas de toutes les pages : beau, pathétique, harmonieux, admirable, etc. » Tout est dit ! Cinq actes, 1500 et quelques vers, trois personnages principaux, Titus, Bérénice et Antiochus : *Bérénice*, présentée pour la première fois le 21 novembre 1670, fut pour Racine une belle victoire face au *Tite et Bérénice* de son rival Corneille... Autour du conflit entre amour, gloire et politique, la mise en scène néo-baroque de Laurent Brethome donne à la violence des sentiments raciniens des couleurs contemporaines sans vulgarité.

BÉRÉNICE



DE RACINE

MISE EN SCÈNE LAURENT BRETHOME



VOISINAGES

10 compagnies et 5 départements

La Région des Pays de la Loire est engagée pour que toutes les cultures puissent vivre et se développer sur tout le territoire afin que tous les Ligériens puissent accéder à cette offre multiple. Cela se traduit par la promotion de la liberté et de la diversité des expressions culturelles, le renouvellement de l'action culturelle en lien avec les mondes éducatifs et sociaux, la présence d'artistes et de scènes en milieu urbain aussi bien que rural. L'opération Voisinages est un des temps forts de la rencontre avec les artistes de notre région. Grâce au partenariat de dix-sept lieux de diffusion, implantés dans les cinq départements,

dix compagnies vont pouvoir présenter leurs spectacles aux Ligériens, pour un total de **74 représentations**.

À travers cette opération, la Région des Pays de la Loire souhaite favoriser la circulation des œuvres et permettre aux artistes de jouer leurs spectacles dans le cadre de tournées, propices à soutenir l'emploi culturel de ce secteur et à renforcer le nombre de diffusions des compagnies.

Je vous souhaite de passer d'excellents moments en compagnie de ces équipes artistiques talentueuses.

Jacques Auxiette
Président du Conseil régional des Pays de la Loire

GLOIRE ET POUVOIR

UNE PIÈCE D'AUJOURD'HUI

Bérénice est une pièce contemporaine... Écrite en 1670, cette pièce ouvre une fenêtre sur un monde de puissants qui éprouvent les difficultés et les pièges des rapports troubles qui lient le pouvoir et l'amour.

Contexte ? La pièce s'ouvre sur une fête mondaine... Le champagne coule à flots, les portes vitrées laissent transparaître une décadence bourgeoise qui ne s'exprime que dans l'excès... Et Bérénice s'enivre. Titus, l'homme qu'elle aime, vient d'accéder à la fonction d'empereur...

Cette tragédie naît de l'affrontement entre deux impératifs inconciliables : Titus règne ; Titus aime Bérénice qui est reine de Palestine ; et la loi de Rome est hostile à tout ce qui est roi ou reine. Titus ne peut fragiliser sa mission à la tête de Rome au nom de la passion qui l'unit à Bérénice. Et Bérénice chute...

Je crois que pour monter une pièce classique aujourd'hui il est nécessaire d'interroger la frise du temps qui la relie au présent. Trouver la clef dramaturgique qui justifie l'urgence de monter *Bérénice* fut pour moi assez évident : nous vivons dans une société où la presse à scandale, qui relate les folles et banales histoires des puissants de notre monde, vend chaque semaine un peu plus de papier. L'intérêt grandissant de bon nombre de personnes pour des histoires banales magnifiées ou rendues exotiques par une dimension « people » ne cesse de m'effrayer et de m'interroger.

Voilà pourquoi *Bérénice* est une pièce contemporaine. Elle ne fait que raconter de manière plus poétique ce que nous pouvons observer au quotidien dans différents médias.

Bérénice, Titus et Antiochus auraient pu s'appeler Carla, Cécilia, Nicolas, Silvio, Barack ou Dominique.

Il ne s'agit donc pas pour moi de faire du neuf avec du vieux... mais plutôt de porter sur le neuf un regard ancien.

Laurent Brethome

UN PEU D'HISTOIRE

En 1670, Racine écrit – dit-on – sa grande tragédie *Bérénice* à la demande de la Princesse Henriette d'Angleterre, l'épouse du duc Philippe d'Orléans, et donc belle-sœur du roi Louis XIV, qui devait mourir à l'âge de 26 ans. Malheureuse en amour – son époux était gay et elle était amoureuse du Roi –, elle avait eu l'idée de mettre en concurrence Jean Racine et Pierre Corneille avec pour mission d'écrire des vers sur les tristes amours de Bérénice.

Le choix de la Princesse se porte sur la *Bérénice* de Racine face au *Tite et Bérénice* de Corneille. Grand succès pour Racine dont la réputation continue de grandir, et succès amoureux de surcroît, puisque une jeune actrice de 26 ans, Mlle de Champmeslé, qui est mariée à l'acteur Champmeslé, est élue pour incarner Bérénice, et devient par la même occasion sa maîtresse. Racine aura dans cet amour beaucoup de concurrents, qui ne furent pas plus malheureux que lui, semble-t-il. Mlle de Champmeslé sera la star principale de toutes ses futures pièces.

Les critiques ne manquèrent pas de pleuvoir contre sa *Bérénice*. Racine, imperturbable, leur répondit dans sa préface : « *Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse pour l'attaquer, non point par jalousie, car sur quel fondement seraient-ils jaloux ? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie.* »

Et toc !

LE MENTEUR VOLONTAIRE

La compagnie Le menteur volontaire voit le jour en 1993 à l'initiative de Philippe Sire et Benoît Guibert, à l'occasion du spectacle *Histoire d'un meurtre* présenté à Nantes. En 2008, Philippe Sire confie à Laurent Brethome, comédien et metteur en scène à l'origine de la plupart des créations du Menteur volontaire, la définition d'un nouveau projet artistique. La compagnie a créé notamment en France *Popper*, *Reine de la salle de bain*, *Les Souffrances de Job* de Hanokh Levin.

■ mercredi 2 au vendredi 4 novembre - T900
Rencontre avec le public mercredi 2 novembre

POLAR DÉJANTÉ

«Jeune fille blanche, nue, morte assassinée, ça fait scoop et avec les scoops on bosse mal.» Fausto Paravidino nous immerge dans la trame d'un fait-divers à travers les regards successifs des proches et des moins proches d'une victime. Tel un Colombo parachuté sur un plateau de Cluedo, l'inspecteur Salti mène l'enquête. «Salti, comme saleté mais avec un i...» Rien ne manque à cette galerie de personnages gratinés : les médias, le préfet, les collègues, l'épouse du flic et même l'ulcère à l'estomac. L'animation est assurée par le D.J. de service qui, outre la bande-son, distribue les rôles, les yaourts et le ketchup, sert des coups à boire, fait tourner les pétards et danser tout le monde... Quant à la morte, elle ne quitte pas le plateau. Pour entendre, trop tard, ce qu'on ne lui a jamais dit en face.

NATURE MORTE DANS UN FOSSÉ

DE **FAUSTO PARAVIDINO**

MISE EN SCÈNE **FRANÇOIS CHEVALLIER**

voix images

DESTINÉES HUMAINES

Dans ce texte, toute l'intrigue s'inscrit autour de la jeune fille, la morte.

La victime ? Pourquoi et comment est-elle morte ?

Apparaissent alors les protagonistes de l'histoire, de l'enquête : le flic, la mère, le dealer, la prostituée, le drogué et le jeune. Ce sont des personnages fonctionnels. Paravidino questionne à travers ce fait-divers la présence d'une violence structurelle née d'une perte de repères politiques, spirituels et sociaux. Nos journaux nous racontent tous les jours cette même histoire, le fait-divers étant l'aboutissement, quasi logique, de destinées humaines en difficulté que la rencontre rend destructrice.

C'est une critique virulente de l'absence d'éthique de la valeur de l'être humain.

Il y a deux histoires distinctes à faire exister, la première est cette enquête à suivre. La seconde est l'histoire de notre quotidien, comment vivre ?

La forme, c'est le récit, une série de monologues à l'humour noir corrosif.

A voir et à entendre deux univers – la nuit, les bars de nuit et des rapports humains pulsionnels et primitifs – le jour, la morgue, le commissariat et les comptes à rendre dans un monde civilisé. Où est l'humanité ?

La représentation doit décloisonner le rapport au public, comme par un système paradoxal où le public passerait du dedans de l'histoire (le récit) au dehors à se trouver en regard de l'intime de chaque protagoniste. Il y a un sentiment paroxystique de bruit et de silence comme de passer d'une fête bruyante à l'intime d'une chambre close.

Il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de haine, sentiments trop humains, il y a un désir de l'autre sans l'autre. Une hygiène crasse.

François Chevallier

ADDITION THÉÂTRE

La compagnie Addition Théâtre, implantée au Mans depuis 1999, regroupe trois artistes : François Chevallier (metteur en scène), Christophe Gravouil (comédien) et Anne Pitard (scénographe).

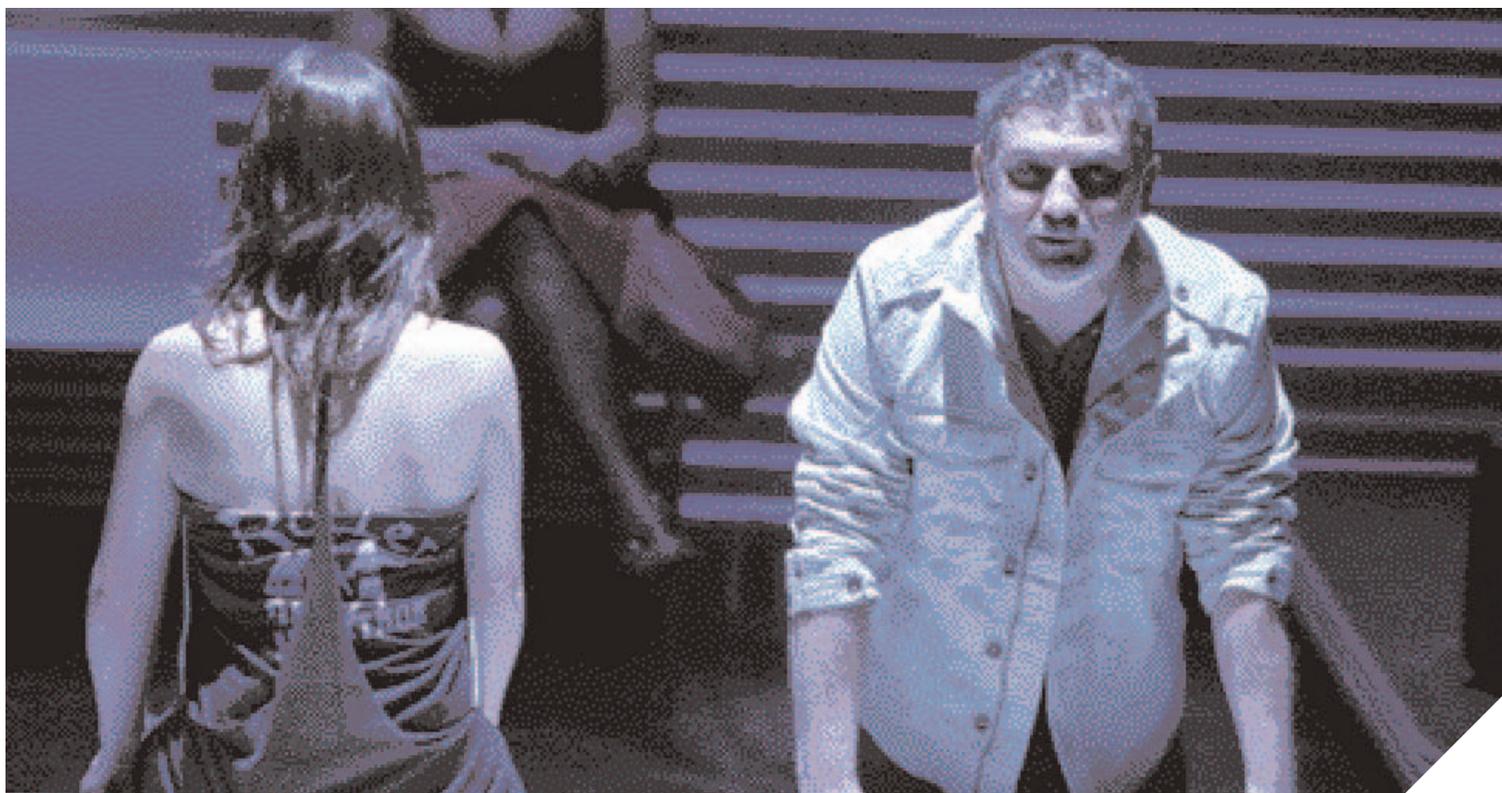
Au fil des créations axées sur le répertoire contemporain, (*Bar* de Spiro Scimone, *Mickey la Torche* de Natacha de Pontcharra, *Le chemin des passes dangereuses* de Michel-Marc Bouchard, *Une heure avant la mort de mon frère* de Daniel Keene...), des thématiques récurrentes émergent : la destinée humaine, l'identité, la responsabilité, la violence et l'amour sur fond d'histoires familiales ou de fait-divers...

LA PRESSE...

Le récit d'un fait divers, une « jeune fille blanche et nue, découverte assassinée », un prétexte à un délire théâtral de très bonne tenue, avec un inspecteur drôlatique, et un petit côté Deschiens qui n'est pas pour nous déplaire. Avec ce je-ne-sais-quoi de titillant qui vous emmène là où vous ne voudriez pas forcément aller. Du caractère, donc, pour cette pièce excellente, servie par une distribution soudée. A aller voir sans barguiner, c'est rare qu'on vous le dise aussi franco au Bruit du Off !

Le Bruit du off

■ **lundi 7 au jeudi 10 novembre - THV**
rencontre avec le public mercredi 9 novembre



avec DJ



FAUSTO PARAVIDINO

Fausto Paravidino (né en 1976 à Gênes), est un grand auteur de l'Italie contemporaine. Aussi acteur sur les planches et à l'écran, traducteur de Shakespeare et de Pinter, et scénariste pour le cinéma et la télévision, il se démarque, entre autres, par son engagement politique. En dénonçant les travers de notre société, Paravidino suit les traces de Goldoni et de Dario Fo. Ses textes, traduits en français sont, chez l'Arche : *Peanuts* et *Gênes 01* et à l'Avant-Scène Théâtre : *Deux frères*.

Entretien

Y a-t-il des auteurs qui influencent votre travail d'écriture ?

J'aime beaucoup Genet, Pinter, Tchekhov, Eduardo De Filippo.

J'avais remarqué lors de vos conférences, un attachement à Eduardo De Filippo ? ce n'est pas commun...

C'est vrai. C'est comme si une certaine culture académique du théâtre ne lui pardonnait pas son statut de directeur de troupe et d'acteurs : la valeur de son écriture est mise au second plan. Et pourtant, il avait réussi à transposer son époque au théâtre et à créer une forme authentique de théâtre populaire. Lors d'un congrès auquel j'ai participé à Rome, il a été dit qu'à la différence des Anglais et des Français, nous n'avions pas eu au XX^e siècle de véritable phénomène de théâtre populaire. Ce n'est pas vrai.

De quelle manière abordez-vous votre propre travail d'écriture ?

J'écris comme les gens parlent. Je m'efforce, dans tout ce que je fais, de travailler dans ce sens. D'aucuns soulignent le risque d'appauvrir la littérature en faveur de la vraisemblance. Qui craint la vraisemblance, selon moi, n'aime pas la vie mais lui-même, pense détenir une

certaine suprématie, se place dans une position irrémédiable de non écoute, et fait de la littérature pour la littérature. Je ne cherche pas pour autant à traduire une linguistique qui imiterait la langue parlée. Je soutiens seulement que la réalité telle qu'elle nous apparaît est souvent plus intéressante qu'un raisonnement articulé autour de cette réalité. Raisonnement qui risque de la perdre de vue et de devenir un raisonnement du raisonnement: une célébration de soi. Je préfère les conversations de café aux grands raisonnements. Les dialogues qui se ressemblent contiennent de petites différences qui éclairent sur la nature des personnes qui les prononcent plus que la plupart des grands discours brillamment articulés. J'aime les gens, ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Pour moi la littérature est la réalité du jour d'avant, telle que je me la rappelle le jour d'après. Mon écriture est le filtre inévitable que je pose sur cette réalité. Chaque rêve est un rêve, il n'existe pas en soi, il existe parce qu'il est un rêve et le rêveur est son poète.

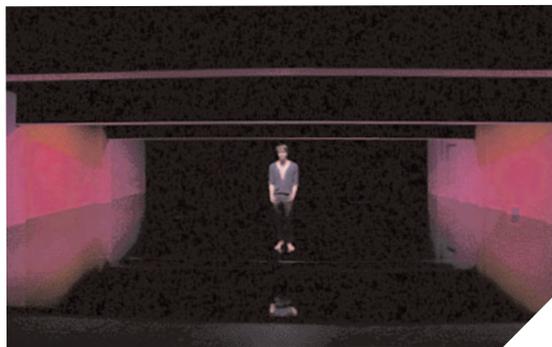
propos recueillis par Maria Francesca Destefanis
Source wikitalie

ARTISTE : MINORITÉ

Le Nouveau Théâtre d'Angers propose plus de 23 spectacles dans son abonnement. La mission d'un CDN à Angers est d'offrir un grand nombre de fenêtres sur la diversité du théâtre. Il y a des objets au projet public majoritaire, le spectacle *Courteline* de Jean-Louis Benoit, les solos brillants de Jacques Gamblin, et puis il y a des créations au devenir plus minoritaire. Dans un dosage qu'on voudrait réfléchi, il a – comme une obligation morale et salubre – à présenter des œuvres d'artistes dont l'accomplissement passe par la voie d'une radicalisation artistique, laquelle peut emprunter les formes les plus antagonistes. Du trop plein au vide, du moins au plus, du centre à la périphérie. Régy, Maxwell, Zerep, Grosse Théâtre, quatre exemples d'aventures qui stimulent le corps patrimonial du théâtre...

CLAUDE REGY

Claude Régy, avec Ariane Mnouchkine et Patrice Chéreau, fait partie des rares metteurs en scène français dont le nom brille dans le monde entier. Sa version de *4.48 Psychose*, le dernier texte de Sarah Kane, interprétée par Isabelle Huppert, a été jouée entre 2002 et 2005, de Paris à Berlin, de Sao Paulo à Montréal, de Genève à Los Angeles.



Comme chez un grand peintre, un Picasso, l'œuvre de Régy se déploie depuis 60 ans, se décline en plusieurs périodes, esthétiques certes, mais qui correspondent aussi aux partenariats financiers, aux lieux de création (salle d'avant-garde ou grandes institutions subventionnées). En 1952, sa première mise en scène est la création en France de *Doña Rosita* de Garcia Lorca. Il poursuit en créant dans les années soixante, dans des théâtres privés parisiens, des œuvres de Marguerite Duras (1960), Nathalie Sarraute (1972), Harold Pinter (1965), James Saunders (1966), Tom Stoppard (1967). Ses interprètes sont alors Michel Piccoli, Philippe Noiret, Delphine Seyrig, Madeleine Renaud, Pierre Dux, Andrée Tainsy. Très vite, le travail s'éloigne du réalisme et du naturalisme psychologiques, autant qu'il renonce à la simplification du théâtre dit « politique ». En 1971, il est accueilli au TNP-Salle Gemier, pour mettre en scène *Sauvés* de Edward Bond, une pièce-choc qui fait scandale, où Gérard Depardieu irradie le plateau en lapidant un bébé dans un berceau. Dans les décennies suivantes, Claude Régy et sa compagnie indépendante intitulée « Les ateliers contemporains » sont accueillis et coproduits par les grandes scènes publiques (Théâtre Renaud-Barrault, TNP-Villeurbanne, Odéon, Nanterre-Amandiers). Toujours en quête d'écritures contemporaines, étrangères et françaises, Claude Régy est un des premiers à avoir mis en scène en France des œuvres de David Storey (1972), Peter Handke (1973), Botho Strauss (1980), Wallace Stevens (1987), Victor Slavkine (1991), Gregory Motton (1992), Charles Reznikoff (1998), Jon Fosse (1999), David Harrower (2000), Arne Lygre (2007)... Son crédit est immense auprès des acteurs célèbres – il dirige Jeanne Moreau (*Lulu*, Wedekind), Gérard Depardieu (*Les gens déraisonnables*, Handke), Bulle Ogier (*Grand et petit*, Botho Strauss) – mais aussi auprès de jeunes comédiens aventureux qu'il forme lors de stages.

Aux antipodes du divertissement, Régy choisit de s'aventurer vers d'autres espaces de représentation, d'autres espaces de vie : des espaces perdus. Ce sont les textes qu'il fait découvrir le plus souvent qui le guident vers des expériences limites où s'effondrent les certitudes sur la nature du réel. Il affectionne les récits, les solos, et a présenté une somptueuse *Ode maritime* de Pessoa dite par Jean-Quentin Chatelain. À 88 ans, Claude Régy, patriarche du théâtre européen, ne cesse de s'aventurer : c'est le cas avec *Brume de Dieu*, où il dirige Laurent Cazanave (22 ans), sorti de l'école du TNB de Rennes. Long extrait du roman *Les oiseaux* de l'auteur norvégien Tarjei Vesaas, le spectacle est comme une épure, une exploration avec un jeune comédien, pas encore gâché par l'exercice habituel du métier... Jeu minimal, mouvement rare, duo d'ombre et de lueur, il s'agit de chercher ailleurs, aux confins du non-conscient, une connaissance d'un autre ordre... Pour Claude Régy, « Tarjei Vesaas écrit une lumière inconnue, hésitante, pleine de soubresauts. Elle tire sa force de son origine : le noir. Elle irradie depuis le centre de sa pure naïveté. On prend conscience d'avoir été longtemps aveugle à ce qu'on croit deviner maintenant dans l'insécurité d'une vision tremblante ».

RICHARD MAXWELL

Le NTA est très heureux de présenter à Angers cette figure majeure de la scène new-yorkaise. Richard Maxwell appartient à ce qu'on a coutume d'appeler en Europe, le minimalisme : c'est sans doute un peu inexact. Porté par une langue d'une précision chirurgicale, son théâtre intimiste expose les mythes américains enfouis sous la vie moderne. Né en 1967 à Fargo, au North Dakota, formé à l'Illinois State University et au Steppenwolf Theatre à Chicago, Maxwell commence à travailler avec les New York City Players en 1997, il fait de cette compagnie l'un des rares espaces de création aux États-Unis, où se repensent les fondements mêmes du travail de l'acteur.

Les New York City Players, qui rassemblent tout autant des comédiens de métier que des acteurs sans formation, ont créé depuis 1997 une vingtaine de spectacles de Richard Maxwell, dont *Burger King* (1997), *House* (1998, présenté au FTA en 2001), *Cowboys and Indians* (1999), *Drummer Wanted* (2002), *Good Samaritans* (2004), *The End of Reality* (2006) et *People Without History* (2009). Tout en privilégiant la forme narrative, ils fondent leur travail sur la réalité concrète de l'acteur en scène – cette réalité imprévisible, toujours en mouvance – qui à la fois relativise et magnifie les univers fictifs mis en représentation. Les héros de Maxwell sont des individus anonymes, et leurs aventures semblent relever de l'existence la plus banale. Ils vivent dans des petites villes insignifiantes loin des mégapoles commerciales inondées de publicité néon.



AIRE / MAJORITAIRE

Musicien durant son temps libre, Maxwell aspirait depuis longtemps à créer un spectacle musical. Son rêve se réalise avec *Neutral Hero*. Assis sur scène, douze protagonistes évoquent leur quotidien scandé par des chansons. *Neutral Hero* peut être envisagé comme « une très longue pop song ». Ce spectacle est aux antipodes d'un *Broadway show*. Sur un ton de froide neutralité, *Neutral Hero* déploie une inquiétante épopée surgie de l'Amérique profonde qui laisse sur le spectateur une empreinte forte. Ce fascinant théâtre du réel à mille lieues du réalisme nous raconte que, derrière les mirages médiatiques et les shows pailletés, le destin existe toujours et que l'homme appartient au temps, comme les dieux à l'éternité.

SOPHIE PEREZ / XAVIER BOUSSIRON

Après la réception très contrastée, voire l'incompréhension d'une partie du public angevin, lors des représentations de leur dernier opus, *Deux masques et la plume*, Le NTA propose un quatrième spectacle du Zerep, en mars prochain, *Oncle Gourdin*.

Le NTA persiste et signe dans l'affirmation, non d'une dévotion « aveugle », mais d'un soutien vif à un duo artistique atypique, Sophie Perez et Xavier Boussiron. Ils co-signent depuis 2004 des pièces où le grotesque associé au cynisme leur servent de marque de fabrique. Humour dévastateur, blagues scabreuses, zoophilie suggérée participaient de l'effroi et/ou hilarité du public du CDN. Certes, on entre ou pas dans leur sarabande décapante de tous les poncifs. Certes ce ne sont pas des rebelles, ni des insurgés, leur scène n'est pas prioritairement une tribune civique. Leur théâtre d'Alter-ego ne se postule pas comme une alternative. Mais ils ont des positions artistiques. Contre un théâtre culturel culinaire déjà dénoncé par Brecht, un théâtre de bon goût, où l'on avale avec délicatesse texte, vers, images, formes comme des petits fours dans un salon de thé. Le Zerep témoigne moins d'une esthétique du foutraque que d'un art protéiforme qui recèle un véritable bouillonnement créatif ; dans leur ADN, Jarry et Artaud, emprunts, collages, bourrages de signes. Balançant du kitsch viennois aux citations d'installations de Louise Bourgeois, d'Aznavor à Gombrowicz, leur esthétique se mutine contre la bienséance culturelle hygiéniste, contre le paradigme zen-ikea, ils peuplent le plateau d'objets improbables, en collusion les uns contre les autres, d'accessoires sexués. Rien d'un jardin à la française, leur *stage*, un bordel pour antiquaires du *swinging London*, pour puciers iconoclastes mais cultivés. Karchérisation de l'histoire de l'art mais conscience qu'on ne peut échapper à ses chaînes, qu'on ne peut créer que sur ses ruines.

En 1972, René Giraudon dans son essai *Démence et mort du théâtre*, exprimait qu'avec la mort de la fable et du personnage dans le théâtre de l'absurde (Ionesco, Beckett), et le développement du « Happening », du Living Theater en 1968, le théâtre n'est plus que son fantôme.

Près de 40 ans plus tard, le travail du Zerep prouve que le fantôme a du ressort. Pour eux, « le théâtre s'épuise s'il n'est qu'une catégorie culturelle ankylosée par son histoire, juste une idée bonne à être examinée comme un animal ancien qui baigne dans le formol ». Il faut secouer, réanimer le moribond. On les classe souvent dans la caste des performers. Abusivement. Leur format est celui de l'opus dramatique, entre 75 et 90 minutes. Ils s'installent sur des plateaux, avec des scénographies savamment désordonnées ou déconstruites, face à des spectateurs payants et assis dans des fauteuils. Ils ne ciblent pas le consommateur péripatéticien des foires d'art contemporain qui baguenaudent de perf en installation.



Tout leur travail est un peu celui du sauveteur, qui tente de donner « une chance supplémentaire » au théâtre. Ils décapent les clichés, font exploser les codes pour afficher, en une exagération salubre, un excès joyeux, un jeu entre faux, vrai, factice et vraisemblable, le sauvetage de cet éternel rescapé, à la mort mille fois annoncée. Chez eux, dérision et célébration font bon ménage, sérieux.

Le NTA soutient aussi le Zerep, car à côté des formes consensuelles, majoritaires, de la nécessaire maintenance culturelle de spectacles à 13 de moyenne, il faut des artistes dont l'insolence frôle le zéro de conduite. Perez et Boussiron ne sont pas des artistes qui « progressent », ce ne sont pas des trublions qui provoquent, ce ne sont pas des enchanteurs, des charmeurs. Ni dandystes, ni avant-gardistes pourtant. Leur art est minoritaire, ne postule pas plus la radicalité de la rupture que l'aspiration au devenir

majoritaire, mais le bonheur d'une sorte de représentation à la fois primitive, sympathique et sophistiquée de l'inexplicable.

Il n'y a de grand, et de révolutionnaire, que le mineur.

Gilles Deleuze, Félix Guattari

HERVE GUILLOTEAU / GROSSE THEATRE

Dans un registre voisin, le NTA produit pour la seconde fois un opus de Hervé Guilloteau, avec *Kill the cow*. Après *La victoire*, Guilloteau persévère dans une aventure scénique où le théâtre est cousin de la performance. Ses fictions proches d'un journal personnel, de l'auto-fiction, rejoignent un art où la personne l'emporte sur le personnage, la présence sur la construction, où la performance naît d'une accentuation de la présence d'acteurs, atypiques, aux allures de balafres de la vie. Les visuels, les scénos de Grosse Théâtre sont moins cultivés, moins arty, que ceux du Zerep. Références à l'histoire de l'art et déconstruction ironique ne sont pas des enjeux. Esthétique de bric et de broc ? Ce serait injuste, même si le décor est fait de blocs de parpaings, de récupération et une camionnette Berlingo fait office de château... Les objets et accessoires sont puisés d'Ikea à Emmaüs. Les corps sont relâchés. Ça se balance, ça pète, ça boit, ça fume, ça crisse sur une guitare, ça hurle, ça pleure. Le travail de Guilloteau figure une sorte d'hédonisme de la dèche.

Dans une programmation qui articule répertoire classique et textes contemporains rigoureux, le geste de Guilloteau – une sorte de farniente de théâtre – est une résistance douce au primat de la plus value pédagogique, à l'anxiété du programmeur qui craint toujours de n'être pas « tout public ».

Daniel Besnehard

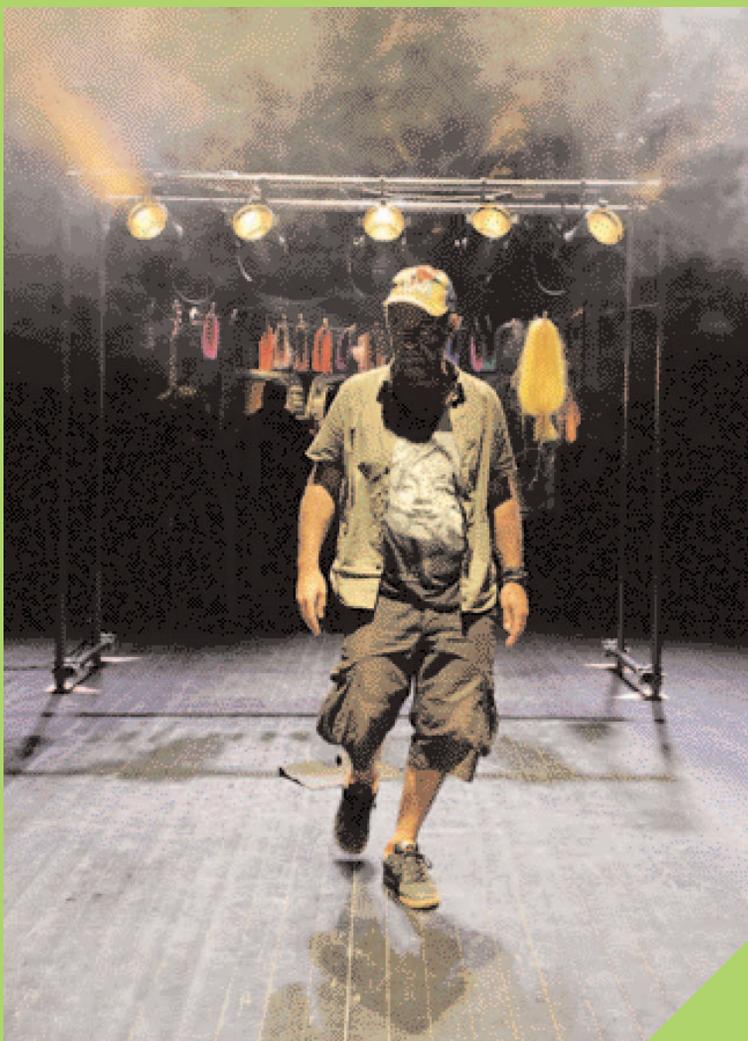
L'AMOUR

Sous-titré « Concert entrecoupé de propos sur l'amour et de massages sensuels », *Kill the cow* annonce la couleur ! Dans ce nouveau feuilleton théâtral imaginé par notre laboratoire théâtral favori, le Grosse Théâtre, c'est d'amour qu'il va être question ! Pas celui qui rime avec toujours où on n'a rien à raconter – « Tôt dépourvu serait l'ambitieux qui resterait incroyant (en l'amour) tel le frelon aux prises avec son habileté de moins en moins spacieuse », écrivait René Char – mais celui qui vous fait un mal de chien et qui nourrit les plus beaux romans de la littérature... Il y aura de la musique, des personnages ultra sentimentaux, un crime passionnel dans un solarium... des scènes d'échange et la présence des pompiers. Une auto-fiction amoureuse où chacun se reconnaîtra !

KILL THE COW

GROSSE THÉÂTRE

MISE EN SCÈNE HERVÉ GUILLOTEAU



LE GROSSE THÉÂTRE

Artistes associés au TU-Nantes, Hervé Guilloteau et son Grosse Théâtre ont commencé un travail d'expérimentation théâtrale baptisé Grosse Labo en septembre 2009. Grosse Labo, « c'est un cercle d'artistes à qui je confie mon cerveau, de manière à le vider de quelques obsessions. Nous échangeons nos points de vue sur des constats d'aujourd'hui et nous fouillons l'histoire. Tout ce qui nous semble appartenir à une forme de mythologie moderne est au cœur de nos préoccupations. Tous les supports de connaissance sont mis sur la table et sont utiles pour initier un travail à la scène ».

Dans ce contexte, les acteurs sont d'abord considérés comme des penseurs, leurs propositions constituent les fondements mêmes du dispositif et du propos. La collaboration avec de nouveaux auteurs est aussi au cœur des préoccupations du collectif.

Grosse Labo, c'est donc un groupe qui palpe l'air du temps, cherche, invente, questionne la nécessité du théâtre. L'aventure privilégie l'écriture au plateau et invite le public à participer à ses tentatives.

La première, *Grosse Labo / La victoire*, a été vue au NTA suite à une résidence intra-muros, durant le festival Jours étranges 2010.

Suite de ce feuilleton permanent avec *Kill the cow*, dont les épisodes se déploient entre le TU de Nantes et le NTA à Angers. « En amont du spectacle et au-delà de sa représentation, c'est le rendez-vous qui m'excite. Son endroit, avec qui. « L'endroit », c'est d'abord l'équipe du théâtre, « qui » c'est le public. Restent ceux qui ne viennent jamais, ceux qui gueulent parce que c'est trop cher, les copains tendance rock footeux qui disent qu'ils passeront après l'apéro, le cuisinier de la cantine voisine qui aimerait que l'on joue à 17 heures après sa sieste. Autant d'âmes qu'on ne suppose pas à tenter de dénicher.

VACHEIE



ÇA COMMENCERAIT COMME ÇA...

J'aimerais bien mettre en scène un spectacle de guerre. Comme un film de guerre. Mais le seul grand conflit auquel j'ai participé remonte à l'adolescence. Le seul combat que j'ai mené fut contre la maladie, lorsqu'elle décida subitement de contrarier le fonctionnement normal de mon corps. Ceci, j'en ai parlé la saison dernière. *La victoire* tente d'interroger ceci : « Et même dans le pire des cas, je vous dis que souffrir constitue un levier et peut être moteur ! ». À voir. Une fois guéri, je m'étais promis de ne plus jamais me plaindre à cause d'une morsure d'abeille et ce n'était pas non plus une histoire d'amour qui allait m'ébranler ! C'est pourtant ce qui m'arrive.

Les abeilles, je m'en sors en appliquant un spray sur la plaie. Tandis que l'amour, ça me couche des journées entières. Le psychiatre m'a conseillé de fixer rendez-vous à mon passé seulement trente minutes par jour maximum. C'est une technique. Je m'impose un horaire : 17.30/18.00. Vous pouvez choisir une autre tranche, ça dépend du planning de chacun. Lorsque le sujet surgit, hors créneau, je me refuse à le considérer et je mets le sujet en réserve – le sujet qui fait mal – pour le ré-appréhender seulement entre 17.30 et 18.00. Sinon je dis ce n'est pas l'heure de ton rendez-vous. Vous comprenez ? Et quand il m'arrive d'oublier mon rendez-vous, parce que je ne suis pas forcément libre entre 17.30 et 18.00, je suis obligé d'attendre le lendemain même heure. D'une certaine manière, j'ai gagné une journée de souffrance. Et je ne peux pas changer la tranche horaire comme je veux sinon ça serait trop facile.

J'ai peur que ça ne passe pas. Alors que partout ça pète, une histoire d'amour, j'ai peur que ça ne passe pas.

Pourtant, je suis certain que l'originalité intrinsèque de ce projet réside dans la transgression que constitue aujourd'hui le fait de présenter sur une scène publique, ce qui relève du drame le plus intime. Parce que les mythologies modernes occidentales et les progrès du savoir humain ne sont parvenus ni à atténuer l'ampleur d'une catastrophe du cœur ni à raisonner l'homme face à son impuissance et sa démence. Et puis encore un spectacle sur la liberté, pourquoi faire, parlons plutôt de moi.

J'ai eu du mal à savoir sous quel angle j'allais transposer ma propre histoire d'autant que je tente quotidiennement de l'oublier. C'est ce qu'on appelle un maso. Bien entendu, j'ai eu le temps d'analyser ce qui s'était passé mais c'est digne de *Toute une histoire*, l'ex-quotidienne de l'ex-junkie Delarue. Le thème de l'émission serait : « J'ai vécu avec quelqu'un qui me trompait, qui voulait le beurre, l'argent du beurre et le cul de la crémière ». Rien de neuf.

Mais j'ai repensé à cette époque de l'année où j'avais décidé d'accepter ce statut d'homme trompé, considérant que je devais essayer de respecter la liberté de l'autre, malgré tout. Je pris des renseignements. Je détiens des documents passionnants provenant du site polyamours.fr où l'on découvre la problématique de ceux qui aiment plusieurs personnes à la fois. Je me souviens aussi d'une longue discussion avec les videurs d'une boîte échangiste proche des Gobelins, ils voient tout. Et de ce truc, un soir, qui m'a rendu fou : *Les Inrocks* « spécial sexe » nous expliquaient qu'aujourd'hui, la partouze serait pratiquée autant que le football. Sur les photos, je ne croyais à aucun sourire. Cela dit, je ne crois même pas aux vertus de la révolution sexuelle de 68. Je pense que le discours était finalement très autoritaire et que ça arrangeait bien les mecs parce que ça leur permettait d'aller baiser ailleurs. Et qu'on ne me dise pas que c'est une opinion judéo-chrétienne, parce que ça n'a rien à voir avec une opinion ! Calme. C'est un vrai truc de tenter de répondre à 68. Quoi qu'il en soit, je me suis fait bien avoir par le discours. Et pourtant, j'aime tellement la mauvaise vie.

X avait mis le nez dans Pessoa et avait retenu cette phrase : « Il y a du sublime à gaspiller une vie qui pourrait être utile, à ne jamais réaliser une œuvre qui serait forcément belle, à abandonner à mi-chemin la route assurée du succès ! ». Je réagissais : « Mais Pessoa, au moins, il l'a écrit ! ». « Avec toi, on a l'impression qu'on va décrocher la lune ! » disait X. Je confirmais : « Oui et au pire, on aura atteint les étoiles ! ».

Hervé Guilloteau

A suivre dans *Kill the cow...*

■ **lundi 14 au vendredi 18 novembre - Scène de répétition**
rencontre avec le public **mercredi 16 novembre**

DJINNS

Parler de comédies allemandes à propos des pièces de Roland Schimmelpfennig n'est pas un oxymore ! L'univers de ce grand auteur de la nouvelle vague brasse le surnaturel des Mille et une nuits, le réalisme des quartiers populaires et l'humour des Monty Python ! Son plus grand plaisir est d'écrire des pièces en forme de pièges, réputées injouables... Les metteurs en scène relèvent le défi avec brio. En 2002, Frédéric Bélier-Garcia créait en France *Une nuit arabe* avec Niels Arestrup. Aux Célestins de Lyon, Claudia Stavisky double la mise en créant *Le Dragon d'or* et *Une nuit arabe*, un diptyque consacré à cet auteur troublant et passionnant. Cinq acteurs, un décor unique pour un regard insolite porté sur l'étranger et le déracinement.

LE DRAGON D'OR / UNE NUIT ARABE

DE **ROLAND SCHIMMELPFENNIG**

MISE EN SCÈNE **CLAUDIA STAVISKY**

SCHIMMELPFENNIG MODE D'EMPLOI

Entretien avec **Claudia Stavisky**

Quel regard portez-vous sur la narration tout à fait singulière du *Dragon d'or* ? C'est un ovni théâtral qui n'est pas des plus facile à monter...

Oui, c'est une pièce hors norme. C'est aussi la plus singulière de toutes ses pièces. Même *La Femme d'avant* pourrait paraître d'un grand « classicisme » à côté du *Dragon d'or*. Sa particularité réside dans un traitement de la temporalité qu'on ne retrouve pas au théâtre. Car il nous demande de déployer un récit tout à fait puissant en se jouant de la temporalité de la représentation théâtrale, comme pourrait le faire le cinéma... La pièce se déplace en permanence dans le temps et des actions conduites par des personnages différents se déroulent en simultané sur différents lieux. Un peu comme dans le film *Elephant* de Gus Van Sant, dans *Short Cuts* de Robert Altman ou encore le roman *La Vie mode d'emploi* de Perec. Le temps est comme un millefeuille où à chaque seconde quelque chose se déploie. Schimmelpfennig interroge l'articulation et la dislocation du temps. Il questionne non seulement la représentation théâtrale elle-même, mais aussi comment la temporalité façonne notre existence et notre rapport au monde.

Pour quelles raisons avez-vous choisi de monter *Une nuit arabe* ?

Une nuit arabe est l'une des pièces de Roland Schimmelpfennig les plus emblématiques et les plus jouées dans le monde avec *Push up*. Elle fait vibrer une forme de volupté et de poésie qui me fascine et m'est infiniment proche. Il y a cette mélodie permanente de l'eau qui ne parvient plus à couler ; ces références au mouillé et au chaud sont une métaphore puissante de la sensualité et de la sexualité. La pièce emprunte aussi aux contes pour enfants au sens le plus noble du terme. Elle puise dans les fondements de notre mythologie collective. Les références sont explicites aux *Contes des Mille et Une Nuits*, à *La Belle au bois dormant* avec le baiser de la princesse endormie, à *Barbe bleue* et son trousseau de clés qui ouvre toutes les portes. Elle fonctionne comme un conte allégorique avec des images magnifiques sur le fantasme de l'autre : les portes qui s'ouvrent et les corps qui s'enlacent, la malédiction de l'amour de celui qui se perd dans l'autre... C'est d'une tendresse et d'une justesse troublante.

Quelle est la trame narrative d'*Une nuit arabe*, pièce extrêmement riche en variations ?

L'argument de départ peut se résumer ainsi : comment les cinq habitants d'une tour HLM de banlieue finissent par se retrouver par une chaude nuit de juin lors d'une panne d'eau dans l'immeuble. C'est le prétexte à entrer dans l'histoire de chacun. C'est aussi le point de départ d'une multitude de fuites et variations qui nous acheminent progressivement vers des territoires insoupçonnés avec des personnages mis en miroir les uns par rapport aux autres comme dans les *Contes des Mille et Une Nuits*. On bascule progressivement dans un autre stade de la réalité. Avec en point d'orgue la fable de la malédiction du baiser. Comment tous ceux ou presque qui embrasseront la princesse endormie seront dissous.

Comment abordez-vous le travail avec les comédiens dans *Une nuit arabe* ?

Dans *Le Dragon d'or*, les cinq acteurs doivent faire preuve de virtuosité et de polymorphisme en interprétant 15 personnages. Dans *Une nuit arabe*, les comédiens peuvent se couler à l'intérieur d'un seul et même personnage et le déployer dans la trajectoire du récit. De ce point de vue, la prise de rôle est plus simple à aborder, mais la partition n'en est pas moins complexe. Les sauts permanents de temporalité et la dualité d'une langue intérieure et extérieure empêchent les comédiens de se prendre dans un jeu psychologique. La difficulté est aussi celle d'une partition d'une précision absolue qui joue sur tous les registres. Comme un travail de chanteur, les acteurs doivent incorporer la mélodie envoûtante de l'eau qui ne coule plus dans l'immeuble mais qui est omniprésente. Il leur faut trouver le rythme juste de cette partition musicale pour voix, désirs et courses de vitesse avec ses fuites et ses variations.

Pourquoi avez-vous souhaité monter en diptyque *Une nuit arabe* / *Le Dragon d'or* ?

Roland Schimmelpfennig a trouvé cette idée du diptyque tout à fait intéressante et juste alors qu'il n'y avait pas pensé lui-même. Pour moi, c'était une évidence de rassembler ces pièces en diptyque même si les formes sont différentes. Elles se déroulent toutes deux dans une découpe d'immeuble avec une simultanéité des actions des habitants. Ce qui les relie, c'est le tracé des vies superposées les unes au-dessus des autres. On retrouve cette question du rapport à l'autre, à l'étranger, ce portrait d'un monde assoiffé et essoufflé, cette même quête constante d'un ailleurs indéfinissable...



D'OUTRE-RHIN

LA PRESSE...

Les acteurs jouent quantité de personnages, commentent leurs faits et gestes, jouent les arrêts, montent et descendent les degrés des étages en une véritable danse macabre pleine d'énergie et de liberté. Les comédiens passent vigoureusement d'un rôle, d'un genre, d'un âge à l'autre, du masculin au féminin, de la vieillesse à la jeunesse. Avec la souveraineté active de Claire Wauthion, Jean-Claude Durand, Agathe Molière, Christophe Vandeveldé et Thibault Vinçon. Un conte grave d'énigmes et d'épines.

Véronique Hotte. *La Terrasse*

Dans *Le Dragon d'or*, de l'auteur allemand Schimmelpfennig, mis en scène par Claudia Stavisky, une dent baladeuse révèle avec humour toutes les différences sociales en Occident.

Cinq acteurs prennent en charge dix-sept rôles, au sein d'une trame dramatique constituée de quarante-huit tableaux. Des histoires d'aujourd'hui s'entremêlent, au cours de la représentation hyperréaliste de la vie d'un immeuble. Pour ce faire, Claudia Stavisky et la décoratrice Graciela Galan ont imaginé la vue en coupe d'un bâtiment en forme de tour métallique où évoluent les comédiens, qui passent souplement d'un étage à l'autre par une trappe. C'est d'une virtuosité achevée dans les mouvements (chorégraphie de Mourad Merzouki et Kader Belmoktar) et dans les changements d'univers mentaux inhérents.

Muriel Steinmetz. *L'Humanité*

■ mardi 22 et mercredi 23 novembre
Grand Théâtre
représentation en audiodescription le mercredi
23 novembre



ON FERAIT COMME SI...

Ouasmok ? c'est l'histoire de Pierre et Léa.

Tous les garçons et les filles de leur âge ne vivent pas ça. Forcément. Vivre en l'espace de quelques jours, une rencontre, une phase de séduction, une cérémonie de mariage, un premier enfant, une tentative de suicide et un divorce, et tout ça à seulement dix ans ! Ça ne court pas les rues. À moins que tout cela ne soit qu'un rêve ou un jeu, cruel et léger, d'enfants ? On ferait comme si...

OUASMOK ?

DE SYLVAIN LEVEY

MISE EN SCÈNE ANNE CONTENSOU

On dit que le plaisir du jeu ne naît que si l'on joue sérieusement. Et en effet, il semblerait que ce soit l'adage de Pierre et Léa. Difficile de dire si nos deux protagonistes ont véritablement vécu cette histoire. TOUTE cette histoire. Impossible de démêler le faux du vrai. De savoir ce qu'ils ont inventé.

Après tout, leur fable pourrait aussi bien se passer en une journée. Dans un grenier, une chambre ou une salle de jeu. Une de ces journées pluvieuses qui nous condamnent à rester à l'intérieur et qui font qu'on se saisit de tout accessoire ou costume pour inventer un monde. Peut-être après tout que Pierre et Léa ont inventé tout cela en quelques heures, « pour rire et pour passer le temps ». Se mettant en scène dans le désordre de leur désir et de leur ennui...

Au rythme d'une danse effrénée, l'auteur raconte une histoire à la jeunesse en refusant les clichés du théâtre jeune public. Entre fraîcheur et nostalgie, la langue de Sylvain Levey semble appeler sur scène un doux contraste entre notre monde vif et moderne, et une sphère plus désuète, comme appartenant à un autre temps. La mise en scène creuse ce sillon-là, tant sur le plan visuel que sonore, et cherche à faire dialoguer le proche et le lointain. Cette langue économique et ciselée laisse une grande place à l'interprétation au sens large du terme. Elle crée une partition véritablement ludique et c'est à chacun, sur le plateau et à ses abords, de s'emparer de ces espaces de liberté pour porter cette ultramoderne-éternelle histoire d'amour.

Deux comédiens et un créateur sonore, un espace efficace et dépouillé qui fait la part belle au « jeu », quelques accessoires et une musique qui se crée au gré de l'aventure. Ainsi nous nous engageons dans cette ronde turbulente et enjouée.

Anne Contensou



UN AUTEUR À SUIVRE

Sylvain Levey

Comédien et auteur, Sylvain Levey est né en 1973 à Maisons-Laffitte. Il travaille principalement dans la compagnie Felmur sous la direction de Gweltaz Chauviré et dans la compagnie Zusvex sous la direction de Marie Bout.



Auteur associé au Festival Vingt Scènes organisé par la municipalité de Vincennes en 2005, il publie ses premiers textes dès 2004 : *Ouasmok ?* (Prix SACD de la pièce jeune public, 2005) dans la collection Jeunesse des éditions Théâtrales et *Par les temps qui courent* in La Scène aux ados vol.1 chez Lansman Éditeur.

Il a publié une quinzaine de pièces très remarquées, aussi bien pour les enfants ou les adolescents.

Un recueil est notamment paru sous le titre générique de *Enfants de la middle class (Ô ciel la procréation est plus aisée que l'éducation* suivi de *Juliette (suite et fin trop précoce)* et de *Journal de la middle class occidentale* aux éditions Théâtrales en 2005. Il a également contribué aux deux recueils initiés par les éditions Théâtrales : *Théâtre en court 1* et *Court au théâtre 1*.

Ô ciel la procréation est plus aisée que l'éducation a été primée à la Journée des auteurs de Lyon en 2003 et a reçu l'aide à la création du Ministère de la Culture et de la Communication. Ce texte a été lu par Catherine Hiegel de la Comédie-Française, le 8 juillet 2005 pour un programme de France Culture.

Ouasmok ? et *Pour rire pour passer le temps* ont été finalistes du Grand Prix de littérature dramatique.

Comme des mouches, pièces politiques

L'actu rentrée littéraire de Sylvain Levey, c'est la parution aux Editions Théâtrales de *Comme des mouches, pièces politiques*, soit *Au pays des, Avec un grand F, Respecter la procédure* et *Dans la joie et la bonne humeur*. Avec ces quatre pièces politiques, Sylvain Levey écrit une poétique du social, une esthétique percutante du monde du travail et de la consommation. Avant de tous tomber comme des mouches ?

Du côté de l'actualité angevine, saluons la participation de Sylvain Levey au festival Pas(s)age du 12 au 16 octobre au Quai-forum des arts vivants (voir p. 49)

Lorsque vous rencontrerez Sylvain Levey, vous serez étonné que ce petit homme doux puisse contenir tant de colères et d'indignations. Vous vous demanderez d'où lui viennent toutes ces colères et toutes ces indignations. Mais prenez garde à lui, il voit tout.

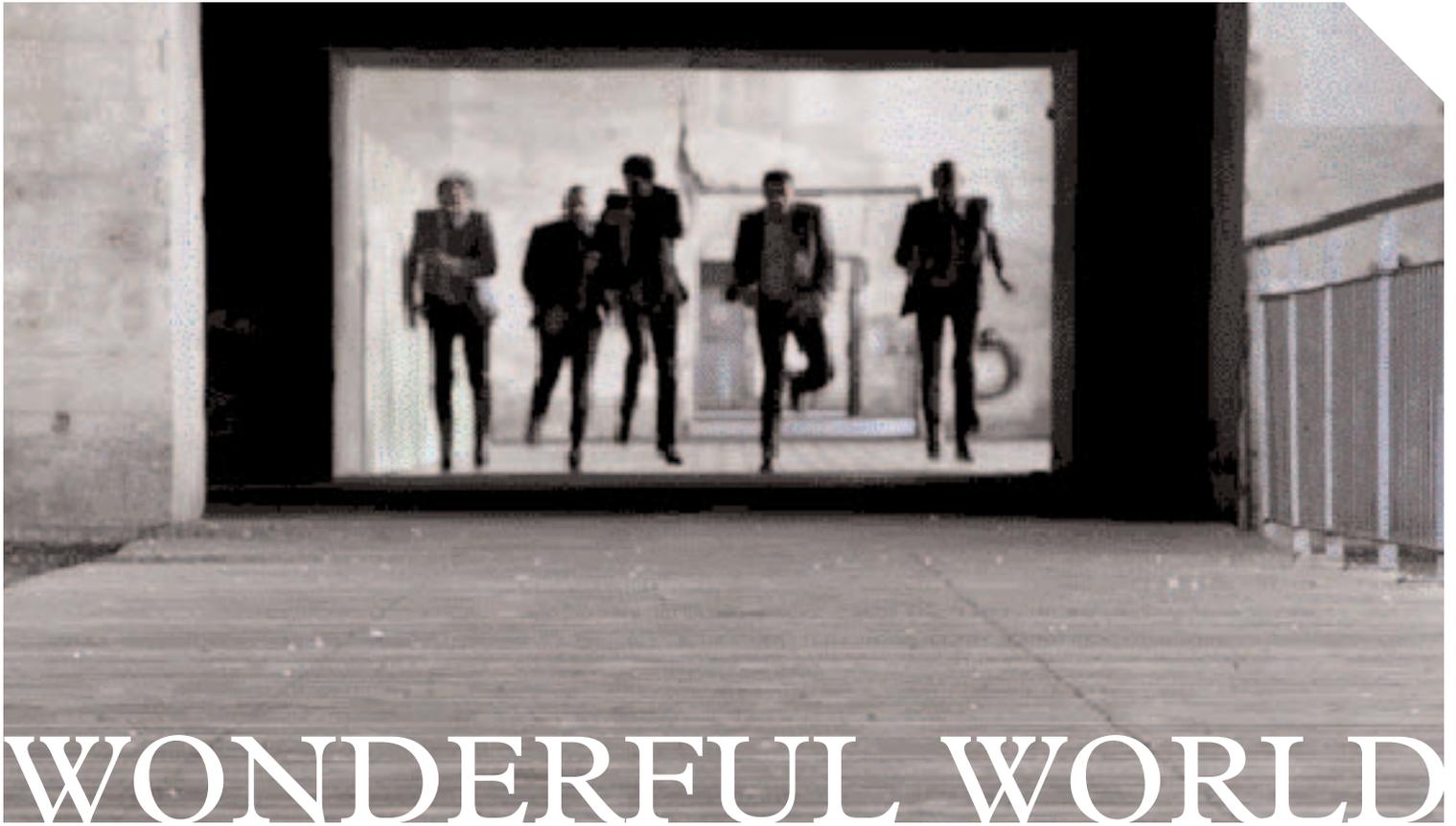
Françoise du Chaxel

■ 29 novembre au 2 décembre - scène de répétition rencontre avec le public mercredi 29 novembre



A CORPS PERDUS...

Quand *Happy child*, le travail d'une artiste angevine, est salué par *Le Monde* dans un article 4 col. en pages culture, c'est plus qu'une consécration, presque un Grand prix du jury à Cannes ! Nathalie Béasse pourrait faire du cinéma. Ses chorégraphies ne sont ni tout à fait de la danse ni tout à fait du théâtre, mais elles nous content en 3D des histoires que l'on a envie de voir et revoir. Ça tombe bien, son *Wonderful world*, créé en mai dernier, est de retour. Ne le manquez pas !



WONDERFUL WORLD

DE NATHALIE BÉASSE

On pourrait dire que c'est un spectacle d'anticipation poétique. Des hommes qui s'échapperaient de quelque part, d'une catastrophe, ou peut-être seulement d'eux-mêmes, de leur propre condition, de leur corps...

Un homme veut parler, il est empêché, un homme veut rire, il est empêché. Il s'avance pour nous parler, ils viennent le chercher, le jettent dehors, il revient, il est aussitôt écarté, on le fait disparaître.

Ça commencerait comme un film, dans un espace entre le parking et le hall d'un vieux centre des congrès... Ils sont projetés à l'avant, très proches de nous, ils s'adressent à nous dans un temps présent, immédiat, dans une urgence.

Ils sont réunis pour un événement, ils se retrouvent autour d'une table et petit à petit les tensions naissent, les langues se délient, les corps s'expriment.

Au début on verra tous ces empêchements puis petit à petit l'explosion, des explosions.

« Parler
de ce costume qui les enferme
de cette cravate qui les étrangle
de cette peau qui les démange
de cette parole qui n'arrive pas à sortir
de ces doigts qui n'arrivent pas à bouger
de cette course qui n'avance pas...
Des thèmes s'affirment : comment l'être se débat (ou pas) face à l'empêchement, face à ce chaos
intérieur et extérieur, et comment en rire... »

Nathalie Béasse

REVUE DE PRESSE...

Une grâce extrême plane sur ce spectacle qui fait un paquet cadeau de l'enfance et du bonheur de cinq personnages en leur offrant la boîte blanche du plateau pour se souvenir.(...)

On y est, on y croit. La magie de *Happy child* réside dans sa façon de redonner au théâtre ses vertus fondamentales de sincérité et d'illusion, de catharsis aussi, liées à l'enfance. Loin des poncifs, ce spectacle rayonne d'une pure beauté ludique, rend à la scène une candeur qui émerveille. Son sens de l'économie visuelle relève d'une esthétique minimaliste sans ostentation.(...) Certaines scènes possèdent un attrait fou et incompréhensible. D'autres font rire sans non plus qu'on en décrypte les dessous.

Si l'on parle de «danse théâtre», en référence à la chorégraphe allemande Pina Bausch, on peut ici évoquer une forme de «théâtre danse».

Avec *Happy child*, Nathalie Béasse, metteur en scène et chorégraphe, signe une alliance spectaculaire tout simplement impeccable.

Rosita Boisseau. *Le Monde* (à propos de *Happy Child*)

Ce *Wonderful world* est un peu l'histoire de cinq hommes à débattre, se débattant contre les limites du langage, de la pensée, de l'inconscient, du champ égotique et des espaces d'autrui. C'est au film noir et à suspense, mais aussi au réalisme fantastique qu'il faut penser pour appréhender cette fresque aux multiples entrées.

Acme de la fusion des «amours béassiennes – les arts plastiques, la danse, le théâtre – un tableau de nature incarné par la nature humaine de cinq comédiens performeurs en mode «Radeau de la Méduse». Amours théâtrales aussi, Erik Gerken déclamant du *Richard III* quand le groupe lui propose non un royaume, mais un cheval improvisé. *Wonderful world* c'est tout ça et bien autre chose. Le geste artistique de Nathalie Béasse est d'une richesse réjouissante et d'une liberté absolue.

Lelian. *Le Courrier de l'Ouest*

■ jeudi 24 et vendredi 25 novembre - T900
soirée T.OK le 25 novembre - soirée étudiants le 24 novembre

DES MONSTRES



COMME NOUS...

Bizarre, vous avez dit bizarre ? C'est en 1947 que Louis Jouvet créait *Les Bonnes* de Jean Genet au Théâtre de l'Athénée. Puisque l'assassin revient toujours sur les lieux du crime, dit-on, voici nos *Bonnes* de retour à l'Athénée – et à Angers – dans une mise en scène de Jacques Vincey. Le célèbre fait divers des sœurs Papin qui avaient assassiné leur maîtresse a fait couler beaucoup d'encre, Lacan lui a même consacré une thèse... Jean Genet, lui, s'éloigne du réalisme pour en faire un conte : pour lui, ces Bonnes sont des monstres comme nous-mêmes...

LES BONNES

DE JEAN GENET

MISE EN SCÈNE JACQUES VINCEY

DANSE DE MORT

Le 2 février 1933, Christine et Léa Papin assassinent sauvagement et sans aucune raison apparente leur maîtresse et sa fille. Une dizaine d'années plus tard, Jean Genet s'inspire de ce fait-divers pour en faire du théâtre. Il fait entrer *Les Bonnes* dans « la famille des réprouvés glorieux qui prennent dans l'imaginaire une revanche sur leur condition de misère » (M. Corvin).

D'emblée, Claire et Solange jouent à être autre chose que ce qu'elles sont. Elles se projettent dans des fictions qui exacerbent leurs pulsions et donnent consistance à leurs fantasmes. Madame elle-même joue son propre rôle et sa candeur lui permettra d'échapper à son destin de victime désignée. C'est Claire, jouant Madame, qui finira par boire le tilleul dans lequel a été versé le somnifère qui devait libérer définitivement les bonnes de leur servitude. Le jeu de rôles est affirmé, revendiqué comme un exutoire à un malaise trop profond pour pouvoir s'exprimer sans travestir la vérité. Ce qui se joue cette nuit-là, dans la chambre de Madame, est trop grave pour ne pas devoir passer par le détour du faux, de l'artificiel, de la « déconnade » dont parle Genet. Un jeu de métamorphoses et de reflets qui, comme dans les rêves ou les cauchemars, révèle les facettes les plus obscures et les plus inavouables des êtres.

Genet parle de lui à travers Claire, Solange et Madame. Il apparaît disséminé dans ses personnages, comme Strindberg qui tentait d'exorciser ses démons en les épinglant dans son théâtre. *Mademoiselle Julie*, que j'ai mis en scène il y a quelques années, présente d'ailleurs beaucoup de similitudes avec *Les Bonnes*. Dans les deux cas, il s'agit de faits-divers hissés jusqu'à la tragédie : unité de temps, de lieu, d'action... Un concentré virulent des relations entre trois personnages prisonniers de leurs rêves, meurtris par la réalité et dont la seule issue ne peut-être que le suicide de l'un d'entre eux.

Chez Strindberg comme chez Genet, ce rituel païen, cette « danse de mort » témoignent de cette volonté désespérée de s'élever, de s'arracher à la médiocrité du quotidien et aux prisons de la raison pour atteindre au sublime qui n'existe que dans les contes... ou sur une scène de théâtre.

Les Bonnes jouent à un jeu dangereux. Elles vont se prendre au jeu, et la farce basculera dans le tragique. La chambre de Madame est une arène : acteurs et spectateurs sont complices d'une mort annoncée, mais la victime ne sera pas celle qu'on attendait...

Genet joue avec les codes du théâtre et avec les repères des spectateurs. Il nous maintient aux lisières du vrai et du faux, du trivial et du merveilleux, du rire et de l'effroi. Pathétiques et grandioses, ses personnages évoquent les grands clowns qui, au sommet de leur art, savent nous faire rire et pleurer dans le même instant. Rien n'est plus éloigné du réel que ces figures outrancières, et pourtant, rien ne nous parle plus intimement de notre humanité la plus secrète.

Claire et Solange sont les pantins d'un système qui les emprisonne dans leurs propres rôles. Elles improvisent inlassablement sur un même canevas jusqu'à ce qu'un jour leur numéro dérape et que la mort mette un terme définitif à la mascarade.

Madame est le Monsieur Loyal de ce cirque métaphysique. Celle qui tire les ficelles de l'imaginaire. Une créature hybride et insaisissable qui échappe à toute classification et reste auréolée d'un mystère qui la protège des agressions du réel.

Mariù Marini, Hélène Alexandridis et Myrto Procopiou étaient réunies sur le plateau de *Madame de Sade* par une intelligence, un instinct et un plaisir du jeu partagés.

Trois actrices hors du commun capables d'une démesure jubilatoire.

Trois fabuleux monstres de théâtre qui sauront, comme l'exigeait Genet, « endosser des gestes et des accoutrements qui leur permettront de me montrer à moi-même, et de me montrer nu, dans la solitude et son allégresse ».

Jacques Vincey

Y CROIRE SANS Y CROIRE

Je n'ai pas besoin d'insister sur les passages « joués » et les passages sincères : on saura les repérer, au besoin les inventer.

Quant aux passages soi-disant « poétiques », ils seront dits comme une évidence, comme lorsqu'un chauffeur de taxi parisien invente sur-le-champ une métaphore argotique : elle va de soi. Elle s'énonce comme le résultat d'une opération mathématique : sans chaleur particulière. La dire même un peu plus froidement que le reste.

L'unité du récit naîtra non de la monotonie du jeu, mais d'une harmonie entre les parties très diversement jouées. Peut-être le metteur en scène devrait-il laisser paraître ce qui était en moi alors que j'écrivais la pièce, ou qui me manquait si fort : une certaine bonhomie, car il s'agit d'un conte.

« Madame », il ne faut pas l'outrer dans la caricature. Elle ne sait pas jusqu'à quel point elle est bête, à quel point elle joue un rôle, mais quelle actrice le sait davantage, même quand elle se torche le cul ?

Ces dames – les Bonnes et Madame – déconnent ? Comme moi chaque matin devant la glace, quand je me rase, ou la nuit quand je m'emmerde, ou dans un bois quand je me crois seul : c'est un conte, c'est-à-dire une forme de récit allégorique qui avait peut-être pour premier but, quand je l'écrivais, de me dégoûter de moi-même en indiquant et en refusant d'indiquer qui j'étais, le but second étant d'établir une espèce de malaise dans la salle... Un conte... Il faut à la fois y croire et refuser d'y croire, mais afin qu'on puisse croire il faut que les actrices ne jouent pas selon un mode réaliste.

Sacrées ou non, ces bonnes sont des monstres, comme nous-mêmes quand nous rêvons ceci ou cela. Sans pouvoir dire au juste ce qu'est le théâtre, je sais ce que je lui refuse d'être : la description de gestes quotidiens vus de l'extérieur : je vais au théâtre afin de me voir, sur la scène (restitué en un seul personnage ou à l'aide d'un personnage multiple et sous forme de conte) tel que je ne saurais – ou n'oserais – me voir ou me rêver, et tel pourtant que je me sais être. Les comédiens ont donc pour fonction d'endosser des gestes et des accoutrements qui leur permettront de me montrer à moi-même, et de me montrer nu, dans la solitude et son allégresse. Une chose doit être écrite : il ne s'agit pas d'un plaidoyer sur le sort des domestiques. Je suppose qu'il existe un syndicat des gens de maison – cela ne nous regarde pas. Lors de la création de cette pièce, un critique théâtral faisait la remarque que les bonnes véritables ne parlent pas comme celles de ma pièce : qu'en savez-vous ? Je prétends le contraire, car si j'étais bonne je parlerais comme elles. Certains soirs. Car les Bonnes ne parlent ainsi que certains soirs : il faut les surprendre, soit dans leur solitude, soit dans celle de chacun de nous.

Jean Genet. *Comment jouer «Les Bonnes»*
(Editions Gallimard)

Jacques Vincey est artiste associé pour trois ans (2011-2013) au Théâtre du Nord-Théâtre National Lille-Tourcoing Région Nord Pas-de-Calais et en résidence au Centre des bords de Marne-Le Perreux.

■ mardi 13 au jeudi 15 décembre - Grand Théâtre rencontre avec le public mercredi 14 décembre

LA MÉLANCOLIE



LA PRINCESSE TRANSFORMÉE EN STEAK-FRITES

D'APRÈS **CHRISTIAN OSTER**

MISE EN SCÈNE **FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA**

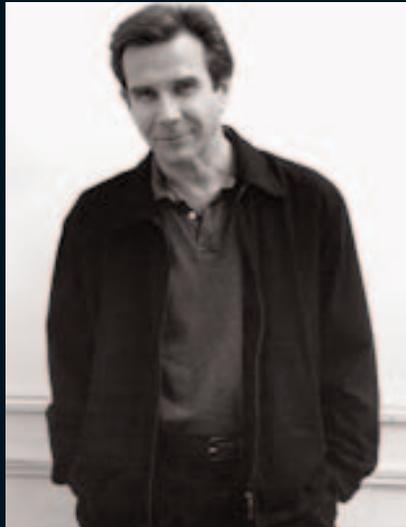
Une belle princesse, une princesse moche, une princesse timide, un ogre, un prince charmant, et un pas charmant, un loup, un mouton (jouant tout le troupeau perdu à mi-pente), une bergère, un berger, une fée, un miroir magique... Tout le petit personnel des contes est présent à l'appel... interprété par deux comédiennes, trois comédiens et un musicien. Et comme de bien entendu, les quatre histoires, comme nos vies, commencent par « il était une fois » et se terminent par « Et ils allèrent se promener dans la forêt ». Frédéric Bélier-Garcia a choisi de porter à la scène quatre contes de Christian Oster. Des contes qui ont chacun leur histoire, leur suspense, leur dilemme. Tous les héros se trouvent confrontés à des choix fondamentaux : mentir ou avouer, tuer ou aimer, combattre ou fuir. Et comme les contes anciens, le spectacle est destiné à tout le monde, même aux enfants !



DES FÉES

CONTES LUNATIQUES

ET FANTASIES SUR LA RECHERCHE DU COURAGE ET DE L'AMOUR



Du conte de fées, tout y passe. Mauvais sort, enlèvement et baisers salvateurs. Princesses, ogres et fées. Frédéric Béliet-Garcia pose sa fantaisie et son humour grinçant sur les contes décalés et foutraques d'Oster. Faim, amours et malentendus. Ces quatre histoires, comme nos vies, commencent par « Il était une fois » et se terminent par « Et ils allèrent se promener dans la forêt ». Dans ce monde aussi, des hommes affamés, mais néanmoins éblouis par des femmes, doivent se retenir de les manger pour pouvoir les aimer; les filles hésitent toujours entre les princes et les ogres ; et la magie des fées tombe parfois en panne. Des contes de fées sur le malentendu, la peur et l'imprévu, sur l'amour donc, dira-t-on. Ecrits pour l'enfant qui en nous s'étonne encore d'en être arrivé là.

« *Un mauvais géant, il y a longtemps de cela, cherchait une épouse...* »

Christian Oster a composé quatre contes pleins d'ogres timides en mal de gloire désespérant de ne pas effrayer, de princes charmants ou moches, à la recherche de princesses, de château ou de forêt (donc à problèmes), quelques loups, beaucoup de moutons, sans compter les fées en panne de magie, de lâches miroirs magiques menteurs. Tout cela compose une fantasmagorie aussi sensible que cocasse, jouant de la parodie, de l'anachronisme, de la personnification des objets courants. Un univers merveilleux d'un animisme ludique gîtant tant vers Raymond Queneau que vers Jacques Demy ou Luis Buñuel.

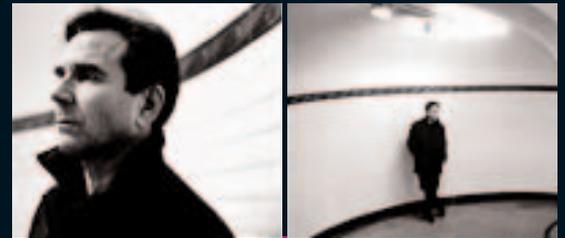
« *...et, comme il était mauvais, il avait décidé de ne pas demander son avis à la jeune femme qu'il choisirait.* »

Bruno Bettelheim, dans *La Psychanalyse des contes de fées*, bréviaire de nos années théorétiques, affirmait que « Tout conte de fées est un miroir magique qui reflète certains aspects de notre univers intérieur et des démarches qu'exige notre passage de l'immaturation à la maturité. » Oster infecte cette matrice de toutes nos peurs amoureuses, nos fragilités sexuelles, nos envies, nos répulsions. Sans doute en cela fidèle à notre actuelle difficulté d'accès à la maturité et à ses totems (couple, famille, Etat...).

C'est aussi un monde où myope, on peut prendre une bergère pour une princesse, et ses moutons pour des lévriers afghans. En ce monde, bien sûr, les princes cherchent l'amour, les princesses l'attendent, les ogres le regrettent, et les moutons bêlent quand il advient (comme à l'opéra).

C'est aussi un monde plein d'imprévus, « si l'on veut bien appeler hasard l'orientation que prennent nos vies quand elles nous échappent » (Christian Oster).

Frédéric Béliet-Garcia



CHRISTIAN OSTER

Christian Oster est né en 1949. Il se frotte à plusieurs métiers : surveillant dans un lycée, vendeur en librairie, correcteur, et fait ses débuts en littérature en écrivant des polars pour les éditions du Fleuve Noir. La révélation vient de la lecture de *Cherokee* de Jean Echenoz, et en 1989, Christian Oster publie *Volley-ball* aux Editions de Minuit. C'est le début d'une longue série de romans pour ce même éditeur, notamment *Mon grand appartement* qui reçoit le prix Médicis en 1999, *Une femme de ménage*, qui sera porté à l'écran par Claude Berri avec Jean-Pierre Bacri et Emilie Duquesne, *L'Imprévu*, *Sur la dune*, *Trois hommes seuls*, *Dans la Cathédrale*. Il est, sans doute, sur ces rivages un des romanciers français les plus insolites.

Rouler, son quatorzième roman, vient de paraître aux éditions de L'Olivier. (voir p.49)

Mais Christian Oster est aussi un « serial conteur », pas moins de 46 contes sont parus à l'École des loisirs, des contes peuplés de loups, d'ogres et de princesses, aux titres aussi improbables que *La salade maudite*, *Le chevalier qui cherchait ses chaussettes*, *Le cochon qui voulait bronzer*, ou *La grève des fées* (clin d'œil à la fée des grèves de Paul Féval !). Les histoires y commencent souvent par « Il était une fois », mais dès les premières lignes, elles rebondissent pour emprunter des chemins de traverse, des carrefours et des pattes d'oie.

Bloc-notes d'un serial conteur...

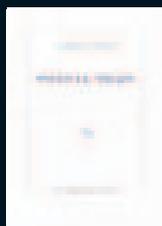
Les héros. Je puise dans le personnel classique du conte, princes, princesses, rois, reines, fées, sorcières, et dans la branche animale, massivement, le cochon et le loup, mais aussi la poule, les grandes vedettes de la ferme, mais aussi la taupe, le hérisson... Tout ça se réfère au conte classique... parmi les contes, j'ai découvert Grimm qui est formidable, et dans les plus modernes, Marcel Aymé et ses *Contes du chat perché*... On s'aperçoit que les possibilités sont infinies mais le nombre de personnages lui ne l'est pas... une dizaine dans le conte classique et une dizaine dans les contes d'animaux. Alors il faut croiser ça...

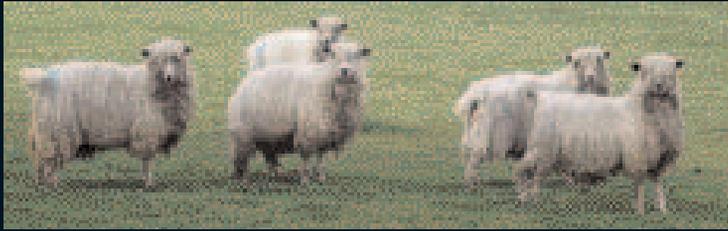
Ecriture. Je passe du roman au conte, la marche est assez importante à franchir, je n'écris pas en même temps un roman et des contes... J'écris pour me faire plaisir d'abord à moi, égoïstement.

Anachronismes. Je les aime bien les anachronismes... C'est une facilité, mais c'est toujours amusant de glisser un grille-pain dans un conte, c'est le ressort de l'humour des Monty Python finalement.

Animaux. J'ai assez de tendresse pour les canards... Le canard est assez présent aussi chez Marcel Aymé. J'avais écrit un petit article, *Le canard modeste de Marcel Aymé*. Le canard n'a jamais un rôle très en avant, mais c'est un bon compagnon...

D'après le site *L'École des loisirs*





LA BERGÈRE ENFERMÉE

P lusieurs jours passèrent, pendant lesquels le mauvais géant, à l'heure des repas, entra dans le luxueux cachot de la bergère pour lui porter des plats amoureusement préparés ; et il les présentait à la bergère en lui demandant d'abord un baiser. La bergère refusait. Alors, le mauvais géant remportait le plat et lui faisait porter, par un serviteur auquel il avait pris soin de bander les yeux avec du sparadrap afin qu'il ne vit pas la beauté de sa prisonnière, un morceau de pain sec et un verre d'eau. La bergère qui n'était pas difficile, parce qu'elle menait d'ordinaire une vie rude, s'en accommoda. Et elle ne se fût guère plainte de son sort si elle n'avait, à l'enfermement, préféré nettement la liberté. Aussi, dès le premier jour, avait-elle tenté de trouver du secours.

Evidemment, elle ne connaissait pas grand monde qui pût la sauver, d'autant que, depuis l'âge de treize ans, elle était orpheline. Par chance, elle avait ses moutons, qui lui obéissaient au doigt et à l'œil. Comme elle avait l'habitude, surtout, de les siffler, elle se mit à la fenêtre du cachot et les siffla, en glissant entre ses lèvres l'index et l'annulaire tendus et réunis par le bout, avec le majeur replié vers le bas, comme font parfois les garçons. Ses moutons, qui étaient rentrés à la bergerie en ne la voyant plus, le jour où elle avait été enlevée par le géant, en se disant que passé dix heures du soir il était inutile de l'attendre, étaient donc très loin d'elle. Pourtant ils l'entendirent, parce qu'elle sifflait très fort. Guidés par l'appel de la bergère, ils trouvèrent le chemin du château et se groupèrent au pied de la tour. Et ils bêlèrent pour l'appeler.

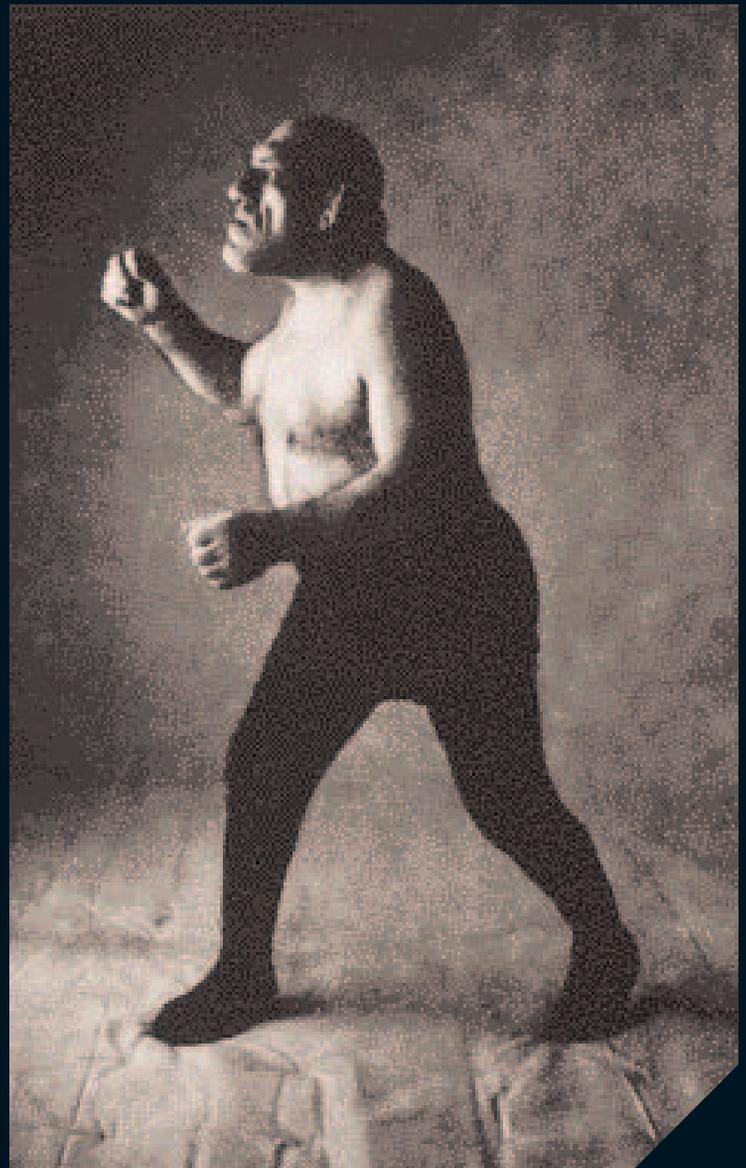
La bergère se précipita à la fenêtre du cachot. Mais, à cause des barreaux et de l'épaisseur des murs, elle ne pouvait pas se pencher pour voir ses moutons. Tout de même, elle les entendit bêler de plus belle et ça lui fit chaud au cœur. Cependant ça ne l'aidait pas beaucoup, car les moutons ne pouvaient pas escalader la tour. Quant au géant, alerté également par le bruit, il se précipita dans le cachot et, ignorant la bergère, se dirigea vers la fenêtre. Toutefois, pas plus qu'elle, il ne put voir les moutons, à cause de l'épaisseur des murs et des barreaux, bien sur, mais aussi parce que, même sans les barreaux et les murs, il était myope, et que la fenêtre du cachot était très haute. Or, en entendant les moutons, il reconnut le bizarre cri de ces lévriers qui accompagnaient la princesse, le jour où il l'avait enlevée.

– Vos lévriers bêlent vraiment, lui déclara-t-il, je ne m'étais pas trompé, la première fois, mais je n'y avais pas prêté attention. Pauvre princesse, poursuivit-il. Entourée de chiens qui bêlent ! Que voulez-vous qu'ils fassent pour vous ? Vous n'avez vraiment pas de chance !

La bergère le trouva tellement bête, ce jour-là, qu'elle ne prit même pas la peine de lui répondre. Pourtant, elle le trouvait aussi très méchant, et cette méchanceté, elle, aurait mérité une réponse.

Christian Oster. *La bergère enfermée*
L'Ecole des loisirs

■ mardi 20 au vendredi 23 décembre
■ mardi 28 février au samedi 17 mars (relâche les 4, 5, 11 et 12 mars)
Scène de répétition / T400
rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation
le mercredi 29 février
représentation en audiodescription le mercredi 29 février
surtitrage sur écran individuel le samedi 3 mars
traduction en LSF (Langue des signes française) samedi 3 mars
(sous réserve)
Soirées T-OK le 21 décembre.



LE PORTRAIT DU MONSTRE

Le prince transperça le monstre de part en part de son épée.
– Arrrrghh... fit le monstre, et il mourut.
Le prince enjamba le monstre et entra dans le repaire. Il trouva la cellule et, à l'intérieur, la princesse.
– Heu... dit-il.
Car il était désagréablement surpris. La princesse n'était pas très belle. Le monstre, quand il l'avait enlevée, ne s'en était pas aperçu parce qu'il était myope. Ensuite, ça ne l'avait pas gêné non plus. La princesse elle-même ne se trouvait pas très belle, mais pas moche non plus. Elle s'était faite à son physique. Mais le prince lui était exigeant sur la beauté. Il la trouvait trop banale.
– Je vois que vous êtes mon prince. Vous êtes venu me délivrer
– Heu... répéta le prince.
– Qu'avez-vous fait de mon geôlier ?
– De qui parlez-vous ?
Il ne connaissait pas le mot « geôlier ».
– Je vais ouvrir votre cellule, fit mollement le prince.
– Vous pouvez m'y laisser, soupira la princesse. La liberté ne m'intéresse pas.
– Tout de même, protesta le prince. Il faut bien que je vous délivre.
– Faites ce que vous voulez, déclara la princesse.
Le prince ouvrit la porte de la cellule. La princesse ne bougea pas.
– Vous ne sortez pas ?
– Pour aller où ? Vous comptez m'emmener quelque part ?
– Heu... répéta encore le prince.
– Je crois que vous devriez rentrer chez vous, dit la princesse.
– Eh bien... fit le prince.
Il n'était pas très fier. Il n'était même plus si content que ça d'avoir tué le monstre.

Christian Oster. *Le Portrait du monstre*
L'Ecole des loisirs

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

Centre dramatique national Pays de la Loire

direction **Frédéric Béliet-Garcia**

2011-2012

Saison *Fantastique*

des Princesses
des Américains
des ogres
des bonnes
des assassins
des lutins
des vengeurs
des islamistes
des amoureux
des royalistes
des Chinois
des menteurs

La vie quoi...

7 créations
23 spectacles
4 curiositas

124 soirées de théâtre

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

NTA

Centre dramatique national Pays de la Loire
-direction Frédéric Béliet-Garcia
-au Quai, forum des arts vivants

PRODUCTIONS ET

■ BLUFF

Trois trios dramatiques à l'usage des jeunes générations
texte de Enzo Cormann

mise en scène Guy-Pierre Couleau, Vincent Garanger, Caroline Gonce

Yaya, Sonya, Alya, trois histoires d'adolescentes pour questionner « la vérité du mensonge et les mensonges de la vérité »... Un théâtre de poche collectif et ludique en clin d'œil aux sitcoms.

« Nous sommes épris de vrai et nous bluffons sans cesse... Nous mentons tous, et nous mentons tout le temps. » Telle est l'hypothèse de départ de ce triptyque théâtral proposé par Enzo Cormann :

Autour de l'esclavage domestique et de la dissimulation dans le couple : une employée de maison immigrée et sans papiers veut travailler en France.

Autour du démon du jeu : une jeune fille qui vit avec ses parents est confrontée à un grave mensonge...

Autour du star système : une jeune comédienne monte un coup de bluff pour se faire remarquer dans le cinéma.

Un jeu à trois auquel se sont confrontés les metteurs en scène Caroline Gonce, Guy-Pierre Couleau et Vincent Garanger dans un bel exemple de mutualisation.

avec Odile Cohen, Delphine Théodore, Anthony Poupard - assistant à la mise en scène Anthony Poupard, scénographie Jean-François Herque, Jean-Pierre Gallet, création et régie son François Chaussebourg, création et régie lumière Christian Pinaud, construction décor les ateliers du Préau, production le Préau CDR de Basse-Normandie - Vire - coproduction Comédie de l'Est CDR d'Alsace - Colmar, NouveauThéâtre d'Angers - CDN des Pays de la Loire

lundi 10 au vendredi 14 octobre - Scène de répétition NTA



■ KILL THE COW

Hervé Guilloteau - Grosse Théâtre

All you need is love... Hervé Guilloteau metteur en scène nantais et sentimental nous donne un nouveau rendez-vous sous-titré Concert entrecoupé de propos sur l'amour et de massages sensuels. Une soirée-enquête sur la maladie d'amour et tout ce qui s'ensuit...

Postulat n°1 de cette auto-fiction amoureuse : rien ni personne ne parvient vraiment à contrôler l'état révolutionnaire dans lequel peut nous plonger l'amour. Où une fan de Sainte Thérèse d'Avila pense que l'amour authentique n'est rien moins que l'amour spirituel ; où un jeune flic chargé du dossier s'intéresse au réseau échangiste que fréquente la victime ; où une histoire de crime passionnel dans un solarium brouille les pistes et où l'on apprendra peut-être pourquoi il faut tuer la vache...

Hervé Guilloteau est artiste résident au TU depuis deux ans. Son Grosse Labo est un groupe qui palpe l'air du temps, cherche, invente, questionne la nécessité du théâtre et refuse les food-plays trop bien cuisinées.

conception et mise en scène Hervé Guilloteau avec Gilles Blaise, Tanguy Bordage, Marine De Missolz, Bertrand Ducher et Yvette Poirier - musique Federico Pellegrini, lumière Thierry Mathieu, son Guillaume Bariou - production Meta Jupe/Grosse Théâtre - Coproduction Nouveau Théâtre d'Angers-Centre Dramatique National Pays de la Loire, Tu-Nantes, Le Carré-Scène Nationale de Château-Gontier, Communauté de communes de Nozay, avec le soutien du Conseil Régional des Pays de la Loire, du Conseil Général de Loire-Atlantique et de la Ville de Nantes.

lundi 14 au vendredi 18 novembre - Scène de répétition

■ WONDERFUL WORLD

mise en scène et chorégraphie Nathalie Béasse
coproduction CNDC - EPCC Le Quai - NTA

Nathalie Béasse réinvestit le Théâtre 900 de son *Wonderful World*, mystérieux et singulier. À l'écoute de l'architecture des lieux, l'artiste plasticienne, vidéaste, metteur en scène et chorégraphe, signe une création où se mêlent esthétique cinématographique, références picturales et textes Shakespeariens.

Des hommes qui s'échappent de quelque part, d'une catastrophe, ou peut-être seulement d'eux-mêmes... Ils sont réunis pour un événement, ils se retrouvent autour d'une table et petit à petit les tensions naissent, les langues se délient, les corps s'expriment.

Le monde de Nathalie Béasse nous dévoile l'Homme, sa nature, ses envies, ses déboires dans des moments de délectation entre rires, cris et silences. Formée en arts visuels, l'artiste angevine manie le point de fuite, le hors-champ et les espaces avec tact dans cette création multi-formes où l'image est à l'honneur. Et la musique n'est pas en reste ! Création originale d'Antoine Monzonis-Calvet, elle est très présente, enveloppant l'espace, le quintet d'artistes et le spectateur. Avec elle, les émotions s'entremêlent et vagabondent dans des scènes, instants de vie d'un monde clos, ouvert aux surprises.



avec Etienne Fague, Karim Fatih, Pep Garrigues, Erik Gerken et Stéphane Imbert - lumière Natalie Gallard - créateur son Antoine Monzonis-Calvet production compagnie Nathalie Béasse, co-production et accueils en résidence du Centre national de danse contemporaine, de l'EPCC Le Quai, du NTA - Centre dramatique national des Pays de la Loire, du Lieu unique, scène nationale de Nantes du TU - Nantes, du Fanal, scène nationale de Saint-Nazaire, du 3bis à Aix-en-Provence. La compagnie Nathalie Béasse est conventionnée par la Région des Pays de la Loire et reçoit le soutien du ministère de la Culture et de la Communication / Drac des Pays de la Loire, du département de Maine-et-Loire et de la ville d'Angers. Accueil NTA - Cndc - Epcc Le Quai

jeudi 24 et vendredi 25 novembre - T900

■ UN ENNEMI DU PEUPLE

de Henrik Ibsen - mise en scène Guillaume Gatteau

Dans une station thermale, le maire cède aux puissances financières et refuse d'appliquer le principe de précaution. Écrit en 1882 par le leader du théâtre norvégien moderne, un drame puissant aux résonances d'actualité. Une réalisation de la Fidèle Idée, une compagnie nantaise au style affirmé.

Le docteur Stockmann, médecin de la station thermale d'une petite ville, découvre que l'eau des Bains est polluée par la tannerie locale. Exalté par sa découverte et soucieux de la santé publique, il décide d'en informer ses concitoyens. Devant la perspective de travaux coûteux, d'une longue période de fermeture et d'une publicité désastreuse pour cette ville en plein essor, le médecin se retrouve peu à peu accusé d'être un « ennemi du peuple ». Entre la santé des touristes et le bénéfice des investisseurs, la population semble avoir choisi... En filigrane, *L'ennemi du peuple* nous interroge sur l'engagement individuel, la défense d'une certaine vérité, ici scientifique. Quelle est la force de la parole d'un homme intègre, face à la place accordée à la « majorité silencieuse » ?

Pour cette forte fable civique, Guillaume Gatteau fait le choix d'une théâtralité frontale, d'un décor sobre et d'un univers sonore en finesse. Ce qui lui importe, c'est - avec les huit comédiens, (dont Laurent Sauvage et l'Angevin Gaël Baron, tous deux compagnons de route, comme Guillaume Gatteau, de Stanislas Nordey) de faire entendre les mots d'Ibsen comme une matière implosive et d'accompagner « l'écriture et la progression dramatique, à la manière d'une tempête qui se lève, le son devenant plus pressant sans jamais que l'on puisse déceler de changement... ».

avec Gaël Baron, Philippe Bodet, Emmanuelle Briffaud, Gilles Gelgon, Gérard Guérif, Frédéric Louineau, Delphy Murzeau et Laurent Sauvage - créations lumières Jean-Pascal Pracht, scénographie Marguerite Bordat, création sonore Sylvain Nouguier, collaboration artistique Sophie Renou - Production Compagnie la fidèle idée - Coproduction : Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire, le TU-Nantes, THV Saint-Barthélemy d'Anjou, avec le soutien de la Région des Pays de la Loire, du Conseil Général de Loire-Atlantique et de la ville de Nantes

traduit du Norvégien par Terje Sinding, Imprimerie Nationale, coll. « Le Spectateur français »

mardi 6 au vendredi 9 mars - T900



COPRODUCTIONS

■ LA PRINCESSE TRANSFORMÉE EN STEAK-FRITES

de Christian Oster - éditions L'Ecole des Loisirs
mise en scène Frédéric Bélier-Garcia - production NTA

Un monde où les princes cherchent l'amour, les princesses l'attendent, les ogres le regrettent, et les moutons bêlent quand il advient... Comment faire un spectacle pour les grands et un peu pour les petits en utilisant ces récits publiés dans une collection pour la jeunesse ? C'est le paradoxe de ce pari, qui nous conduira aux frontières vénéneuses et dangereuses des contes...

«Un mauvais géant, il y a longtemps de cela, cherchait une épouse,...



Christian Oster a composé quatre contes pleins d'ogre timide en mal de gloire, de monstre désespérant de ne plus effrayer, de princes charmants ou moches, de princesses de château ou de forêt (à problèmes), quelques loups, et des moutons en troupeaux ou perdus à mi-pente... sans compter les fées en panne de magie, de lâches miroirs magiques... Une fantasmagorie aussi sensible que cocasse, jouant tant sur la parodie, sur l'anachronisme, la personnification des objets courants, que sur l'investigation de nos divagations affectives. Un univers merveilleux et lunatique, d'un animisme ludique gîtant tant vers Purcell, Queneau que vers Demy ou Shrek. L'exubérance scénographique de cette féerie sera composée avec Sophie Pérez. C'est un spectacle pour deux comédiens, deux comédiennes et un chanteur.

...et, comme il était mauvais, il avait décidé de ne pas demander son avis à la jeune femme qu'il choisirait. »

En ce monde, bien sûr, les princes cherchent l'amour, les princesses l'attendent, les ogres le regrettent, et les moutons bêlent quand il advient (comme à l'opéra). Les histoires y commencent par « il était une fois » et se terminent par « Et ils allèrent se promener dans la forêt ».

Dans ce monde aussi, les hommes affamés, mais néanmoins éblouis par les femmes, doivent se retenir de les manger. Les filles hésitent encore entre les princes et les ogres. C'est aussi un monde où myope, on peut prendre une bergère pour une princesse, et ses moutons pour des lévriers afghans. C'est un monde plein d'imprévu, « si l'on veut bien appeler hasard l'orientation que prennent nos vies quand elles nous échappent ».

Des contes sur la faim, le malentendu, la peur et l'imprévu, sur l'amour donc, dira-t-on.

Frédéric Bélier-Garcia

avec Ophélie Kolb, Agnès Pontier, Stéphane Roger, Jérémie Poirier-Quinot, Denis Fouquereau, Luc Tremblais - scénographie Sophie Pérez et Xavier Boussiron, costumes Sophie Pérez et Corinne Petitpierre - production Nouveau Théâtre d'Angers / CDN Pays de la Loire - d'après les contes *Le Miroir menteur du méchant prince moche / La Bergère enfermée / Le Portrait du monstre / La Princesse transformée en steak-frites* (éditions L'Ecole des Loisirs)

mardi 20 au vendredi 23 décembre - mardi 28 février au samedi 17 mars
(relâche les 4, 5, 11, 12 mars)
Scène de répétition / T400

■ LA TRAGÉDIE DU VENGEUR

de Cyril Tourneur* - mise en scène Jean-François Auguste

Il y a quelque chose de pourri dans cette cour italienne où règnent la corruption, la lubricité, l'ambition, le meurtre et le poison... Trois intrigues machiavéliques se mêlent dans ce nid de vipères grouillant de personnages fourbes, tous trompeurs et trompés, obsédés par la vengeance... Fasciné par cette British tragedy, Jean-François Auguste met en scène ce diamant noir, si noir, si sanglant qu'il en devient drôle...

Le Duc a violé et empoisonné la fiancée de Vendice. Pour se venger, ce dernier s'introduit dans le palais, déguisé. La cour est agitée par le procès du fils de la Duchesse, jugé pour le meurtre et le viol de la femme du Seigneur Antonio. Le Duc fait emprisonner ce beau-fils encombrant. Mais ce n'est que le début... Trois vengeances vont s'enchevêtrer jusqu'à ce que le combat cesse faute de combattants... Avec tous ces cadavres, il s'agit bien d'une tragédie sur la mort.



« La tragédie du vengeur est depuis longtemps reconnue comme une œuvre dramatique donnant la réplique aux plus grands élisabéthains, notamment Shakespeare. Le thème de la vengeance est un pastiche de Hamlet. La pose macabre de Vendice avec le crâne de son aimée s'inspire d'une manière grotesque de la contemplation du crâne de Yorick par Hamlet.

La première qualité de l'œuvre de Tourneur/ Middleton, c'est sa stupéfiante rapidité, poursuit Jean-François Auguste. Le départ de la pièce est foudroyant. En une cinquantaine de vers la corruption, le crime, et la soif de vengeance se déversent sur le plateau. L'univers baroque, la référence aux vanités, l'absurdité, l'atrocité et l'invasion de situations viennent servir la puissance poétique de cette histoire.

Contrairement à ce qui se passe dans les habituelles tragédies de la vengeance, la pièce se focalise sur les atrocités du châtement sanglant. C'est une œuvre au service des acteurs et des spectateurs. Aussi bien par sa structure (tout est action et jeu de rôle) que par ses thèmes (le pouvoir, l'argent, le sexe, la mort, l'absence de justice...). Un univers répugnant, diront certains, fascinant pour d'autres, mais il n'est guère d'atrocités théâtrales dont on ne puisse retrouver l'original dans le réel. Nous espérons pouvoir en rire... Happy people ! »

Pour mettre en scène cette Death party, les déguisements sont superflus. Cette pièce est une partition de mouvements, où l'organicité des passions est révélée par le corps. Chaque personnage sera identifié par un élément de costume d'une évidente théâtralité. Clin d'œil à l'époque élisabéthaine, chaque acteur jouera au minimum deux rôles, notamment des rôles de femme. Sur le plateau nu, quelques « vanités » viendront incarner la mort, personnage essentiel de *La tragédie du vengeur*, mais dans un esprit baroque, à la Damien Hirst et son crâne recouvert de diamants...

Comédien et metteur en scène, Jean-François Auguste est artiste en résidence permanente à la Ferme du Buisson avec sa compagnie For happy people & Co. Il a travaillé notamment en tant qu'acteur avec Joël Jouanneau, Jean-Baptiste Sastre, Pascal Rambert, Jan Fabre, le Théâtre des Lucioles... Il a mis en scène *Norman Bates est-il ?*, variation autour de *Psychose* de Hitchcock, co-mis en scène avec Marc Lainé ; *Panier de singe* d'après la B.D de Ruppert et Mulot ; *Fragile* (création collective) ; *TenTaTive d'éTirement* de *l'insTant T* (création collective) ; *Happy people* (création collective) ; *Funny brain* d'après des nouvelles de Virginie Marchand...

Création par la compagnie For happy people & Co - d'après la traduction de Jean Jourdeuil et Jean-François Peyret - version scénique, mise en scène Jean-François Auguste - scénographie Jean-François Auguste, avec les conseils de Marc Lainé - collaboration artistique Matthieu Cruciani, lumière Maryse Gauthier, assistée d'Henri Leroi, son et musique Romain Crivellari, assistant à la mise en scène Marjorie Eftner, avec Jean-François Auguste, Matthieu Cruciani, Jean-Noël Lefèvre, Pierre Maillet, Benjamin Monnier, Anthony Palioty, Philippe Smith, Gérard Weingand - Production For Happy People & Co. - Coproduction Nouveau Théâtre d'Angers, Centre dramatique national Pays de la Loire ; La Ferme du Buisson, Scène nationale de Marne-la-Vallée. Avec l'aide du Conseil Général de Seine-et-Marne. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National - Bureau de production et diffusion : Made In Productions.

* D'abord considérée comme l'œuvre de Cyril Tourneur, *La Tragédie du Vengeur* est aujourd'hui plutôt attribuée à Thomas Middleton (1580 - 1627) son contemporain.
mercredi 1^{er} au jeudi 9 février - T900

PRODUCTIONS

SUITE...

SPECTACI

■ ONCLE GOURDIN

conception et mise en scène Sophie Perez et Xavier Boussiron
Compagnie du Zerep



T'as vu ce que j'ai trouvé dans le jardin ? Tu veux que j'me fâche ? Dans leur îlot vert, une famille de cinq lutins tire des jours paisibles dans leur cabane du fond de la forêt. Les lutins ont la routine pugnace, et par leur hyper-activité ils se débrouillent pour ne jamais être confrontés à eux-mêmes. Mais bien qu'ils aient tout parfaitement bordé afin qu'aucun désagrément ne vienne perturber leur existence, ils finissent par découvrir ce sentiment si particulier, qu'ils croyaient seulement réservé aux êtres humains : l'ennui. Aussi, histoire de conjurer le sort, ils décident de faire du théâtre. Ils tentent toute sorte de chose : Claudel, Olivier Py, Eschyle, Pasolini, Trackl...

Les lutins adaptent, s'engueulent, et s'entre-tuent. Le théâtre commence enfin sur des cadavres, il naît sur les charniers. Mauvais génies ou erreurs de la nature, ces elfes des bois affichent ventres ronds et barbichettes sales.

Uncle Gourdin, titre choisi pour l'insolence, la franchouillardise, le mauvais goût qui donne envie d'y revenir. Ils raffolent des monstres, Sophie Perez et Xavier Boussiron. Scénographes, alchimistes fous, poètes dangereux, ils mettent en scène des univers lascifs, un peu dégueux. Chez eux, les *Freaks* de Browning jouent avec des allumettes près des bonbonnes à gaz d'un John Waters non assagi et d'une Louise Bourgeois dévergondée. Ils ont réalisé *Mais où donc est passée Esther Williams*, *Laisse les gondoles à Venise* d'après *Lorenzaccio*. *Enjambe Charles*, *Gombrowiczshow*, et *Deux masques et la plume* ont été présentés à Angers... Avec six performeurs, Perez et Boussiron posent la question de l'essence de l'acte artistique comme on pose une bombe dans un lieu public. Leurs lutins accouplent la créature de Frankenstein et celles de Jérôme Bosch. Fusionnent le chant grégorien et le free jazz dans un bordel joyeux, où chacun viole gaiement son enfant intérieur, histoire de foutre la paix à ceux qui vont grandir dans un monde sans fées ni elfes à détrousser.

avec Stéphane Roger, Sophie Lenoir, Gilles Gaston-Dreyfus, Françoise Klein, Marlène Saldana, Marie-Pierre Bréban - scénographie Sophie Perez et Xavier Boussiron, costumes Sophie Perez et Corinne Petitpierre, musique Xavier Boussiron, création Son Félix Perdreaux, création lumière Fabrice Combiere, image & régie générale Laurent Friquet, régie lumière Gildas Roudaut, régie Plateau Anne Wagner-dit-Reinhardt

Production La Compagnie du Zerep / Coproduction Le Festival d'Avignon, le Théâtre du Rond-Point, le Nouveau Théâtre d'Angers - Centre Dramatique National des Pays de la Loire, le Centre national de Création et de Diffusion Culturelles de Châteauevallon, le manège.mons/Centre Dramatique, le Domaine Départemental de Chamaraude / Avec le soutien de la Région Ile-de-France, du Théâtre de Gennevilliers - Centre Dramatique National de Création Contemporaine et Les Nouvelles Subsistances, Lyon. La compagnie du Zerep reçoit le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île de France - Ministère de la Culture et de la Communication

mardi 20 au vendredi 23 mars - T400

■ NEUTRAL HERO

écrit, mis en scène, et composé par Richard Maxwell
New York City Players

Une immersion minutieuse dans une petite ville américaine. Bercé de mélodies country et blues, traversé d'amples récits rêveurs, soutenu par la vérité du jeu des comédiens, ce spectacle intense - joué en anglais surtitré - est signé par un artiste majeur de la nouvelle scène new-yorkaise.

Sur une grande scène vide comme un ciel du Midwest, un arc de chaises industrielles, une atmosphère de répétition de chorale. Treize comédiens-chanteurs, portés par une langue d'une précision chirurgicale, nous embarquent dans une sourde épopée surgie de l'Amérique profonde.

Sous la surface contrôlable de la vie s'étend un royaume obscur, celui des plaies laissées par la guerre civile, celui des pulsions agressives, de l'histoire d'une nation construite sur le massacre des Indiens. Le « neutral hero », ici, un jeune black délaissé par son père, vit dans une petite bourgade de la Bible Belt. Un matin, il s'en va en quête d'ailleurs. D'un rêve...

Apôtre grinçant de l'Amérique des perdants, Richard Maxwell forge un théâtre du réel qui ausculte les mythes enfouis sous la neutralité quotidienne. *Neutral hero* est un anti-sitcom absolu, un spectacle minimal qui suscite une émotion inversement proportionnelle à la simplicité des moyens scéniques. Accueilli dans les plus grands festivals internationaux (Bruxelles, Vienne, Montréal, Berlin, Festival d'Automne à Paris), Richard Maxwell est un auteur important dont le lyrisme discret touche au plus profond de l'humain.

avec Lakpa Bhutia, Janet Coleman, Keith Connolly, Alex Delinoio, Bob Feldman, Jean Ann Garrish, Rosie Goldensohn, Paige Martin, James Moore, Philip Moore, Andie Springer, Andrew Weisell - décors/création lumières Sascha van Riel, costumes Kaye Voyce, manager Nicholas Elliott, directeur technique Dirk Stevens, conseiller technique Bozkurt Karasu, dramaturge Tom King, conseiller magie Steve Cuiffo - Production Kunstenfestivaldesarts - Production exécutive New York City Players - Coproduction Wiener Festwochen, Festival d'Automne à Paris, Les Spectacles vivants - Centre Pompidou (Paris), Kampnagel (Hamburg), Hebbel am Ufer/HAU (Berlin), Théâtre de l'Agora, Scène Nationale d'Evry et de l'Essonne, Festival TransAmériques (Montréal), De Internationale Keuze van de Rotterdamse Schouwburg, La Bâtie - Festival de Genève, Théâtre Garonne (Toulouse) - avec le soutien de Greenwall Foundation - sous-titrage soutenu par ONDA
jeudi 6 et vendredi 7 octobre - T400

■ BÉRÉNICE

de Racine - mise en scène Laurent Brethome (Voisinages)

Un classique immortel, sans fureur ni imprécations, où l'amour ne résiste pas à la raison d'état. Cultivé et baroque, un jeune metteur en scène vendéen dirige avec fièvre cette œuvre de chambre à « la tristesse majestueuse ».

L'argument trouve sa source chez Suétone. Titus, devenu empereur à la mort de son père, ne peut, selon les lois romaines, épouser Bérénice, reine de Palestine, qui l'aime pourtant profondément.

Ami d'enfance de Bérénice, Antiochus espère l'épouser, mais si elle a pour lui une profonde amitié amoureuse, elle ne l'aime pas « d'amour ». D'emblée, Titus a choisi et toute l'intrigue consiste à savoir quand et comment il annoncera à Bérénice leur séparation.

Après sa remarquée mise en scène, *Les souffrances de Job* de Hanokh Levin, reprise cette saison au Théâtre de l'Odéon à Paris, Laurent Brethome monte avec énergie ce lamento théâtral, sensuel et musical. avec Julie Recoing, Thomas Blanchard, Philippe Sire, Sophie Mourousi, Fabien Albanese, Thierry Jolivet, François Jaulin - assistante mise en scène Anne-Lise Redais, stagiaire mise en scène Carole Melzac, conseiller dramaturgique Daniel Hanivel, conseiller chorégraphique Yan Raballand, scénographie Julien Massé, lumières David Debrinay, costumes Quentin Gibelin, création musicale Antoine Hermiotte, régie générale Gabriel Burnod, fabrication décor Ateliers du Grand T - Nantes - production Le Menteur volontaire - Coproduction Le Théâtre de Villefranche (69), Scènes de Pays dans les Mauges - Beaupréau (49), Le Grand T scène conventionnée Loire-Atlantique



LES ACCUEILLIS

(44), avec le soutien du Grand R scène nationale de La Roche-sur-Yon (85) - Le menteur volontaire est en convention avec le Ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Pays de la Loire, la Ville de La Roche-sur-Yon et le Conseil Régional des Pays de la Loire.

mercredi 2 au vendredi 4 novembre - T900

■ NATURE MORTE (Voisinages)

de Fausto Paravidino - mise en scène François Chevallier

Une jeune fille est retrouvée morte dans un fossé. L'inspecteur qui mène l'enquête doit résoudre l'affaire avant le JT de 20h. Un polar déjanté pour un D.J. et sept comédiens d'une compagnie mancelle qui mène l'investigation théâtrale avec talent.

3h 00 du matin : Boy sort de boîte de nuit et découvre le corps nu d'Elisa Orlando dans un fossé. On pourrait être dans Twin Peaks... Le petit ami, le dealer, la mère, la prostituée témoignent tour à tour. La morte écoute ce qu'on ne lui a jamais dit en face. Pas un élément ne manque à ce Cluedo théâtral : l'inspecteur revenu de tout, les médias, le suspense et même l'humour... «Paravidino questionne à travers ce fait divers la présence d'une violence structurelle née d'une perte de repères politiques, spirituels et sociaux. » Entre la frénésie du monde de la nuit et la froideur de la morgue et du commissariat, le public est à la fois à distance de l'histoire qui se raconte et dans un rapport presque intime avec le récit des protagonistes.

Implantée au Mans depuis 1999, la compagnie Addition Théâtre réunit François Chevallier, metteur en scène, Christophe Gravouil, comédien, et Anne Pitard, scénographe, dans un travail sur le répertoire contemporain européen.

Acteur, metteur en scène, Fausto Paravidino est la révélation de la scène italienne. Il a écrit une dizaine de pièces où il affirme son engagement politique. Il vient de mettre en scène avec succès sa pièce *La maladie de la famille M* à la Comédie-Française.

avec Alan Masselin, Léon Napias, Erika Vandelet, Christophe Gravouil, Ludivine Anberree, Nicolas Sansier, Virginie Brochard, Guillaume Bariou - assistante mise en scène Pascaline Gauthier, dramaturgie Christophe Gravouil, scénographie, costumes Anne Pitard, lumière Erwan Tassel, son Guillaume Bariou, régie générale Thierry Deschamps - Production : Addition Théâtre et le Théâtre Scène conventionnée d'Auxerre. Soutien : Théâtre de l'Ephémère (Le Mans), Théâtre Universitaire (Nantes), Grand T (Nantes), Fonds d'action artistique pour le Festival d'Avignon Off 2010. Traduit de l'italien par Pietro Pizzuti / publié chez l'Arche Editeur

lundi 7 au jeudi 10 novembre - THV

■ OUASMOK ?

de Sylvain Levey - mise en scène Anne Contensou

Pierre et Léa jouent au papa et à la maman : de la séduction au grand Oui, des disputes au premier enfant, sans oublier le divorce, un raccourci de vie conjugale en forme de ronde turbulente et enjouée...

Pierre : Mademoiselle Léa, acceptes-tu de prendre pour époux Monsieur Pierre, ceci pour le reste de tes jours ? Léa :Trois fois oui. Pierre et



Léa n'ont que dix ans, alors bien sûr c'est pour de faux. Mais c'est pour de vrai qu'ils vont connaître en quelques jours tous les vertiges de l'amour, puisqu'on dit que le plaisir du jeu ne naît que si l'on joue sérieusement.

Au rythme d'une danse effrénée, l'auteur raconte une histoire aux jeunes et aux moins jeunes en jouant sur les clichés du discours amoureux. Deux comédiens s'emparent de son écriture ludique pour porter cette ultra-moderne-éternelle histoire d'amour.

Anne Contensou fonde en 2005 la Compagnie Bouche Bée. De 2007 à 2009, elle est artiste permanente auprès de Catherine Anne au Théâtre de l'Est Parisien et crée *La Dictée* de Stanislas Cotton, *Champ de mines* de Pamela Dür...

avec Gael Kamilindi, Géraldine Martineau - scénographie et lumières Xavier Baron, création musicale et sonore Mikael Plumian - production Cie Bouche Bée, Mairie du 20e arrondissement, Fédération de Paris de la Ligue de l'enseignement - Tout public à partir de 8 ans - Texte édité chez Théâtrales Jeunesse, 2004

28 novembre au 3 décembre - scène de répétition NTA

■ LES BONNES

de Jean Genet - mise en scène Jacques Vincey

Fait divers hissé jusqu'à la tragédie, rituel païen, déconnade bouffonne ? Depuis sa création en 1947, ce chef-d'œuvre du théâtre moderne reste toujours aussi insolite. Trois comédiennes d'exception se confrontent à leur tour à son baroque et passionnant mystère.

En 1933, Christine et Léa Papin assassinent sauvagement leur maîtresse. Inspiré par ce crime sans aucun mobile apparent, Genet écrit *Les bonnes* comme un conte noir.

D'emblée, Claire et Solange se projettent dans des fictions qui exacerbent leurs pulsions et donnent consistance à leurs fantasmes.

Genet joue avec les codes du théâtre et avec les repères des spectateurs. Comme dans une fable, il nous maintient aux lisières du vrai et du faux, du trivial et du merveilleux, du rire et de l'effroi. Ces bonnes sont des monstres, elles jouent à un jeu dangereux et la farce basculera dans le tragique. La chambre de Madame est une arène de mort, mais la victime ne sera pas celle qu'on attendait... Pathétiques et grandioses, ses personnages évoquent les grands clowns. Madame est le Monsieur Loyal de ce cirque métaphysique. Claire et Solange en sont les pantins. Rien n'est plus éloigné du réel que ces figures outrancières, et pourtant rien ne nous parle plus intimement de notre humanité la plus secrète.

Après un remarquable *Madame de Sade* de Mishima, et avant de monter au printemps 2012, *Amphitryon* à La Comédie-Française, Jacques Vincey a choisi pour jouer cette pièce mythique de l'auteur des *Paravents* et des *Nègres*, trois grandes actrices capables d'une mesure jubilatoire.

avec Hélène Alexandridis, Marilù Marini et Myrto Procopiou, collaboration artistique Paillette, assistant à la mise en scène Vanasay Khamphommala, scénographie et costumes Pierre-André Weitz, lumières Bertrand Killy, musique et son Frédéric Minière et Alexandre Meyer

mardi 13 au jeudi 15 décembre - Grand Théâtre

■ LE DRAGON D'OR & UNE NUIT ARABE

de Roland Schimmelpfennig - mise en scène Claudia Stavisky

Ce diptyque de l'auteur contemporain allemand le plus joué du moment nous conduit aux confins du réel et du songe, pour mieux raconter nos peurs actuelles. Quel futur pour une civilisation occidentale dans un monde dont elle n'est plus le centre ? *Une nuit arabe* - Cette nuit est la plus chaude de l'année. L'eau disparaît mystérieusement au septième étage où Vanina rêve justement de désert. La réalité se dérobe au son d'un opéra aquatique qui raconte mille et une nuits en une seule. La même rencontre amoureuse se répète en boucle à des années de distance. Les portes se ferment sur des univers parallèles dont il faut trouver le « sésame ». *Une nuit arabe* réunit cinq personnages singuliers. De leur énigme ordinaire, découle une symphonie théâtrale fascinante.

Le dragon d'or - Cinq Asiatiques travaillent dans la cuisine d'un restaurant oriental. L'un d'entre eux, rongé par un mal de dent, n'a pas de permis de séjour. Sur un balcon, un vieil homme a un grand rêve, mais personne pour le réaliser... Non loin de là, une cigale affamée cherche refuge auprès d'une fourmi laborieuse qui ne se contente pas de la faire danser... Dans la salle du restaurant, une hôtesse de l'air trouve quelque chose dans sa soupe thaï... Chassé-croisé de réalités violentes et de recoupements allégoriques, la pièce rebondit sans cesse entre mécanique implacable et poésie bouleversante.

Une nuit arabe avec Jean-Claude Durand, Agathe Molière, Alexandre Zambeaux, Marianne Pommier, Clément Carabédian - *Le dragon d'or* avec Jean-Claude Durand, Agathe Molière, Alexandre Zambeaux, Claire Wauthion, Clément Carabédian - décor et costumes Graciela Galan, son André Serré, lumière Franck Thévenon, chorégraphie Mourad Merzouki et Kader Belmoktar, traduction - René Zahnd et Hélène Mauler - L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté - Production Célestins, Théâtre de Lyon - avec le soutien du Département du Rhône

mardi 22 et mercredi 23 novembre - Grand Théâtre



■ LA PLACE ROYALE

de Corneille - mise en scène Eric Vignier - Cddb Lorient

Une pièce de jeunesse sur la jeunesse. Pour jouer cette fameuse comédie classique, Eric Vignier, directeur du Centre dramatique national de Lorient, réunit dans son Académie de jeunes acteurs venus du Maroc, de Corée du sud, de Roumanie, d'Allemagne, de Belgique, du Mali, d'Israël et de France. Tout les distingue... Les alexandrins de Corneille seront leur langue commune.



C'est avec *La place royale* que L'Académie scelle son acte de naissance. Ecrite par Pierre Corneille en 1634, à l'âge de 28 ans, sous-titrée « L'amoureux extravagant », *La place royale* conte les attermolements d'Alidor, qui aime Angélique, sans toutefois pouvoir se résoudre à l'idée d'un mariage qui signifierait la perte de sa liberté. Cette pièce marque la genèse du héros cornélien. C'est une brillante méditation sur l'amour et la liberté, et la façon dont l'amour peut faire échec à l'amour. Passionné par le répertoire cornélien, Eric Vignier a déjà monté cette comédie en 1986, au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, avec ses camarades de promotion – dont Denis Podalydès. Dans cette nouvelle version, les vers de Corneille se froteront aux accents multiples des jeunes interprètes venus du monde entier. Nul doute, qu'on y retrouvera aussi l'audace visuelle propre aux spectacles d'un metteur en scène rare, plasticien de formation.

Le 3 octobre 2010, Eric Vignier crée L'Académie de Lorient. Il vise à former à la fois un laboratoire de théâtre et un espace de transmission. Les sept comédiens de cette Académie se confrontent à la diversité des langues, de Corneille à Frank Smith, matière d'un théâtre de Babel.

avec Vlad Chirita, Lahcen Elmazouzi, Eye Haidara, Hyun Joo Lee, Tommy Milliot, Nico Rogner, Isaïe Sultan - adaptation, mise en scène, décor et costumes Eric Vignier, lumière Pascal Noël, dramaturge Sabine Quiriconi, assistants à la mise en scène Tommy Milliot, Vlad Chirita, assistant au décor Nicolas Gueniau, assistante aux costumes et atelier costumes Sophie Hoarau, reportage photographique Alain Fonteray - production CDDB - Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National/La Comédie de Valence, Centre Dramatique National Drôme-Ardèche/Centre Dramatique National Orléans/Loiret/Centre/La Comédie de Reims, Centre Dramatique National (en cours)

mercredi 4 au samedi 7 janvier - T400

■ GUANTANAMO

de Frank Smith - mise en scène Eric Vignier - Cddb Lorient

Le 23 janvier 2006, le Pentagone est contraint, au nom de la liberté d'information (Freedom of Information Act), de rendre publics les comptes-rendus d'interrogatoires de prisonniers suspectés de terrorisme, et détenus à Guantanamo. Un lieu devenu tristement célèbre depuis le 11 septembre. Frank Smith a choisi dix-sept procès-verbaux qui soulignent les abîmes d'incompréhension entre les accusés, bergers du Yémen ou jardiniers d'Ouzbékistan, et le tribunal qui les interroge dans une langue qu'ils ignorent.



Alternant dialogues, récits et monologues, ces fragments racontent sans juger et soulèvent de nombreuses questions sans tenter d'y répondre. Entre théâtre, composition sonore et installation plastique, Eric Vignier et sa troupe mettent à nu cette implacable logique rhétorique, dans laquelle l'absurde est une composante de l'horreur, et où l'absence de commentaire permet de mieux dire l'innommable.

Frank Smith est responsable de l'Atelier de création radiophonique de France Culture depuis 2002. Il a publié plusieurs livres de poésie.

avec Vlad Chirita, Lahcen Elmazouzi, Eye Haidara, Hyunjoo Lee, Tommy Milliot, Nico Rogner, Isaïe Sultan - adaptation, mise en scène, décor et costumes Eric Vignier, lumière Pascal Noël, dramaturge Sabine Quiriconi, assistants à la mise en scène Tommy Milliot, Vlad Chirita, assistant au décor Nicolas Gueniau, assistante aux costumes et atelier costumes Sophie Hoarau, reportage photographique Alain Fonteray - production : CDDB - Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National/La Comédie de Valence, Centre Dramatique National Drôme-Ardèche/Centre Dramatique National Orléans/Loiret/Centre/La Comédie de Reims, Centre Dramatique National (en cours) - Remerciements au CENTQUATRE établissement artistique de la Ville de Paris - Avec la participation artistique du jeune théâtre national

Guantanamo est publié dans la collection Fiction & Cie des éditions du Seuil en avril 2010

lundi 9 au jeudi 12 janvier - Scène de répétition NTA

■ TOUT EST NORMAL MON CŒUR SCINTILLE

de Jacques Gamblin

Il est zinzin, Gamblin ! Il a la tête dans les étoiles. En compagnie de deux danseurs, il confirme une fois de plus dans ce spectacle doux-dingue son immense talent d'auteur-interprète, cocasse et tendre.

Ce spectacle est un « voyage cardiaque ». On y rencontre une girafe, un ostéopathe, une musaraigne, un éléphant, une miss Picardie, un mouton de poussière, un trou du cul, un oreiller,



une oreillette, un ventricule, une femme en jambe, une femme absente... Dans *Tout est normal mon cœur scintille*, le personnage qu'a créé Jacques Gamblin plonge dans les abysses de la relation à celle qui n'est plus là. Qu'il soit fantaisiste, surréaliste ou scientifique, son point de vue sur les maux du cœur humain jaillit d'une question inlassablement adressée au public. Et quand les mots ne suffisent plus, quand le personnage n'en peut plus d'autant ressentir, ce sont les corps dansants qui visitent le mystère de nos battements de cœur...

Jacques Gamblin qui s'est imposé dans le paysage du cinéma français, met souvent son humour et sa sensibilité au service de créations théâtrales. On se souvient encore du succès de *Entre courir et voler, il n'y a qu'un pas, papa*, du *Toucher de la hanche* ou de *Quincailleries*, des spectacles présentés au NTA.

Sous le regard aigu et rieur surtout, d'Anne Bourgeois, le comédien, qualifié de "lunaire" au cinéma, révèle sur scène sa vraie nature : un corps d'athlète, un mental d'artiste burlesque... Une soirée tendre et saugrenue.

de et avec Jacques Gamblin - collaboration artistique Anne Bourgeois, collaboration chorégraphique Catherine Gamblin-Lefèvre avec les danseurs Claire Tran, Bastien Lefèvre, scénographie Alain Burkarth, lumières Laurent Béal, vidéo Sébastien Sidaner, costumes Marie Jagou, assistante à la mise en scène Domitille Bioret, diffusion Françoise Lebeau

lundi 23 janvier - T900

■ GAMBLIN JAZZE, DE WILDE SEXTETE

de Jacques Gamblin et Laurent de Wilde

Jacques Gamblin et Laurent de Wilde font jazer les mots et les notes en toute complixité : un dialogue débridé qui lie l'improvisation musicale et le désir amoureux. Du jazz à sept, de l'Ascète Jazz !

Jacques Gamblin aime les mots : « Dire, phraser, raconter, scander, slammer, rythmer, impulser, cracher, rapper, balancer les mots comme des notes, les phrases, les verbes et les sujets avec mon instrument à cordes vocales, parler du désir de dire, du désir de jouer et du désir d'en jouir. » Fasciné par l'improvisation et par le jazz, il devait fatalement croiser sur sa route le piano de Laurent de Wilde.

Une aventure commune s'est écrite en freestyle, avec des textes d'auteurs, Alain Gerber, Jean-Paul Sartre, Christian Gailly, Jean-Louis Comolli, mêlés à ceux des deux compères. Et sur le plateau, quelques solides amis musiciens viennent avec leur maturité instrumentale transformer ce dialogue en une jubilante conversation entre sept voix uniques.

Jazzman formé à New York, Laurent de Wilde a reçu le Prix Django Reinhardt et les Victoires de la Musique. Il est aussi l'un des pionniers de la révolution électronique du jazz des années 2000.

lecteur interprète, Jacques Gamblin - compositions, arrangements et direction musicale Laurent de Wilde - Laurent de Wilde claviers, Jérôme Regard contrebasse, Donald Kontomanou batterie/percussions, Alex Tassel trompette, Guillaume Naturel saxophone, DJ alea - Laurent Béal lumières, Marie Jagou costumes, Françoise Lebeau assistanat mise en scène

mercredi 25 janvier - T 900

■ BRUME DE DIEU

de Tarjei Vesaas - mise en scène Claude Régy

Rejeté par la communauté des humains, Mattis est un « demeuré », un marginal affectif. Chez lui règne une autre intelligence, proche de l'instinct animal. Avec ce magnifique solo extrait d'un roman norvégien, Claude Régy, un maître du théâtre français, nous mène aux limites sensorielles de la représentation. Du son, du sens, peu d'image : « faire entendre, sans rien montrer ».

Écrit en 1957 en « nynorsk », une langue quasi dialectale, *Les Oiseaux* participe d'une littérature norvégienne fortement nourrie de mythologie ancienne et où la nature est omniprésente. Dans l'œuvre de Vesaas, vie et mort, parole et mutisme, sagesse et folie, nuit et jour ont des frontières très peu visibles. C'est aussi là, entre ombre et lumière, entre aveuglement et lucidité instinctive, que se situe l'esprit de Mattis, une créature ambiguë. Il observe le tracé du vol des oiseaux dans le ciel, les signes de leurs pattes dans la boue. Il essaie d'entrer en conversation avec eux.

Claude Régy, plutôt que de fabriquer un réduction pédagogique du roman, en extrait une quarantaine de pages et les fait « dire-vivre » à Laurent Cazanave. Jeune comédien sorti de l'école du Théâtre National de Rennes, il est le conteur, l'interprète unique de ce moment de théâtre, suspendu, d'une austérité fascinante. Mattis, seul dans un mur de brouillard, est le centre du spectacle... Le théâtre de Claude Régy nous invite à chercher ailleurs, aux confins du non-conscient, une connaissance d'un autre ordre, une luminosité qui n'exclue pas l'ombre. Dans *Brume de Dieu*, « le spectateur, dans l'insécurité d'une vision tremblante, est conduit dans des terres sans repères dont la poésie seule peut faire entendre des échos... »

avec Laurent Cazanave - assistant mise en scène Alexandre Barry, scénographie Sallahdyn Khatir, lumière Rémi Godfroy, son Philippe Cachia - création Les Ateliers Contemporains, coproduction Théâtre National de Bretagne - Rennes,



Festival d'Automne à Paris - coréalisation La Ménagerie de Verre, Festival d'Automne à Paris avec le soutien du CENTQUATRE - Les Ateliers Contemporains sont une compagnie subventionnée par le ministère de la Culture et de la Communication - Direction générale de la création artistique - texte extrait de *Les Oiseaux* de Tarjei Vesaas, traduction du norvégien, Régis Boyer
mardi 27 au samedi 31 mars - Scène de répétition NTA

■ COURTELINE, AMOUR NOIR

La peur des coups, La paix chez soi, Les Boulingrin de Georges Courteline - mise en scène Jean-Louis Benoit

Jalousie, reproches, règlements de compte et autres douceurs... Ces scènes de la vie conjugale vues par Courteline sont d'une humanité effrayante. Pessimistes mais tellement drôles dans la mise en scène corrosive de Jean-Louis Benoit... « Un acte, un seul acte, voilà ma mesure au théâtre. Que voulez-vous, je n'ai pas d'imagination. » Courteline aimait faire court et qui s'en plaindrait, avec ces bijoux de saynètes, ces pochades si réalistes et quotidiennes. « C'est toujours court, une tranche de vie, note Jean-Louis Benoit, et c'est souvent cruel et féroce : son auteur veut frapper vite et fort. Il n'a pas le temps. Et Courteline, avec ces trois pièces que je propose, va exceller à mettre en jeu, avec rapidité et grand mouvement, des rapports hommes-femmes particulièrement « vrais », particulièrement sombres, situés bien en dessous du médiocre. Personnages teigneux, sans amour véritable. Toujours proches de la vie ordinaire, de « notre » propre vie... »

Dans *La peur des coups*, *La paix chez soi* et *Les Boulingrin*, se décline le couple dans tous ses états, soit successivement un lâche avec une épouse trop belle, un littérateur minable et mesquin avec une petite femme rouée, un couple haineux qui passe son temps à se déchirer et à déchirer son invité jusqu'à la terrible explosion finale. Un triptyque au vitriol.

avec Thomas Blanchard, Ninon Brétécher, Lolita Chammah, Sébastien Thiéry - décor Laurent Peduzzi, costumes Marie Sartoux - production compagnie de Jean-Louis Benoit - coproduction Théâtre national de Marseille - La Criée. La compagnie de Jean-Louis Benoit est subventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication

lundi 2 au vendredi 6 avril - T900

■ QUATRE-VINGT-TREIZE

de Victor Hugo - mise en scène Sylvain Wallez

Révolution française, guerres de Vendée. Un grand roman dont le peuple est le véritable héros. Une adaptation scénique par une jeune compagnie angevine qui travaille beaucoup sur le terrain associatif et le milieu scolaire. Paru en 1874, *Quatre-vingt-treize* a pour toile de fond certains des plus terribles chapitres de l'histoire de France : la Terreur, les sanglantes guerres de Vendée. C'est l'occasion pour Hugo d'exposer les fruits de sa réflexion sur la Révolution française et sa légitimité tout en faisant implicitement référence à la Commune. Il parle de l'Histoire avec un grand H, mais aussi de la petite histoire, de trois hommes liés depuis l'enfance que les chemins opposent jusqu'à la mort, de la quête d'une mère-courage qui cherche ses enfants parmi les morts...

Après *Le tour de Persée...*, *Foulque III Nerra* et *Les fourberies de Scapin*, Sylvain Wallez, chef de troupe de la compagnie angevine les 3 T, s'attaque, sous la forme du théâtre-récit, à ce monument littéraire de 400 pages. Entre narration et interprétation, les comédiens tiendront les rôles des personnages récurrents, comme Lantenac, Cimourdain, Gauvain, et les « monstres », Danton, Robespierre et Marat, et bien d'autres... Les acteurs évoluent à côté ou à l'intérieur des peintures originales de R. Pracchia qui sont projetées sur un écran transparent de mousseline de soie. Ce « Roman graphique théâtral » est présenté, hors abonnement, dans le cadre du Printemps des collégiens organisé par l'association Enjeu.

avec Julien Cheray, Fabio Longoni, Katina Loucmidis, Christian Thévenet - adaptation Sylvain Wallez, peintures et encre, typographie et visuels Roberta Pracchia, montage des images Estelle Jolivet, scénographie Roberta Pracchia et Sylvain Wallez, construction du décor François Villain, costumière Anne-Claire Ricordeau, création et régie lumières François Villain, ambiance sonore et arrangement musical Xavier Poucher, administratrice chargée de diffusion Chloé Paillotin - coproduction Anjou-Théâtre - les 3 T, avec le soutien de la Ville d'Angers

lundi 23 au samedi 28 avril - Scène de répétition NTA

■ OH LES BEAUX JOURS

De Samuel Beckett - mise en scène Marc Paquien

Dans le sable, le corps enterré jusqu'au-dessus de la taille, puis jusqu'au cou, Winnie s'accommode de son malheur avec grâce. Un joyau du théâtre de l'absurde, terriblement concret et humaniste. Une grande comédienne populaire se glisse dans les mots en tweed de Beckett, irlandais et Prix Nobel. Dans un paysage désertique, une sonnerie retentit. Winnie se réveille sous le soleil au zénith, à demi-enfouie dans le sable. Près d'elle rampe Willy, son vieux compagnon. Avec une tenace énergie, elle vaque à ses occupations. Elle se



prépare, met son chapeau, enlève son chapeau, se brosse les dents, brandit une ombrelle. Elle ouvre un sac et fait l'inventaire de ses objets familiers. Avec une innocence presque juvénile, elle prie, discourt, fredonne, se plaint, se remémore des bribes de souvenirs. Winnie joue à s'imaginer qu'elle vit de beaux jours. Chef-d'œuvre qui attire les plus grandes actrices, *Oh les beaux jours* est un portrait de femme cocasse et d'un optimisme immense. Catherine Frot, dont les apparitions à la scène sont trop rares, avait envie de jouer Winnie. Un rôle immortalisé par Madeleine Renaud lors de sa création en 1963. Chez Beckett, il s'agit de tout faire entendre : comme dans une partition, tout compte, les détails de physionomie, l'attention scrupuleuse aux gestes et aux mimiques, la musique de la langue, les silences et les soupirs. Comédien et metteur en scène, Marc Paquien a récemment créé *Les affaires sont les affaires* de Mirbeau au Vieux Colombier et *Les femmes savantes* de Molière.

avec Catherine Frot et Pierre Banderet - décor Gérard Didier, lumière Dominique Bruguère, costumes Claire Risterucci, maquillages Cécile Kretschmar - production Compagnie des Petites Heures - coproduction Coursive - Scène Nationale de La Rochelle, Comédie de Picardie - Amiens, Théâtre de Namur, Théâtre de Nîmes, Célestins - Théâtre de Lyon, CNCDC - Chateauballon, Théâtre de Villefranche - Scène conventionnée

jeudi 10 et vendredi 11 mai - Grand Théâtre

■ MEANING(S)

conception et mise en scène Pierre Sarzacq

Qu'en est-il de « l'état du monde » ? La compagnie NBA, basée au Mans, rassemble sept jeunes acteurs pour des avis, des envies, des éclats de vie, des élans, des révoltes, des rêves... Sept regards singuliers sur le monde. Plutôt que rien, quelque chose !

Philosophes, sociologues, universitaires, historiens, savants, journalistes... et artistes s'interrogent par tradition sur « l'état du monde ». Mais qu'en est-il aujourd'hui de cet état du monde pour la génération des « jeunes adultes », en passe de devenir autonomes ? *Meaning(s)* ou quelque chose plutôt que rien ? est un projet de la Compagnie NBA qui a réuni sept jeunes comédiens, issus de l'École du Théâtre National de Bretagne et de l'Académie Théâtrale de Limoges, sous la direction de Pierre Sarzacq. Après plusieurs étapes d'expérimentations, des traversées dans divers matériaux textuels, gestuels, chorégraphiques et scénographiques, *Meaning(s)* est une proposition de regard d'une génération sur elle-même et sur le monde. Comme une petite lueur possible ? une création de la Compagnie NBA-Spectacles, Le Mans, avec Yoan Charles, Julie Duchaussoy, Manuel Garcia-Kilian, Simon Le Moulec, Anne-Sophie Sterck et sous réserve, Denis Boyer et Mathilde Monjanel - scénographie et lumières Cyrille Guillochon, création sonore Emmanuel Six, vidéo Olivier Clause, costumes Béatrice Laisné - Ce spectacle a reçu l'aide de la DRAC Pays de la Loire, du Conseil Régional des Pays de la Loire, du Conseil général de la Sarthe, de la Ville du Mans. Accueil théâtre Epcq Le Quai - NTA dans le cadre du festival Jours étranges

mardi 22 et mercredi 23 mai - T400

■ JE SUIS UN METTEUR EN SCÈNE JAPONAIS

de Fanny de Chaillé

Comment mettre en scène la pièce de Thomas Bernhard, *Minetti*, en bunraku, théâtre de marionnettes japonais ? Fanny de Chaillé s'improvise metteur en scène japonais et signe un spectacle brillant où danse, théâtre et marionnettes humaines se répondent, dans un vertigineux abîme. Fanny de Chaillé s'intéresse avant tout à la langue, aux espaces qui se trament à travers elle, cachés derrière des aspects prêts à l'emploi et ses images dramatiques stéréotypées. Un travail qu'elle a initié - sans souci du genre artistique : théâtre, danse ou performance. Avec un comédien et quatre danseurs, elle est partie du récit et a choisi le bunraku pour mettre en œuvre un nouveau type de narration, en s'appuyant sur ce qui le définit : la déconstruction de l'illusion théâtrale. Dans le bunraku, forme traditionnelle japonaise, trois manipulateurs animent chacun un membre d'une même marionnette. C'est un type de théâtre dans lequel de grandes marionnettes (quasiment à taille humaine) sont manipulées à vue. Le récitant du texte, tout comme le musicien, est retranché en bord de scène. Ce qui intéresse Fanny de Chaillé, ce n'est pas tant le travail de manipulation des marionnettes mais son organisation : structuration, on voit sur scène et la fabrication du théâtre et le théâtre lui-même, le geste et l'acte, le travail et son accomplissement, fruit d'un travail collectif.

avec Guillaume Bailliart (acteur), Christine Bombal, Tamar Shelef, Christophe Ives et Olivier Normand (danseurs), musique Manuel Coursin, lumières Yannick Fouassier, scénographie Nadia Lauro.

Résidence croisée CNDC - NTA dans le cadre du festival Jours étranges

jeudi 24 et vendredi 25 mai - T400

HORAIRES : lundi, mardi, mercredi - 19h30 - jeudi, vendredi, samedi - 20h30 (ou exception samedis à 18h) dimanche - 16h
RENSEIGNEMENTS : www.nta-angers.fr
ABONNEMENTS EN LIGNE : www.lequal-angers.eu

Saison 2011/12

NEUTRAL HERO FESTIVAL D'AUTOMNE 2011	Richard Maxwell New York City Playets		6 et 7 octobre T400
BLUFF	Enzo Cormann m.e.s. G-P. Couleau, V. Garanger, C. Goncé		10 au 14 octobre Scène de répétition NTA
HÉRENICE VOISINAGES	Racine mise en scène Laurent Brethomé		2 au 4 novembre T900
NATURE MORTE DANS UN FOSSE VOISINAGES	Fausto Paravidino mise en scène François Chevallier		7 au 10 novembre THV
KILL THE COW	conception et mise en scène Hervé Guillotoau		14 au 18 novembre Scène de répétition NTA
UNE NUIT ARABE/ LE DRAGON D'OR	Roland Schimmelpfennig mise en scène Claudia Stavisky		22 et 23 novembre Grand Théâtre
WONDERFUL WORLD	conception Nathalie Béasse		24 et 25 novembre T900
OUASMOK ?	Sylvain Loyey mise en scène Anne Contoussou		28 nov. au 3 décembre Scène de répétition NTA
LES BONNES	Jean Genot mise en scène Jacques Viocey		13 au 15 décembre Grand Théâtre
LA PRINCESSE TRANSFORMÉE EN STEAK-FRITES	Christian Oster mise en scène Frédéric Bélier-Garcia		20 au 23 déc. / 28 février au 3 mars / 6 au 17 mars Scène de répétition NTA / T400
LA PLACE ROYALE	Cornelle mise en scène Eric Vigner		4 au 7 janvier T400
GUANTANAMO	Frank Smith mise en scène Eric Vigner		9 au 12 janvier Scène de répétition NTA
TOUT EST NORMAL MON CŒUR SCINTILLE	Jacques Gamblin		23 janvier T900
GAMBLIN JAZZE DE WILDE SEXTETE	Jacques Gamblin / Laurent De Wilde		25 janvier T900
LA TRAGÉDIE DU VENGEUR	Cyril Tourneur mise en scène Jean-François Auguste		2 au 10 février T900
UN ENNEMI DU PEUPLE	Henrik Ibsen mise en scène Guillaume Gatteau		6 au 9 mars T900
ONCLE GOURDIN FESTIVAL D'AVIGNON 2011	conception et mise en scène Sophie Perez, Xavier Boussiron		20 au 23 mars T400
BRUME DE DIEU	Tarjei Vesass mise en scène Claude Régy		27 au 31 mars Scène de répétition NTA
COURTELINE, AMOUR NOIR	Georges Courteline mise en scène Jean-Louis Benoit		2 au 6 avril T900
QUATREVINGT-TREIZE	Victor Hugo mise en scène Sylvain Waller		24 au 28 avril Scène de répétition NTA
OH LES BEAUX JOURS	Samuel Beckett mise en scène Marc Paquien		10 et 11 mai Grand Théâtre
MEANING(S)	Pietro Sarzacc		21 et 23 mai T400
JE SUIS UN METTEUR EN SCÈNE JAPONAIS	Fanny de Chailé		24 et 25 mai T400

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

NTA

Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia
au Quai, forum des arts vivants

L'abonnement Théâtre Le QUAI
opéras proposés par
le NTA-centre dramatique national Pays de la Loire
le CNDC-centre national de danse contemporaine
Angers & EPCC-Le Quai
enseignements & réservations
02 41 22 20 20 - www.lequai-angers.fr

Nouveau Théâtre d'Angers
Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia
Le Quai forum des arts vivants
cité de la Sarthe
T4102 44 01 22 44 - fax 02 44 01 22 05
www.nta-angers.fr - contact@nta-angers.fr

CURIOSITAS

La curiosité sera plus que jamais récompensée cette saison au NTA : après les trois premiers rendez-vous Curiositas initiés la saison dernière, trois nouveaux impromptus sont à l'affiche, en marge de la programmation régulière des spectacles ouverts à l'abonnement. Pour tous les esprits curieux et gourmands de théâtre en quête de scènes non balisées, l'inattendu sera forcément au rendez-vous. Sous le nom de Curiositas se cachent des « objets artistiques » à identifier. Trois propositions inédites qui sont le fruit de « cartes blanches » offertes à des personnalités, des troupes d'Angers... Règles du jeu : mise à disposition d'un plateau pendant trois jours et deux présentations publiques à la clé...

BORGES RITA ET MOI

Librement inspiré d'une nouvelle de Jorge Luis Borges
création Théâtre de l'Équipée
adaptation, mise en scène Paul Minthe
avec Paul Minthe et Laure Pierredon

« Personne ne peut savoir si le monde est fantastique ou réel, et non plus s'il existe une différence entre rêver et vivre. »

Jorge Luis Borges

La littérature de Borges ouvre au monde. Borges ici auteur épique, aime raconter des histoires, qui vous emmènent ailleurs... plus loin. Le pittoresque de Borges fascine.

Dans *Histoire de l'infamie*, il décrit des prophètes, des presque Dieu, des hors-la-loi de tous les genres, tous réinventant les étoiles et la poésie avant de tomber dans l'abîme. Ce grand intellectuel argentin, qui aime les canailles, joue entre l'ordinaire et l'extraordinaire.

En m'inspirant de tout cela, j'évoque l'histoire d'un homme qui cherche l'aventure, qui part vers cet inconnu, mais qui se confronte à d'autres hommes, à leur histoire.

Créer, se plonger dans l'épique en racontant des histoires, qui se superposent, s'enchevêtrent comme un tuilage.

L'épopée, la fiction, raconter une histoire.

Ce rêve si précieux pour un acteur, qui par le jeu, partage une émotion. Littérature, aventure, théâtre, amour... peu importe, le mal est fait, vivre ses rêves.

Je m'appuie sur une nouvelle de Jorge Luis Borges : *L'Homme au coin du mur rose*, extraite d'*Histoire de l'infamie*, où il décrit des maquereaux, des prostituées, des guitares, des couteaux, ceux-ci réinventant les étoiles et la poésie avant de s'effondrer dans le sang noir du déshonneur. « Se découpant avec netteté sur un fond de murs azurés ou de ciel libre deux beaux voyous serrés dans de sévères vêtements, dansent, chaussés de souliers de femme une danse du plus grand sérieux, celle des couteaux de longueur égale, jusqu'à ce que le couteau se plante dans l'un des hommes qui ferme ainsi de sa mort horizontale la danse sans musique... ».

Paul Minthe



Paul Minthe

Comédien et metteur en scène, Paul Minthe a joué notamment sous la direction de Frédéric Bélier-Garcia (*Yakich et Poupachée* de Hanokh Levin), de Jean-Yves Ruf (*Passion selon Jean* d'Antonio Tarantino), de Jean-Louis Benoit (*La guerre du golf à la télévision*, *Henry V* de William Shakespeare, *Les vœux du président*), de Chantal Morel (*Le jour se lève* Léopold de Serge Valetti), de Jacques Nichet (*Le suicide* de Nicolas Erdmann)...

Paul Minthe met en scène ses propres textes : *K.O boy* et *Momska*, ainsi que *La putain respectueuse* de Sartre et *Je vous remercie non c'est moi* de Serge Valetti.

Au cinéma il a tourné avec Pascal Thomas, Tonie Marshall, Eric Valette, Arthur Joffe, Jean-Louis Benoit, Marion Vernoux, Jean-Michel Ribes, Andrej Wajda... et à la télévision dans de nombreux téléfilms, notamment de Daniel Jeanneau, Daniel Losset, Elisabeth Rappeneau, Michel Wyn, Jean-Louis Bertuccelli, Nina Companeez.

■ jeudi 3 novembre 2011 - Scène de répétition

36 POSES

Compagnie Métis et Nicolas Berthoux

Enfermé(es) sans avenir, à quoi peut-on se raccrocher ? Je me suis imaginé... enfermé... repensant aux sensations procurées par des images du passé... me demandant comment les transmettre au plus près de mon ressenti... par l'écrit, la voix, le corps, l'image, la musique...

Autour d'une trame définie lors de 3 jours de recherche et autour de laquelle l'improvisation a la part belle, mon envie est de tester un enchevêtrement artistique... du « free-théâtre-danse-vidéo-jazz » à la sauce Berthoux !

Je souhaite que ce moment soit une recherche, un échange, un don... une performance.

Pour ces « 36 poses », je serai accompagné de Marc Béziau, auteur, Jérôme Paressant, musicien-vidéaste, et Simonne Rizzo, danseuse.

Nicolas Berthoux

directeur artistique de la compagnie Métis,
comédien et metteur en scène

La Compagnie Métis

Sous la direction artistique de Nicolas Berthoux, Métis a été créée le 23 décembre 1997. Son travail est axé sur la volonté de compréhension de la société actuelle et le décodage des mœurs de ses contemporains. La compagnie se nourrit essentiellement de la dramaturgie contemporaine pour créer ses spectacles ou élabore elle-même ses créations. Le texte reste un des éléments moteurs de sa recherche artistique.

Composée d'une équipe modulable en fonction des spectacles, Métis s'enrichit de leur individualité et propose ainsi des spectacles aux thèmes et aux formes très diversifiés. Ces spectacles éclectiques joués dans des lieux différents (salles de spectacle, café, écoles, friches industrielles...) permettent de toucher un large public.

Métis propose aussi, au travers des compétences de comédiens-metteurs en scène et dans un objectif pédagogique et ludique, des ateliers de pratique artistique et des aides à la mise en scènes.

La compagnie a notamment créé *Ernestine écrit partout* d'après Ernestine Chasseboeuf, *Electro-poétic*, *Babel Porte*, *Abdessaïem*, *l'oublié*.

■ jeudi 8 décembre 2011 - Les Abattoirs



ET EN 2012 : CARTE BLANCHE AU COLLECTIF CITRON

Le collectif Citron

En janvier 2009, huit artistes et médiateurs d'horizons divers fondent le Collectif Citron [artistes associés] à Angers. Cette aventure théâtrale, humaine et professionnelle intense trouve son origine au conservatoire d'Angers. Affranchis de cet enseignement et enrichis d'autres rencontres et formations, les membres de ce collectif se sont donné pour but de défendre des textes et des projets qui agitent notre époque, "faire" un théâtre contemporain. Ils ont créé récemment *L'orange mécanique*.

■ jeudi 5 avril 2012 - Les Abattoirs

L'AMOUREUX

Alidor aime Angélique. Mais comme il aime encore plus sa liberté, il ne peut se résigner à épouser la belle... Scénario d'un film de Christophe Honoré ? Non... comédie de jeunesse de Corneille, juste avant son entrée en tragédie, et qui signe ici les balbutiements du héros cornélien... Pour explorer les méandres de l'amour, Eric Vigner a réuni les jeunes interprètes de son Académie. Ils ont entre vingt et trente ans. Ils sont sept, riches d'une diversité de langues, d'origines, de cultures. Son objectif : partager avec eux, et avec nous, au-delà du sens, une même passion inaltérable pour le théâtre.

LA PLACE ROYALE

DE PIERRE CORNEILLE / MISE EN SCÈNE ERIC VIGNER

L'ACADÉMIE

Le 3 octobre 2010, le metteur en scène Eric Vigner, directeur du CDDB – Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National, crée L'Académie : une « petite démocratie » regroupant sept jeunes acteurs français et (surtout) étrangers, originaires de Corée ou d'Allemagne, de Roumanie ou du Mali, visant à former à la fois un laboratoire de théâtre et un espace de transmission. Une manière de perpétuer cette dynamique de la rencontre qui n'a cessé de guider Eric Vigner dans son parcours, et surtout de confronter les langues et les expériences aux regards croisés de trois écritures. En attendant Christophe Honoré, (*La faculté*), c'est avec *La place royale* de Pierre Corneille et *Guantanamo* de Frank Smith que L'Académie scelle son acte de naissance.

La Place Royale, c'est pour Eric Vigner une manière de retour aux sources, puisqu'il s'était déjà attaqué à cette comédie à la fin de ses études au Conservatoire, en 1986, y dirigeant sept acteurs de sa promotion (au nombre desquels Denis Podalydès). Cette pièce de jeunesse sur la jeunesse a été écrite par Corneille en 1634, à l'âge de 28 ans, deux ans avant *L'illusion comique* – pièce qu'Eric Vigner a choisi de mettre en scène pour l'ouverture du CDDB en 1996 –, et trois ans avant qu'il n'abandonne le genre comique pour se tourner vers la tragédie. Sous-titrée « L'amoureux extravagant », *La Place Royale* conte les atermoiements d'Alidor, qui aime Angélique, sans toutefois pouvoir se résoudre à l'idée d'un mariage qui signifierait la perte de sa liberté.

Dans ce spectacle où l'on retrouve la beauté visuelle propre aux mises en scène d'Eric Vigner, plasticien de formation, et le soin qu'il apporte au texte et à son incarnation, les alexandrins de Corneille se frottent aux accents des jeunes comédiens de L'Académie. Cela n'en souligne que mieux la modernité de cette pièce qui marque la naissance du héros cornélien, brillante et réjouissante méditation sur l'amour et la liberté, et la façon dont l'amour peut faire échec à l'amour.



Le théâtre qui m'intéresse et que j'essaie de faire est effectivement un théâtre sur lequel le spectateur peut se projeter, s'inventer en toute liberté. Le théâtre n'est pas, pour moi, un endroit où on viendrait trouver des réponses mais un lieu où il est possible de revisiter des histoires, nos histoires intimes, oubliées. Pour que le spectateur puisse accéder aux choses inconnues – c'est-à-dire oubliées de lui – il faut que le théâtre porte en lui son double, son paradoxe : qu'il soit quelque chose et en même temps autre chose.

Quand Cézanne peint une pomme et déclare « Avec une pomme, je veux étonner Paris », son sujet n'est pas la pomme, son sujet, c'est la peinture elle-même. C'est un peu pareil pour le théâtre, on s'accroche à l'histoire, à la fable pour accéder au théâtre.

Eric Vigner

ERIC VIGNER

Après des études supérieures d'arts plastiques, Eric Vigner étudie l'art dramatique à l'École de la Rue Blanche, puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris.

En 1990, il fonde la Compagnie Suzanne M. et concrétise son désir de pratiquer un théâtre d'art. Il signe sa première mise en scène en 1991 : *La maison d'os* de Roland Dubillard, dans une usine désaffectée d'Issy-les-Moulineaux. Ce spectacle « manifeste » sera repris pour le Festival d'Automne à Paris dans le socle de la Grande Arche de la Défense.

Nommé en 1996 à la direction du CDDB – Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National, Eric Vigner met en place un projet artistique consacré à la découverte et à l'accompagnement d'une nouvelle génération d'auteurs et de metteurs en scène : Arthur Nauzyciel, Daniel Jeanneteau, Ludovic Lagarde, Olivier Cadot... Metteur en scène d'opéra, il travaille avec le chef d'orchestre Christophe Rousset et ses Talens Lyriques sur des œuvres du répertoire baroque.

LES ACTEURS DE L'ACADÉMIE

VLAD CHIRITA, 25 ans. Né à Bucarest en Roumanie
LAHCEN ELMAZOUZI, 27 ans. Né en France de parents marocains.

EYE HAIDARA, 27 ans. Née en France de parents d'origine malienne.

HYUN JOO LEE, 32 ans. Née à Séoul en Corée du Sud.

TOMMY MILLIOT, 26 ans. Né à Lille de parents flamands.

NICO ROGNER, 32 ans. Né en Allemagne.

ISAÏE SULTAN, 20 ans. Né en France de parents aux origines multiples – Israël, Vietnam, Afrique du Nord, Russie, Pologne

■ mercredi 4 au samedi 7 janvier - T400
rencontre avec le public mercredi 4 janvier
soirée T.OK le vendredi 6 janvier

EXTRAVAGANT

UN PEU D'HISTOIRE

Parce qu'il craint de se lier pour la vie, Alidor imagine de « donner » sa maîtresse Angélique à son meilleur ami... Cinquième comédie de Corneille, *La Place Royale* est celle qui nous paraît aujourd'hui la plus moderne : sous les traits de l'amoureux extravagant qui fuit tout engagement, on croit voir se profiler la figure familière de l'adolescent. Mais en 1660, dans *l'Examen* de sa pièce, Corneille dénoncera la « duplicité d'action » et fustigera une incohérence dans le caractère du personnage principal.

La Place Royale, dont Henri IV avait fait commencer les constructions, achevées en 1612, était alors la promenade à la mode, le lieu de réunion de la société brillante, le centre des rendez-vous et des intrigues amoureuses. Elle donna son nom à la comédie de Corneille qu'il fit représenter en 1635, et qui connut un succès prodigieux. Avec quelques exceptions...

Le héros de la pièce débite des propos assez peu flatteurs pour les femmes. Les dames se plaindront vivement d'avoir été trop maltraitées par Corneille. Il s'en excusa dans sa dédicace à Gaston duc d'Orléans : « Un poète n'est jamais garant des fantaisies qu'il donne à ses acteurs ; et si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j'appelle extravagant celui dont ils partent et que par d'autres poèmes, j'ai assez relevé leur gloire et soutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur pourra faire concevoir de mon esprit... »

Le titre fut regardé comme si ingénieux, qu'un écrivain de ses contemporains, Claveret, lui reprocha de le lui avoir dérobé. « J'entends parler de votre *Place Royale* (écrit-il dans un malheureux pamphlet adressé à Corneille), que vous eussiez aussi bien appelée la Place Dauphine, ou autrement, si vous eussiez pu perdre l'envie de me choquer ; pièce que vous vous résolûtes de faire dès que vous sûtes que j'y travaillais, ou pour satisfaire votre passion jalouse, ou pour contenter celle des comédiens que vous serviez. »

« Il faudrait avoir la bosse du vol bien prononcée pour se laisser aller à dérober quoi que ce fut à Claveret, remarqua un critique; nous regardons Corneille comme à l'abri de tout reproche de ce côté ; mais il en mériterait sans doute quelques-uns pour les inconvenances et les invraisemblances que son ouvrage renferme ; toutefois, comme il a été tout le premier à le reconnaître dans *l'Examen* dont il l'a fait suivre, nous ne reviendrons pas sur ce sujet. »



TERRORISTES

En janvier 2006, le Département de la Défense américain livre trois cent dix-sept procès-verbaux sur son site Internet. Jusqu'alors tenues secrètes, les transcriptions d'interrogatoires de centaines de prisonniers du camp de Guantanamo soupçonnés de terrorisme deviennent accessibles au monde entier... Un événement qui n'échappe pas à Frank Smith – qui se définit volontiers comme un «Poetic War Reporter» –. Ainsi est né *Guantanamo*, une enquête pour rendre compte de l'innommable par les seuls moyens de la langue, à distance juste entre réel et fiction. Les sept comédiens de l'Académie d'Eric Vigner s'emparent de ce matériau brûlant avec leur mosaïque d'accents. Une fascinante réflexion sur la liberté.

GUANTANAMO

DE FRANK SMITH

MISE EN SCÈNE ERIC VIGNER



Lors de la sortie de *Guantanamo* au printemps dernier, tu t'es défini comme « Poetic War Reporter ». Peux-tu développer ce que tu entendais par là ?

C'est en réfléchissant avec un ami à la manière dont on pouvait définir mon approche littéraire qu'est venue cette expression : Poetic War Reporter. Je mène un travail construit à partir de documents (notes, rapports, comptes-rendus, articles, etc.), qui se voudrait une nouvelle forme de littérature engagée, résolument en appui sur les enjeux géopolitiques ultra-contemporains. Mais je viens de la poésie, j'ai collaboré à plusieurs revues dont *Action Poétique*, la revue *If*,

Cargo, j'ai publié plusieurs livres de poésie... et j'aime veiller à l'assemblage du poétique par le politique (et réciproquement). Le Poetic War Reporter, pour moi, c'est l'écrivain qui développe des espaces poétiques expérimentaux du point de vue formel, en phase avec les problématiques politiques contemporaines immédiates.

Le point de départ c'est un attachement scrupuleux aux témoignages, qui constituent une matière première prête à l'emploi.(...) Il est très important de ne pas retranscrire ce qui pourrait relever d'une « opinion », quelle qu'elle soit, encore moins d'un jugement ou d'une morale : c'est une confrontation, mais avec des gants, puisque je questionne les notions de honte, de respect, et de dignité. Je me sers uniquement des « circonstances, des actions, des faits » tels que rapportés par les témoins.

Les documents que tu as exploités pour *Guantanamo* sont en anglais, quel travail as-tu effectué pour leur retranscription, puis leur passage à la littérature ?

Je traduis un texte brut anglais vers un texte brut français, je déplace, je translate, c'est un transfert de données. J'effectue ensuite le travail formel, en français. La traduction est un premier effet de translation, puis il y a un autre déplacement, qui s'exerce, lui, de l'espace judiciaire à la sphère poétique. Je travaille la ponctuation, la scansion, la coupe des phrases, je monte, je nettoie et j'agence tel un jeu de construction qui aide à véhiculer le sens, qui montre la chose elle-même et rien d'autre.

L'architecture de *Guantanamo* se dégage autour de l'alternance entre pronom indéterminé, échanges martiaux formels (Président/Détenu), et surgissement de l'« homme » lors de chapitres proches de l'épopée. Comment cette forme s'est-elle imposée ?

Mes choix, qu'il s'agisse du pronom indéfini, de la transcription pure (le Président/le Détenu) ou de l'emploi du substantif générique « l'homme » relèvent d'un traitement *low fi* de la littérature, explorée telle une infra-basse. Je veux contraindre la langue à se dépouiller, la déverrouiller, atteindre le degré zéro de la représentation, lui retirer son vernis esthétique. Il faut faire vœu de pauvreté, « ôter » et ne pas se laisser prendre en « otage », se méfier de la métaphore qui a tendance à surdimensionner, tendre vers une « simplification lyrique » du texte, réduire la teneur poétique à son plus simple appareil : je prends mes références chez Marguerite Duras, mais aussi les poètes objectivistes comme Charles Reznikoff qui écrivait à partir de procès-verbaux, et Georges Perec. J'ai aussi été influencé par quelqu'un comme Emmanuel Hocquard, quand il déclare que « Ecrire de la poésie, c'est mener une enquête », ou encore « La grammaire est loi, la loi est grammaire ».

Ton texte, dont le cœur du sujet est dur – les itinéraires et conditions de déportation des prisonniers à Guantanamo, marque par sa pudeur...

Cela m'importe de traiter les sujets que je choisis avec délicatesse, élégance et une certaine pudeur. Pour *Guantanamo*, j'ai d'emblée exclu tous les interrogatoires partisans, « extrémistes » quelque soit le point de vue. Des témoignages ont attiré mon attention plus que d'autres, pour leur thème ou la puissance de leur transcription. Je n'ai rien inventé des interrogatoires repris, mais j'ai ressenti, je les ai tous ressentis. En me concentrant sur la grammaire, les effets de ponctuation, de scansion, de rythme, j'ai voulu créer un texte débarrassé de ses ornements inutiles, et par la répétition, le perfectionnement de ce travail littéraire, j'ai essayé d'atteindre ce que je ressentais comme étant la distance juste. C'est cette distance à calculer qui importe.

Cette distance, est-ce que ce pourrait être aussi l'espace du travail radiophonique, qu'on retrouve avec l'Atelier de Création radiophonique sur France Culture chaque dimanche?

Oui, tout-à-fait. Réaliser des documentaires pour la radio, conduire des entretiens, cela consiste aussi en une (re)création de la distance, c'est l'apprentissage que j'en ai eu. Tout, au sein de l'exercice de création, est une question de réglage nécessaire.

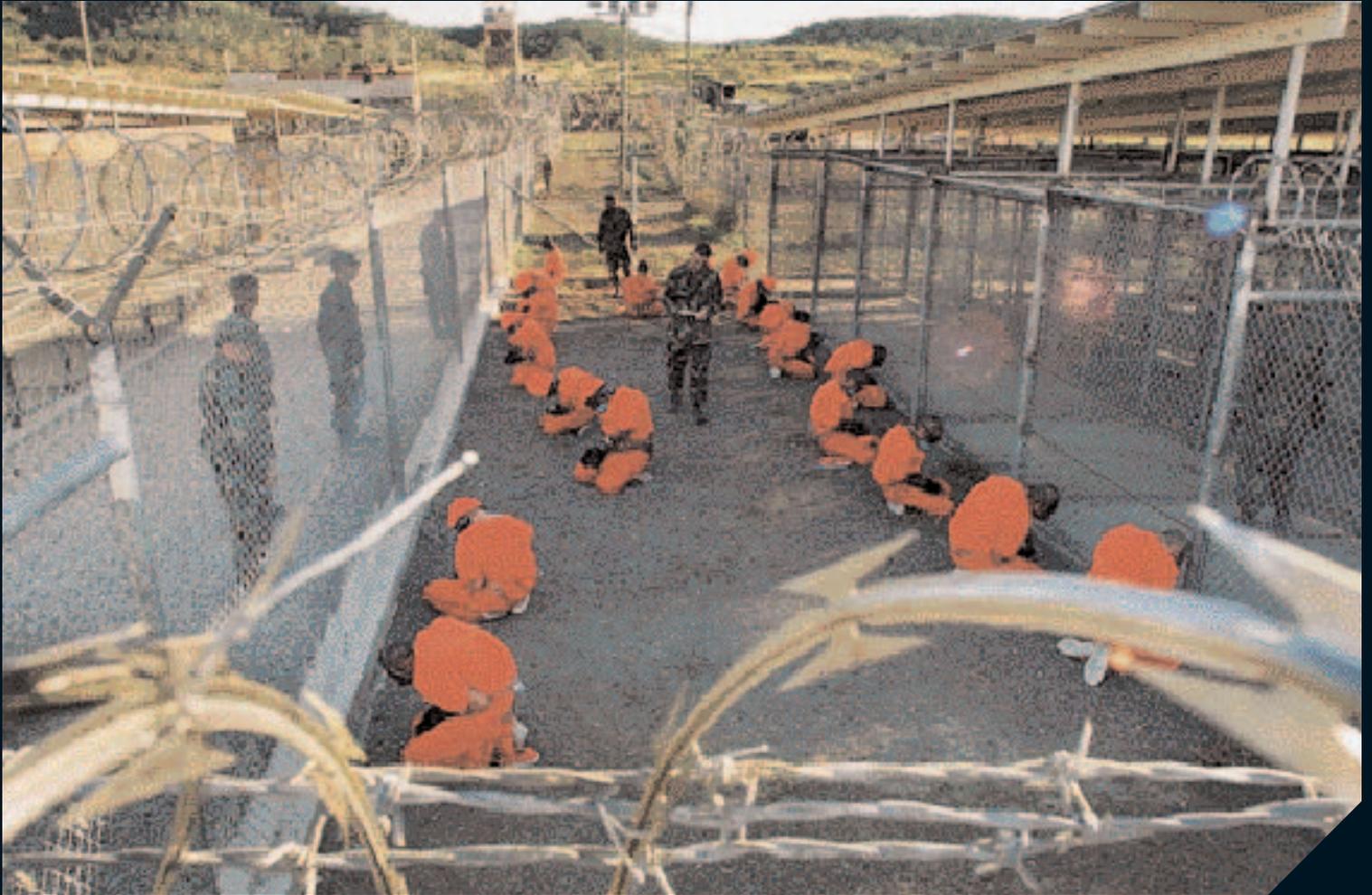
Propos de Frank Smith recueillis par Emma Reel, sur le blog <http://www.franksmith.fr/>

pour en savoir plus en V.O., voir le site de la Défense http://www.defense.gov/home/features/Detainee_Affairs/

■ **lundi 9 au jeudi 12 janvier**
Scène de répétition NTA



AVOUEZ !



ILS ONT ÉCRIT...

Nous ne sommes pas indemnes de *Guantanamo* : ce que nous avons appris à lire dans *Les jours de notre mort* de David Rousset, dans *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, qu'est-ce que cela nous enseigne de ce qui s'accomplissait là-bas, sous les chapes de silence du secret militaire ?

La littérature permet d'entrer là. On se souvient de *L'Inquisiteur* de Robert Pinget.

Frank Smith se saisit des documents accessibles et publiés lors des premières commissions d'enquête. Il en fait une suite de récitatifs : contraindre la langue à marcher sur ces cailloux bruts, faire que chacun dessine un de ces captifs en situation d'interrogatoire (il y a l'interprète, il y a les bribes de rapports, il y a les réponses – au jour le jour, la guerre, et qui elle mobilisait).

Ça se lit comme une enquête. Mais cela donne à réfléchir l'extrême, par les seuls moyens de la langue. Particulièrement fier de proposer ce texte en ligne aujourd'hui : faites lui bon accueil, c'est un texte nécessaire.

François Bon. *publie.net*

Smith use de différents procédés (avec maîtrise) pour les retranscrire en leur donnant tout leur poids : dialogues elliptiques qui confrontent deux «on» aussi impersonnels l'un que l'autre, suite théâtrale de «Question / Réponse» sans autres didascalies, monologue ininterrompu, alambiqué et haletant à la fois, usage de phrases au conditionnel pour évoquer les hypothèses de l'accusation, et même des sortes de litanies ou des poèmes en vers libre ou versets (qui, dans les pages les plus réussies, peuvent faire penser à la simplicité pathétique de Nazim Hikmet...). Ainsi pouvons-nous entendre ces voix réchappées, rescapées...

Thierry Cecille. *Mouvement.net*

Il y a même encore de l'humour – une sorte de. Au bout de tout cela enduré il en demeure, de cette forme d'ironie du faible encore fier ; il y a de l'humain qui se débat, se défend et proteste encore. C'est une des choses que nous laisse ce livre, hors ce qu'il nous livre et nous apprend, de par sa fonction documentaire.

Ce livre pourtant ne dénonce pas – du moins dit ne pas dénoncer, ainsi qu'affirme l'avertissement page 123 : « Le texte est une fiction, ni les propos prêtés aux personnages, ni ces personnages eux-mêmes, ni encore les faits évoqués ne sauraient donc être exactement ramenés à des personnes ou des événements existant ou ayant existé, aux lieux cités ou ailleurs, ni témoigner d'une réalité ou d'un jugement sur ces faits, ces personnes ou ces lieux. »

Il y a un effet de cette déconstruction du langage (non du réel), qui agit évidemment sur notre perception du réel dont ce langage est l'enregistrement. Ces alternances de dialogue, de modes de récit, mais aussi de chants, défont la masse des minutes dont Frank Smith s'est emparées sur le mode Mecano : ainsi désassemblées et autrement réassemblées, elles produisent, non seulement l'effet hypnotique de la répétition (lequel hypnotisme est composante de la guerre psychologique dont ces interrogatoires ont fait partie), mais aussi nous donnent à voir cette masse de moments selon différents angles – en somme, faisons l'expérience du vertige provoqué par les conditions de l'expérience, en même temps qu'étant déplacés pour ne pas céder au dit vertige, et tenir position de regard lucide (lucide autant qu'il peut).

Guénaël Boutouillet. *Remue.net*

EXTRAIT

Détenu : Je suis une petite personne. Bien entendu, c'est votre travail, et c'est vous qui décidez. Mais je pense à ces cinq ou six allégations. Si la moindre d'entre elles était crédible, ça serait moins bizarre. Mais elles sont toutes si fausses ! Personne n'a le temps de nourrir sa famille tout en faisant ce que vous m'accusez d'avoir fait !

BLOODY BLACK

La tragédie du vengeur est-elle l'œuvre de Cyril Tourneur ou de Thomas Middleton ? Les critiques n'en finissent pas de se quereller autour de ce débat... Et après tout qu'importe : l'essentiel c'est qu'ils s'accordent tous pour l'admirer inconditionnellement, à l'égal des grandes tragédies élisabéthaines. Comme son titre l'indique, il y est question de vengeance à tous les étages : pas de quartier, tout le monde finit par s'entretuer style Tontons flingueurs. Un grand bain de sang bien gore et plein d'humour noir, où tous les rôles sont joués par des hommes, comme au bon vieux temps de Shakespeare, et où des crochets de boucher serviront à ranger les cadavres...

LA TRAGÉDIE DU VENGEUR

DE THOMAS MIDDLETON / CYRIL TOURNEUR
MISE EN SCÈNE JEAN-FRANÇOIS AUGUSTE

LE PITCH

Après que le Duc a violé et empoisonné la fiancée de Vendice, ce dernier décide de se venger ; déguisé, il s'introduit dans le palais grâce à l'aide de son frère Hippolito. La cour est alors remuée par le procès du fils cadet de la Duchesse, jugé pour le meurtre et le viol de la femme du Seigneur Antonio. Le Duc décide de faire emprisonner ce beau-fils encombrant. La Duchesse, furieuse de cet affront, prépare sa vengeance : elle décide de tromper son mari avec Spurio, le fils bâtard du Duc. Ambitioso et Supervacuo, les deux aînés de la Duchesse, désirent eux-aussi se venger de leur beau-père, et de son fils Lussurioso, héritier de la couronne, avec la perspective de s'emparer du pouvoir. Ces trois vengeances s'enchevêtrent jusqu'au dénouement où Lussurioso, devenu Duc, est lui-aussi assassiné par Vendice et Hippolito. Au bénéfice de l'âge, le seigneur Antonio, est alors investi par les chefs des conjurés. Vendice avoue son geste, et aussitôt se fait conduire à l'échafaud, satisfait de mourir après «une nichée de Ducs». Ainsi finit la tragédie.

UN DÉPART FOUDROYANT

La première qualité de l'œuvre de Thomas Middleton / Cyril Tourneur, c'est sa stupéfiante rapidité. Le départ de la pièce est foudroyant. En une cinquantaine de vers la corruption, le crime, et la soif de vengeance se déversent sur le plateau. L'univers baroque, la référence aux vanités, l'absurdité, l'atrocité et l'invraisemblance des situations viennent servir la puissance poétique de cette histoire. Contrairement à ce qui se passe dans les habituelles tragédies de la vengeance, la pièce se focalise sur les atrocités du châtement sanglant. Ici l'auteur n'accumule pas sur le chemin du vengeur les incidents dilatoires qui retardent ses coups décisifs, mais les obstacles s'écartent sur son passage, les victimes viennent au-devant de lui, ses combinaisons s'échafaudent en même temps qu'il agit : d'où ces coups de théâtre foudroyants, qui excluent le délai de la réflexion pour les personnages. C'est une pièce de l'immédiat, de l'inventivité. L'essence même du jeu, du théâtre, de l'art vivant. C'est une œuvre au service des acteurs et des spectateurs. Aussi bien par sa structure (tout est action et jeu de rôle) que par ses thèmes (le pouvoir, l'argent, le sexe, la mort, l'absence de justice...). Un univers répugnant diront certains, fascinant pour d'autres, mais il n'est guère d'atrocités théâtrales dont on ne puisse retrouver l'original dans le réel. Nous espérons pouvoir en rire... Happy people !



■ mercredi 1^{er} au jeudi 9 février - T900
rencontre avec le public mercredi 8 février

HUMOR...

UNE PARTITION DE MOUVEMENTS

Appréhender cette pièce comme une partition de mouvements. Une phrase chorégraphique. Mettre en scène le mouvement de la vengeance par le mouvement des corps traversés par ces passions : vengeance, luxure, colère, meurtre, etc., dans un espace vide, un plateau nu et faire confiance à la puissance évocatrice des mots pour créer les espaces avec seulement un objet pour chaque lieu évoqué dans la pièce, soutenu par des directions et des ambiances de lumière. Comprendre comment les corps de ces huit acteurs peuvent être modifiés par ces passions : révéler l'organicité de ces passions non par le psychologique mais par le corps : comment les respirations et donc la voix, la diction et la fluidité du texte peuvent être contaminés par ces enjeux. S'appuyer sur ce concret pour dire les mots. Le corps des acteurs devient alors machine à expulser, susurrer, souffler, mâcher les mots. Au centre de la mise la scène donc, des corps : la peau, la chair, le corps offert, caressé, cajolé (la Duchesse et le bâtard), le corps maltraité, malmené, découpé, battu (Graciata, le Duc, le fils cadet), le corps épuisé, le corps en lutte, le corps à bout... le corps et ses limites : la mort. La mort est un des personnages de *La tragédie du vengeur*. Quels sont les signifiants de la mort : la pourriture, des mouches, le sang, des cadavres/squelette d'animaux. Faire de ces présences au plateau des installations plastiques.

J'emprunterai aux tableaux nommés « Vanités », des éléments qui les composent. La présence d'un ou plusieurs crânes parfumeront le plateau de cet invisible personnage qu'est la mort. Néanmoins, l'esthétique de ces crânes et leurs représentations seront revisitées, tel le crâne recouvert de diamants du plasticien Damien Hirst (*For the love of god*) et accompagneront le baroque évoqué dans la pièce. Point de costumes du 16^e/17^e siècle. Chaque personnage sera caractérisé par un élément de costume dont la principale qualité sera sa matière et son pouvoir de déguisement, c'est-à-dire sa théâtralité. Ceci est d'autant plus important que chaque acteur jouera au minimum deux rôles. Et notamment des rôles de femme. Si les rôles féminins sont tenus par des hommes, outre « le clin d'œil » adressé à l'époque élisabéthaine, il me semble que les brouillards de misogynie qui entourent cette pièce seront ainsi dissipés plus fortement. La matière du vêtement et sa puissance de transformation devront donc être opérants très vite pour l'œil du spectateur. Les changements de costumes et de personnages se feront à vue. Le théâtre, le factice sera avoué. La fonction du procédé est double : rappeler que nous sommes au théâtre, où le spectacle porte le texte et inversement, et articuler sur le thème du memento mori la réflexion sur la métaphore théâtrale et permettre au rire de jaillir comme des soubresauts de vie.

Jean-François Auguste



JEAN-FRANÇOIS AUGUSTE

Artiste en résidence permanente à la Ferme du Buisson, Scène nationale de Marne-la-Vallée, avec sa compagnie For happy people & Co, il a mis en scène *Norman Bates est-il ?*, variation autour de *Psychose* de Hitchcock, texte de Marc Lainé, co-mis en scène avec Marc Lainé, création au Festival temps d'images à la Ferme du Buisson ; *Panier de singe* d'après la B.D de Ruppert et Mullet, création Nuit curieuse à la Ferme du Buisson ; *Alice ou le monde des merveilles* d'après Lewis Carroll, co-mis en scène avec Madeleine Louarn, création Opéra-Théâtre de St-Étienne et Festival d'automne à Paris ; *Happy people*, écriture collective, création Festival premières coréaliser par le Maillon Théâtre de Strasbourg et le TNS ; *Funny Brain* d'après les nouvelles de V. Marchand, création Labomatic théâtre coréaliser par La Ferme du buisson et La Rose des vents ; *Les bonnes* de Jean Genet, co-mis en scène avec Pierre Maillet, création Lausanne. Il a écrit et réalisé *Enjoy the silence* avec Marc Lainé, série de 12 épisodes pour le web. Prix Reflet d'or pour la meilleure série produite pour le web au festival Tous Écrans 2009 à Genève. Il a joué notamment dans *La chevauchée sur le lac de Constance* de Peter Handke et *Les ordures, la ville et la mort* de Fassbinder mis en scène par Pierre Maillet ; *Je porte malheur aux femmes mais je ne porte pas bonheur aux chiens...* d'après les écrits de Joë Bousquet et *Mes jambes, si vous saviez quelle fumée...* à partir de l'œuvre et la vie de Pierre Molinier mis en scène par Bruno Geslin ; *Les poulets n'ont pas de chaise* d'après les BD de Copi et *La tour de la défense* de Copi, mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo ; (*sang*), *sueur et larmes* de et mis en scène par Jan Fabre, *Théâtres* d'Olivier Py, mis en espace par Arnaud Meunier ; *Asservissement Sexuel Volontaire* de Pascal Rambert, mis en scène par l'auteur ; *Tamerlan* de Christopher Marlowe, mis en scène par Jean-Baptiste Sastre ; *Le pays lointain* de Jean-Luc Lagarce, mis en scène par Joël Jouanneau.

EFFETS SPÉCIAUX

Avant d'interpréter une pièce sanglante, comme *Titus Andronicus* de Shakespeare ou *La tragédie du vengeur*, les acteurs londoniens du 17^e siècle prenaient soin de remplir des vessies de porc avec du sang de bœuf, de porc ou de mouton, qu'ils cachaient sous leur costume. Il suffisait ensuite sur scène d'un coup de poing ou de poignard pour faire jaillir le sang pour mourir d'une mort cruelle. On utilisait aussi des mouchoirs imbibés de sang, des intestins ou des langues d'animaux. Des tournettes pouvaient substituer un mannequin sanguinolent aux acteurs trucidés.

ACTIONS

CÉCILE LIÈGE ET LE SONOGRAPHE

La sonographe Cécile Liège poursuit sa collaboration avec le service théâtre éducation du Nouveau Théâtre d'Angers. Incursion dans une moisson de sons...

Quel est votre parcours ? Comment est né le « sonographe » ?

J'ai un parcours un peu sinueux. Je suis passée par des études de gestion culturelle pour terminer par une maîtrise de journalisme à Strasbourg. Mon idée était déjà de travailler dans la radio car l'expression sonore me touchait plus que les autres. Il y avait aussi l'envie de transmettre des histoires, des bouts de parcours, des moments de vie. J'ai été journaliste radio quelques années (BFM, France-Bleu, Alternantes FM) et j'ai créé le Sonographe en 2006. Pourquoi ? Après avoir eu des expériences très formatées (France Bleu et BFM), j'avais envie d'en sortir et d'utiliser l'expression sonore à d'autres fins que la stricte information quotidienne. Ne pas se cantonner à la radio non plus, même si cela reste mon média favori. En fait, le Sonographe a rassemblé toutes mes envies autour du son : le documentaire, le reportage, les ateliers, les biographies sonores.

A l'époque d'internet et de la télé réalité, quelle place pour la production sonore ?

- Aïe aïe aïe... ben oui, ce n'est pas facile et il y a probablement une forme de militantisme à vouloir se passer de l'image aujourd'hui. Pourtant, je le répète sans cesse en atelier, le son produit de l'image. Seulement celle-ci est personnelle, dans la tête de chaque auditeur en fonction de son vécu, de son état au moment de l'écoute... Ces images restent souvent ancrées, autant que celles vues à la télé ou sur internet, car elles sont liées à des émotions intimes. Par ailleurs, sur internet, la création sonore commence à faire sa place. Les P.O.M. (petites œuvres multimédia), les webdocumentaires sont des espaces d'expression mêlant créativité visuelle et sonore.



1^{ère} collaboration avec le NTA la saison dernière avec un carnet de bord sonore pour des jeunes collégiens, d'où vient cette envie d'aller vers le théâtre et ce public en particulier ?

Il y a un tas de raisons. Je peux en donner quelques-unes. Professionnelle : le théâtre est une véritable caverne d'Ali Baba sonore, il y a plein de sons à capter, on peut jouer sur l'aspect invisible du son pour aller capter ce qui est invisible pour le spectateur (les coulisses, le ressenti des comédiens et du metteur en scène, la parole des techniciens...). Personnelle : je suis comédienne amateur depuis l'enfance (c'est même un métier que j'aurais aimé pratiquer quand j'étais plus jeune) et je suis ravie que mes collaborations avec le NTA me donnent l'occasion d'approcher d'aussi près la création théâtrale. Militante : j'avais envie de faire découvrir à des adolescents que leurs oreilles ne servent pas qu'à écouter de la musique, mais qu'elles sont aussi des portes ouvrant vers un imaginaire sans fin.

Le son produit de l'image...

Cette saison, seconde collaboration avec le NTA autour d'un feuilleton sonore. Pourquoi cette forme ?

L'an passé, le carnet de bord sonore avait pris une forme documentaire. Nous avons enregistré tout au long de l'année et la restitution ne s'est faite qu'en mai : un témoignage de près d'une heure de la découverte du théâtre par deux classes de collège. Cette année, nous voulions varier l'exercice. Bien sûr, l'idée est toujours d'accompagner des jeunes qui découvrent le théâtre. Mais cette fois, chaque enregistrement donnera lieu à un épisode, diffusé mensuellement sur internet et en classe. Et chaque épisode (cinq au total) sera construit autour des cinq sens. C'est pour cela que notre mini-série sonore s'appellera « Le théâtre dans tous les sens ». Je n'ai pas eu l'idée toute seule, mais avec Emmanuel Bretonnier et Caroline Séjourné, l'équipe de médiation du NTA. C'est ce qui est bien dans une collaboration qui dure : la complicité ! Nous avons écrit le projet en juin, et j'ai découvert en juillet que France Culture avait construit une partie de ses programmes d'été sur les cinq sens aussi... Il faut croire que la culture a besoin de sensualité ces temps-ci...

Propos de Cécile Liège
recueillis par Emmanuel Bretonnier

ACCESSIBILITÉ

Depuis fin 2007, le NTA consacre d'importants moyens à l'accessibilité des personnes déficientes sensorielles (visuelles ou auditives) au théâtre. Des séances en audio-description (consistant à décrire les décors, les costumes, les lumières et les mouvements) et en surtitrage sur écran individuel sont proposées régulièrement, avec le soutien de la Fondation Orange et en collaboration avec Accès Culture.

Voici la liste des spectacles accessibles cette saison :

- pour les spectateurs aveugles ou malvoyants, trois spectacles en audio description, avec un accueil spécifique (remise des casques et récepteurs, accompagnement jusqu'au fauteuil, programme en gros caractère ou en braille) et la possibilité de faire une visite tactile des décors (gratuit sur réservation) avant le spectacle
 - **Une nuit arabe** : mercredi 23 novembre à 19h30
 - **La princesse transformée en steak frites** : mercredi 29 février à 19h30
 - **Courteline, amour noir** : mercredi 4 avril à 19h30
 Les représentations sont suivies d'une rencontre avec l'équipe artistique.

- pour les spectateurs malentendants, un spectacle avec un sur-titrage sur écran individuel :
 - **La princesse transformée en steak frites** : samedi 3 mars à 18h00
- pour les spectateurs sourds, un spectacle proposé en LSF (Langue des signes française)
 - **La princesse transformée en steak frites** : samedi 3 mars à 18h00

Par ailleurs, le Quai est équipé d'un système de casques et de boucles individuelles qui permettent de mieux accueillir les personnes malentendantes sur tous les spectacles (à demander à la billetterie) avec le soutien du Conseil général de Maine-et-Loire et de la Fondation Orange – en collaboration avec Accès Culture.

Présentation des offres culturelles accessibles aux personnes déficientes visuelles et aux associations - Lundi 3 octobre à 18h30 au Quai 11 structures culturelles angevines* se sont regroupées afin de réfléchir et de mutualiser leurs compétences sur l'accessibilité de leurs offres. Pour cette saison, elles posent une première pierre en proposant cette présentation et aussi un document en braille et en gros caractères présentant les différentes structures culturelles partenaires et leurs actions adaptées.

Document disponible dans les structures culturelles partenaires, les associations et les services accompagnant la déficience visuelle, ainsi qu'à l'Office de tourisme, ou sur demande à accessibilite@lequai.eu – 02 41 22 20 25

Cette initiative est soutenue par la Ville d'Angers

* Festival Premiers Plans, NTA (Nouveau Théâtre d'Angers), EPCC Le Quai, CNDC (Centre National de Danse Contemporaine), Angers Nantes Opéra, Orchestre National des Pays de la Loire, Le Chabada, La Paperie – centre national des arts de la rue, Ville d'Angers : service Ville d'art et d'histoire et musées d'Angers, Château d'Angers.

Un guide national de l'accessibilité théâtre a été publié par Accès culture, disponible en téléchargement sur le site <http://www.accesculture.org>



RÉACTIONS >

TROIS QUESTIONS + 1 A ANNE CONTENSOU

Comédienne, metteuse en scène et dramaturge, Anne Contensou a fondé la Compagnie « Bouche Bée » en 2005. De 2007 à 2009, elle est artiste permanente au Théâtre de l'Est Parisien, où elle anime de nombreux ateliers et assiste Catherine Anne sur le plan artistique. Elle met en scène des spectacles pour enfants, adolescents et adultes, notamment *Champ de mines* de Pamela Dür au Théâtre de l'Est Parisien et au Deutsches Theater de Berlin en 2009, ou encore *La dictée* de Stanislas Cotton.

Elle rejoint cette saison l'équipe du Nouveau Théâtre d'Angers avec des projets à foison !

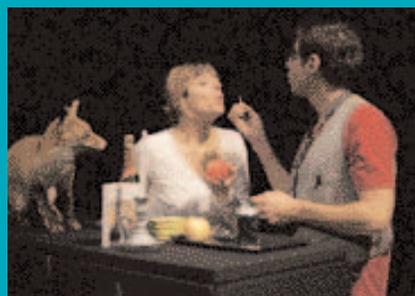


Cette saison a une toile de fond épistolaire ?

Je vais conduire un projet d'action culturelle essentiellement autour de *Ouasmok ?* de Sylvain Levey que j'ai mis en scène et qui est à l'affiche au NTA cet automne. Je vais rencontrer le public jumelé sur cet axe. Il y a dans la pièce un fil conducteur, celui de la correspondance amoureuse. Je me suis amusée à le tirer pour construire un parcours ludique pour les spectateurs. On va envoyer un colis surprise dans chaque classe qui va venir et ce sera le démarrage d'un jeu de piste qui va durer plusieurs semaines, mené en relais avec les enseignants, grâce à un Atelier du regard, proposé en amont, au mois d'octobre....

Les formations se poursuivent ?

Je vais donner plusieurs formations, pour les enseignants du jumelage. J'avais commencé l'an dernier, et cette saison, dans le prolongement, on va partir sur l'idée du conte dans le répertoire dramatique pour la jeunesse.



Grande nouveauté pour 2011, l'ouverture d'un parcours amateur ?

Oui, c'était un souhait de Frédéric Bélier-Garcia, la nouvelle idée de la saison ! C'est une chose que j'avais aussi envie de faire depuis longtemps, alors j'ouvre cette porte avec grand plaisir... D'autant plus qu'il y a un réseau très riche en théâtre amateur dans votre région ! Je me réjouis de pouvoir en profiter. Je vais travailler sur l'adaptation d'un roman de Nancy Huston. L'adaptation me préoccupe beaucoup en ce moment. Dans ce cadre je vais d'ailleurs animer

une table ronde sur le thème de l'adaptation théâtrale lors du festival Pas(s)age (voir p.49).

Un autre atelier est aussi proposé dans Pas(s)age ?

Oui j'anime un atelier qui dure tout l'après-midi, le samedi, autour de l'édition, sur les textes de Philippe Dorin qui a adapté pas mal de contes au théâtre. J'ajoute que je suis enchantée d'entamer cette collaboration avec le NTA. Je connais l'équipe depuis 10 ans. J'y suis venue à l'époque en tant qu'étudiante pour nourrir ma recherche universitaire. Et voilà que nos chemins se croisent à nouveau. J'aime bien ces signes-là dans la vie, ces fidélités.

PARCOURS DE PRATIQUE THÉÂTRALE AMATEUR

Animé par Anne Contensou

L'adaptation du roman au théâtre (théâtre-récit) et la forme de l'enquête sont deux axes qui comptent actuellement dans ma recherche théâtrale. C'est donc à travers eux que je bâtirai le parcours proposé cette année aux comédiens amateurs angevins. L'occasion d'explorer ensemble un montage du roman de Nancy Huston, *Une Adoration* (Actes Sud Papiers / Babel) : une enquête sur un meurtre écrite de façon chorale, sous forme de témoignages devant un tribunal imaginaire. Libre et souvent cocasse ou décalée, poétique bien sûr, cette enquête plus intime que policière m'apparaît comme un très beau support de jeu, pouvant servir à la fois l'individu et le groupe. Nous profiterons de la force du collectif et de la perspective d'une présentation publique au terme du parcours pour travailler sur une forme plurielle, aux registres et aux adresses variés.

Calendrier : 5 à 6 week-ends entre janvier et juin (vendredi au dimanche)

Public : adultes, initiés, 15 participants

Modalités d'inscriptions : à partir du 15/10 et jusqu'au 15/11, sur rp@nta-angers.fr ou au 02 44 01 22 44

Fiche d'inscription sur <http://nta-angers.fr>

MOUVEMENTS

Caroline Goncé

Collaboratrice artistique sur de nombreux spectacles de théâtre et d'opéra, aux côtés de Frédéric Bélier-Garcia depuis 2001 (*Liliom* de Ferenc Molnar, *Yaacobi et Leidental* de Hanokh Levin, *La Cruche cassée* de Heinrich von Kleist, *La Ronde* de Arthur Schnitzler, *Hilda* de Marie NDiaye, etc.), Caroline Goncé était conseiller artistique au Nouveau Théâtre d'Angers depuis le printemps 2007. En 2010, elle jouait dans *La Médaille* de Lydie Salvayre, mis en scène par Zabou Breitman. Après avoir mis en scène *Toute vérité* de Marie N'Diaye et Jean-Yves Cendrey à Angers et au Théâtre du Rond-Point à Paris, puis *Bluff* de Enzo Cormann (en trio avec 2 autres metteurs en scène, voir p.8), elle a choisi de poursuivre son parcours théâtral hors les murs en retrouvant le statut d'intermittente du spectacle. Toute l'équipe du NTA lui souhaite de belles aventures artistiques et lui dit à bientôt.



Anne Doteau

Après onze années au sein de l'équipe du NTA où elle était responsable de la formation et de l'éducation artistique, Anne Doteau a quitté ses fonctions au printemps dernier. Chargée de la conception et de la mise en œuvre de la formation et de l'encadrement des pratiques théâtrales, elle travaillait dans une grande complicité avec les enseignants et animateurs, avec lesquels elle partageait sa passion du théâtre au quotidien. La passion demeure, mais le destin lui a fait rejoindre des paysages plus exotiques, sous le ciel du Brésil où elle passera les deux prochaines années. Até à próxima !



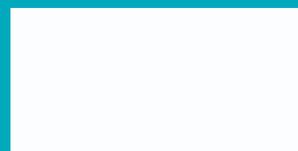
Jennifer Dodge

Responsable du public étudiant de la Manufacture, Centre Dramatique National à Nancy, puis Responsable des relations avec le public au TGP-CDN de Saint-Denis auprès de Christophe Rauck, Jennifer Dodge vient de rejoindre la Dream team du NTA au poste de chargée des relations avec le public. Elle sera particulièrement attachée au public étudiant et animera notamment la page facebook du NTA. Dépêchez-vous de rejoindre les fans du NTA ! tous les numéros sont gagnants...



Sacha Estandié

L'équipe technique du NTA ne compte que trois personnes (Jocelyn Davière, Vincent Bedouet et Jean-Christophe Bellier) mais ils travaillent comme dix. Ils ne sont pas mécontents de voir arriver du renfort en la personne de Sacha Estandié, en contrat d'apprentissage électricien.



ACTIONS . . .

PARCOURS DE FORMATION

Animer un atelier théâtre avec des élèves ou des amateurs

Le PREAC Pôle de ressources pour l'éducation artistique et culturelle propose des formations qui s'adressent aux personnes-ressources impliquées dans les projets d'éducation artistique et culturelle. Le parcours de formation est destiné plus particulièrement aux praticiens amateurs encadrant des activités théâtrales (enseignants, amateurs, animateurs médiateurs, étudiants) et se répartit sur deux niveaux : initiation ou public averti. Ses objectifs sont multiples :

- formation à l'encadrement de la pratique théâtrale avec des jeunes et des amateurs
- réflexion sur la situation d'animation de séances de pratique théâtrale et expérimentation
- suivi d'un parcours de spectateur.

INITIATION

Fondamentaux d'un projet théâtral en atelier

Conduire un atelier c'est susciter la créativité, faire jouer ou répéter, mais aussi avant tout pouvoir inscrire le jeu et les propositions des joueurs dans un cadre, qui va aider à les structurer. Le stage donnera des points de repères sur le jeu, les règles de fonctionnement de l'atelier théâtre, les activités de l'atelier, les chantiers de réalisation théâtrale. Le stage sera fondé sur l'alternance entre les activités pratiques sur le plateau et les échanges qu'elles susciteront.

Animé par Bernard Grosjean - metteur en scène et formateur, directeur de la Compagnie «Entrées de jeu», Paris
vendredi 4, samedi 5 et dimanche 6 novembre 2011

Monter et jouer une petite forme théâtrale

Ce stage permettra aux participants d'expérimenter, en tant que joueurs, la construction d'une petite forme théâtrale et de s'interroger à cette occasion sur la recherche du personnage et sa costuration. À travers les choix de vêtements, accessoires et coiffures, il permettra de voir comment l'attribut extérieur peut servir le trajet corporel du joueur et l'aider à habiter le personnage de l'intérieur.

NB : présentation de travaux en petit comité à l'issue du stage le dimanche à 17h

animé par Anne Cotensou, comédienne et metteur en scène, directrice de la compagnie Bouche Bée
vendredi 9, samedi 10 et dimanche 11 décembre 2011

PUBLIC AVERTI

Le texte, son interprétation et son environnement sonore

La session sera centrée sur l'interprétation des textes et les diverses possibilités d'environnement sonore qu'ils peuvent susciter. Les participants pourront se confronter à des questions essentielles pour l'interprétation des textes : comment prêter voix et corps à un texte ? Comment s'engager dans ce travail ? Quelle part pour le collectif et l'individuel ? Il sera aussi l'occasion d'expérimenter différentes relations entre textes et sons : écho, tuilage, redondance, écarts, tension, etc...

NB : Ce stage est réservé à des personnes ayant déjà une certaine habitude de jeu. Il se terminera par une présentation de travaux en petit comité le dimanche à 17h

animé par Philippe Vallepin, comédien, metteur en scène et professeur d'art dramatique
vendredi 9, samedi 10 et dimanche 11 mars 2012

Renseignements - inscriptions :

- Marie-Alix Escolivet - Assistante administrative
marie-alix.escolivet@nta-angers.fr ou 02 44 01 22 44
- Emmanuel Bretonnier - Responsable des relations avec le public
emmanuel.bretonnier@nta-angers.fr ou 02 44 01 22 49

Coordination pédagogique :

Sylvie Fontaine, formatrice IUFM collaboratrice éducation artistique

Conditions de participation :

être abonné au Quai selon les conditions tarifaires de la saison

Horaires :

vendredi 19h/23h - samedi 13h/19h - dimanche 10h/17h

Programme et bulletin d'inscription à télécharger sur www.nta-angers.fr (rubrique formation)

CLASSES L3

L'enseignement de spécialité théâtre évalué au bac est proposé par le lycée Chevroliier d'Angers à des élèves de 2^{nde}, de 1^{ère} et de Terminale. L'encadrement de ces classes est assuré par des professeurs de Lettres et une équipe d'artistes réunie par le NTA : Christophe Gravouil, Hélène Raimbault et Hélène Gay. Cette dernière propose par ailleurs avec le Théâtre du Reflet une création de Joël Jouanneau en tournée cette saison : *Mère et fils, comédie nocturne...*

MÈRE & FILS COMÉDIE NOCTURNE

de Joël Jouanneau
Théâtre du Reflet

Joël Jouanneau évoque les retrouvailles d'une mère et de son fils, après une longue séparation. Un secret d'autrefois plane sur leur passé, quelque chose a provoqué la rupture. Au cœur de la nuit, leur rencontre, à mi-chemin entre règlement de comptes et retrouvailles, est l'occasion d'un tête-à-tête aux allures de concert. On joue de la musique, et, entre deux morceaux, on ne fait pas qu'évoquer la guerre, on se la fait. On tue quelque chose, le passé, le présent. Et puis la nuit prend fin, le jour se lève.

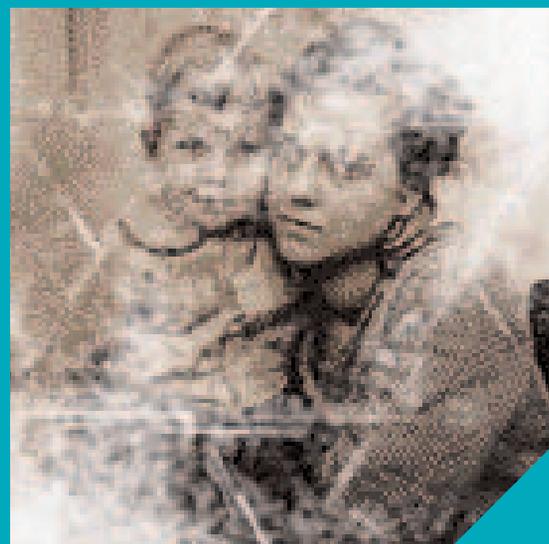
mise en scène, scénographie : Hélène Gay
avec Anne Bellec, Éric Ferrat
collaboration artistique : Joël Jouanneau
costumes : Dominique Gay
création lumières : François Poppe
création univers sonore : Gwénaél Labarta
avec au piano Christine Céléa
musiques : Frédéric Chopin, Cole Porter, ...
coproduction avec le Théâtre du Champ de Bataille

À VOIR :

- * 5 au 7 octobre / Centre d'Initiation au Théâtre, Saint-Sébastien sur Loire (44)
- * 11 octobre / Théâtre Athanor- Guérande (44)
- * 16 octobre / Théâtre des Deux Rivières Lanester (56)
- * 17 au 20 novembre / Théâtre du Champ de Bataille Angers
- * 30 mars / Piano'cktail - Bouguenais (44)
- * 24 avril / THV St-Barthélémy d'Anjou
- * 27 avril / Capellia - La Chapelle sur Erdre (44)

À NOTER :

carte blanche à Joël Jouanneau : soirée lecture au THV St-Barthélemy le 16 novembre à 19h



IN MEMORIAM

DENISE ET HÉLÈNE EN BATEAU SUR LE STYX...

Denise Bonal et Hélène Surgère étaient des muses pour Daniel Besnehard. Il avait écrit, pour elles, des rôles de mères. Denise Bonal, dans *Les mères grises* (1978) et *Passagères* (1984) ouvrit le cycle de ses figures maternelles, si centrales dans sa dramaturgie. Hélène Surgère le referma avec *Hudson River* (1997) et *Vaches noires* (2010). Ces deux actrices se sont éteintes, sereinement, ce printemps dernier. Bonal à 90 ans écrivait une nouvelle pièce, Surgère à 82 ans jouait Tchekhov au Théâtre Français...



HÉLÈNE SURGÈRE

Née le 20 octobre 1928 en Gironde, elle était de ces actrices qui ont la classe et l'élégance innées. En mars 2010, Hélène Surgère avait intégré la troupe de la Comédie-Française à un âge où les plus énergiques font des confitures. Elle y joua, dirigée par Alain Françon, *Les trois sœurs*, *L'école des femmes*, et s'appropriait à endosser le costume de Dame Pluche chez Musset.

Au cinéma, piquante et sexy, forte et mystérieuse, des réalisateurs l'ont immortalisée dans des films qui appartiennent à l'histoire du septième art. Paul Vecchiali en fit, dès 1965, sa comédienne fétiche. *L'Etrangleur*, *Femmes femmes*, *Change pas de main*, *C'est la vie...* Hélène Surgère avait aussi tourné avec Pier Paolo Pasolini (*Salo ou les 120 journées de Sodome*) Jean-Claude Guiguet, André Téchiné (*Les Sœurs Brontë*), Robert Guédiguian, Raoul Ruiz, Ducastel et Martineau, Patrice Leconte, Claude Berri mais aussi Didier Bourdon et Bernard Campan pour une comédie. A la télévision, elle fut filmée par Nina Companeez, Michel Favart, Marco Pico, Marcel Bluwal, Romain Goupil, Serge Moati, Claude Goretta entre autres.

Au théâtre, son chemin est encore plus divers, de *L'Eternité des fous* de Jean d'Anna aux *Vaches noires* de Daniel Besnehard en passant par *Clérambard* monté par Nicolas Briançon, en 2009. Hélène Surgère a été, en 1965, l'une des premières interprètes de Marguerite Duras avec *Les Eaux et Forêts*. En 1982, elle entre dans le monde de Tilly et de Michel Hermon : *Spaghetti Bolognese* puis *Ya bon bamboula* en 87. Elle crée *Music-Hall* de Jean Luc Lagarce, et joue Catherine Anne, Antoine Rault, Koltés, beaucoup des auteurs contemporains qui comptent. Hélène Surgère était peu connue du très grand public mais adorée d'un cercle restreint d'artistes et de spectateurs. Elle avait toujours fait des choix rigoureux, audacieux. Sans exclusive en même temps. Rien de plus large d'esprit que cette femme libre, que cette comédienne rare.



DENISE BONAL

Née en Algérie en 1921, amoureuse des vaches et brillante élève, elle aime lire le théâtre, Corneille et Beckett. Très vite, devenue comédienne, elle porte avec conviction, dans les années soixante, le projet de la Décentralisation Théâtrale. Elle parcourt la Bretagne et la Normandie dans la troupe de la Comédie de l'Ouest de Guy Parigot, puis rejoint Hubert Gignoux à Strasbourg pour les fondations du futur TNS. Installée ensuite à Paris, elle joue dans les années 80 sous la direction de Jean-Pierre Vincent, Michel Dubois, Jean-Claude Fall, Jeanne Champagne, des textes de Michel Deutsch, Edward Bond, Peter Handke, Agota Kristoff... Gourmande des mots, dotée d'une voix exceptionnelle qui oscille entre le violoncelle et le hautbois, elle enregistre également de nombreuses pièces et feuilletons radiophoniques pour France-Culture.

C'est dans les années 70 que Denise Bonal commence à écrire. Très vite elle impose un style et un univers : elle affûte des répliques saillantes, pour des personnages humains, trop humains. Parmi ses textes, on trouve *Légère en août* (création par Viviane Théophilides, 1974), *Les moutons de la nuit* (création par Etienne Bierry au Théâtre de Poche à Paris), *Portrait de famille* (première version en Avignon et Chaillot), *Passions et prairies* (création au TEP par Guy Rétoré), *Une femme sans conséquence*, *Les pas perdus*, *De dimanche en dimanche*.

La première de *Des tortues viennent toute seules* (mise en scène de Jean-Louis Martin-Barbaz) a lieu au Studio-Théâtre d'Asnières, le 3 mai, jour de ses obsèques.

Denise Bonal est distinguée à de très nombreuses reprises (Prix SACD, Molière de l'auteur dramatique en 2005). Son théâtre est très prisé par les compagnies d'amateurs et les troupes étudiantes. Françoise Kourilsky, directrice de l'Ubu Repertory Theater, crée avec succès à New York, off-off Broadway, trois de ses œuvres traduites en anglais par Timothy Johns. L'intégralité de son théâtre a été publié par les éditions Théâtrales.

Elle est également professeur d'art dramatique au Conservatoire de Roubaix, au Conservatoire national supérieur de Paris et au Cours Florent. Pédagogue, exigeante mais sans dogme, elle savait susciter la vérité du jeu. Elle a dirigé au NTA, l'Atelier de Formation et de Recherche n°13 (*Approche du sentiment amoureux dans le théâtre de Corneille*) en 1990.

Avec son humour cruel et tendre à la fois, sa gravité souriante, ses inquiétudes teintées d'espoir, Denise Bonal manque déjà à la famille du théâtre public.

Daniel Besnehard

ADIEU À BENOIT COLLET

Benoit Collet, régisseur durant plus de vingt ans au Nouveau Théâtre d'Angers auprès de Claude Yersin, puis régisseur au Quai, vient de nous quitter à l'âge de 52 ans. Il a accompagné de nombreuses créations du CDN, depuis *Arromanches* de Daniel Besnehard, en passant par *Credo* de Enzo Cormann, *Méhari et Adrien* de Hervé Blutsch, ou *La cocadrille* de John Berger. Ses compagnons de route lui rendent hommage...



Cher Benoît. C'est avec un très grand chagrin que j'ai appris ton départ ; des foules d'images et de souvenirs ont jailli, et je nous ai revus sur les plateaux d'Angers, de France et de Navarre. Dans cette magnifique et chaleureuse équipe technique d'Angers, tu jouais ta note singulière, tout en finesse, en scepticisme bienveillant, en initiative clairvoyante, d'humeur égale et rassurante pour ces angoissés d'artistes ; tu avais réponse à presque tout, d'une curiosité sans cesse en éveil, avec des trésors d'astuces et de ressources multiples. J'ai toujours eu du plaisir et de l'amitié à collaborer avec toi, et ton sens de l'art du théâtre faisait que l'échange avec toi était précieux ; c'est ça, je me souviens de toi comme d'un « homme de théâtre »... Adieu, Benoît, que la terre te soit légère, et les grands pâturages de l'au-delà toujours verts...

A ta famille, je voudrais exprimer toute ma sympathie en ces moments terribles. Sincèrement.

Claude Yersin

J'ai beaucoup aimé travailler avec Benoît et j'ai beaucoup apprécié l'homme. Je revois sa joie quand il nous avait fait visiter sa maison en bois. Mais quelle tristesse.

Hélène Vincent

Benoît a accompagné mes pièces, les a éclairées avec son amour rare du métier. Durant les tournées et notamment celle d'*Arromanches*, Françoise Bette et Andrée Tainsy le disaient indispensable, par sa générosité simple, sa disponibilité. J'entends leur rire à tous les trois. Benoît était un homme discret avec une lumière intérieure.

Daniel Besnehard

Benoît était un ami qui m'a soutenu, encouragé, félicité maternellement du regard au sortir de scène. J'éprouve pour lui une gratitude affective. Il est fin, délicat et nous aimons l'éternité du moment théâtral. C'est mon ami.

Yves Prunier

Souvent je repense à ces discussions ; nos échanges que nous aimions avoir en tournée, en création ; et plus récemment dans le bureau des gars. J'aimais débattre avec toi sur la musique, une pièce de théâtre, la politique, la vie en général. Nous refaisons le monde comme on dit. Tu me manques, tu nous manques. Et j'aime à penser que tu as trouvé ta place dans ce monde que nous rêvions.

Jocelyn Davière



L'équipe technique du NTA à la fin du *Beaupaire* en 2004

ÉTUDIANTS !

VOYAGES AU CŒUR DE LA SAISON FANTASTIQUE 2011/2012



DESTINATION THÉÂTRE DÉPART DU QUAI !

De nombreuses représentations théâtrales sont créées et accueillies au Quai tout au long de l'année. Des princesses, des américains, des ogres, des bonnes, des assassins, des lutins, des vengeurs, des islamistes, des amoureux, des royalistes, des chinois, des menteurs seront les guides de vos voyages.

Si vous désirez en savoir plus sur ces princesses et surtout ces menteurs, organiser une sortie théâtre pour vos adhérents ou amis, mettre en place une visite du Quai, souhaitez approfondir votre voyage par des rencontres avec les artistes, ou encore vous avez des projets, des envies... votre contact en gare :

Jennifer Dodge au 02 44 01 22 46 ou sur jennifer.dodge@nta-angers.fr

Le billet pour le voyage = le « bon plan étudiant » :

3 spectacles pour 24 € soit 8 € la place.

En vente sur le quai !

JUMELAGES

Vous souhaitez un accompagnement de vos pratiques, bénéficier d'une ouverture au répertoire contemporain et une aide à la réalisation de vos projets théâtraux ? Jumelé avec l'Université catholique de l'Ouest, l'École Nationale Supérieure des Arts et Métiers (ENSAM), Centre Arts et Métiers Angers (Paris Tech), Agrocampus Ouest (ex INH), l'École Supérieure des Beaux-Arts d'Angers (ESBA), l'École Supérieure des Sciences Commerciales d'Angers (ESSCA),

Un jumelage spécifique avec l'IUFM permettra aux étudiants des masters professionnels d'enseignement de l'IUFM des Pays de la Loire, site d'Angers, de bénéficier de stages de pratique et d'un accompagnement sur mesure à la venue aux spectacles

Les représentants des établissements et associations jumelées sont invités à la signature officielle du jumelage le jeudi 6 octobre à 18h30 au NTA.

La signature sera suivie d'une représentation du spectacle *Neutral Hero* de et par Richard Maxwell.

Le Nouveau Théâtre d'Angers vous propose des weekends de formation et des rencontres avec des professionnels.

Cette saison encore, un conventionnement spécifique liera les Tréteaux et les Zygomatiks au NTA.

ACCÈS GRATUIT AUX STAGES

(2 maximum par étudiant) avec un seul billet :
la formule spéciale « bon plan étudiant »
3 spectacles à 24 €

■ Le jeu de l'acteur

19 et 20 novembre, 13h30-19h30 et 10h-17h - Salle pédagogique / le Quai. Intervenant : Christophe Gravouil

■ Autour des textes contemporains

26 novembre, 14h-18h - Fonds documentaire et salle pédagogique / le Quai
Intervenants : Daniel Besnehard, Hélène Gay et Christophe Gravouil

■ Approche de la mise en scène

10 et 11 décembre, 13h30-19h30 et 10h-17h - Salle pédagogique / le Quai.
Intervenante : Hélène Gay

■ Le maquillage au théâtre

14 et 15 janvier, 13h30-19h30 et 10h-17h - Loge collective / le Quai.

Intervenante : Carole Anquetil

■ Les Esquisses

4 et 5 février 2010 - 9h à 18h - Scène de répétition et salles pédagogiques / le Quai.

Un week-end de rencontre et d'échanges autour de vos projets de théâtre amateur, auquel sont conviés les artistes intervenants.

■ Week-end Mettre en scène

3 et 4 mars, 13h30-19h30 et 10h-17h - Scène de répétition / le Quai.

Intervenante : Hélène Gay

■ Les coulisses techniques de la création : lumières, décor, son

Samedi 10 mars, 14h-17h + spectacle à 18h et rencontre Scène de répétition / le Quai.

Intervenant : Jocelyn Davière

INSCRIPTIONS :

Souscription de l'abonnement « Bon plan étudiant » et sur réservations au Quai, sur les kiosques dans les établissements réservés aux étudiants et adhérents des Tréteaux et Zygomatiks. Caution de 10 euros restituée à l'issue du stage.

Téléchargez la fiche d'inscription sur www.nta-angers.fr



SOIRÉE ÉTUDIANTS

Le Quai is a *Wonderful world* pour les étudiants

Le Quai-Forum des Arts Vivants vous convie à une soirée conviviale et festive spéciale étudiants, l'occasion de se rencontrer et d'échanger.

Soirée autour de *Wonderful World*

Profitez de cette soirée pour venir découvrir la programmation du Quai et la dernière création de l'artiste angevine Nathalie Béasse, aux multiples talents de plasticienne, chorégraphe et metteur en scène. Ce spectacle est accompagné d'une création sonore du musicien électronique Antoine Monzonis-Calvet.

jeudi 24 novembre 2011 à 18h30

Tarif spécial 2€ - Retrait des billets le soir même

Renseignements et réservations :

02 41 22 20 20

julien.villeneuve@lequai-angers.eu

http://www.lequai.tv/fr/recherchevideo/?mots_cles=WONDERFUL+WORLD

ÉTUDIANTS !

devenez fan de la page facebook du NTA et laissez-nous vos retours :

NTA-Nouveau-Theatre-dAngers-Centre-dramatique-national-Pays-de-la-Loire

AUTEURS À ENTENDRE...

Toujours attaché à faire entendre les mots des auteurs, le Nouveau Théâtre d'Angers confie cette saison au collectif Platok un cycle de cinq lectures publiques. Cette équipe de comédiens nous invite à venir découvrir des pièces de théâtre contemporain dans le cadre sympathique du Bar du Forum. Textes français, européens ou internationaux se succéderont, choisis parce qu'ils interrogent notre monde, au travers des désirs et passions propres à l'art dramatique.

Cellule familiale, sexualités, adoptions.

Engagement, guerres armées, gangs.

Consommation, hospitalisations. Immigration, traditions.

Que racontent nos amours, nos familles en ce début de siècle ?

A partager, cinq textes qui interrogent les repères symboliques de notre époque, les mutations des désirs et des actes humains.

La lecture comme acte vivant, joyeux et poétique... Denise Bonal et Koffi Kwahulé sont au programme de ce trimestre.

QUAND LIRE C'EST FAIRE

CYCLE DE LECTURES PAR LE COLLECTIF PLATOK

■ DE DIMANCHE EN DIMANCHE

de Denise Bonal

mise en voix dirigée par Elisa Lécuru



De jeunes parents ont confié leur fille cadette, malade, à des amis vivant dans une riche villa. De dimanche en dimanche, ils tentent d'aller la rechercher. Disputes dans le couple, cris, vaines tentatives, rien n'y fait : tous les dimanches, la valise est vide et l'enfant n'est pas là. Une situation que seule leur fille aînée saura vraiment affronter. Un conte subtil sur l'impossibilité qu'ont, parfois, les adultes à réaliser leurs rêves les plus chers.

vendredi 18 novembre à 18h30

L'AUTEUR

Comédienne et dramaturge, Denise Bonal est née en Algérie en 1921. Elle se passionne dès son enfance pour le théâtre. Comédienne au Centre Dramatique National de Rennes, puis au Théâtre National de Strasbourg, elle devient professeure au Conservatoire National de Paris. Elle se consacre à l'écriture dans les années 1970 et écrit douze pièces de théâtre. Ses œuvres se déroulent dans un cadre réaliste, traitant le plus souvent des difficultés et des heurts familiaux. Son talent d'écriture est salué par de prestigieux prix, dont le Grand Prix de littérature dramatique pour *De dimanche en dimanche*, en 2006. (voir également l'article que lui consacre Daniel Besnehard en page 50 suite à sa disparition le 26 avril 2011)

Ces lectures sont gratuites et se déroulent dans le cadre du bar du Forum avant le spectacle, entre 18h30 et 19h40 : **vendredi 18 novembre, vendredi 2 décembre, jeudi 5 janvier, jeudi 9 février, jeudi 8 mars.**

LE BAR DU QUAI

Depuis janvier 2011, Nicolas Foucher et Bertrand Lamé sont aux commandes du bar du Quai... Il faut goûter leurs pantagruéliques salades, leurs plats du jour, leurs soupes bio et leurs tapas... Il faut aussi suivre les rendez-vous qu'ils nous donnent autour de concerts impromptus ou de dégustations (soirées anges et vins). Le bar est ouvert le midi du mardi au vendredi et tous les soirs avant et après le spectacle.

■ BINTOU

de Koffi Kwahulé

mise en voix dirigée par Alice May

À 13 ans, Bintou affiche une haine farouche pour toute forme d'autorité. Fille d'une banlieue violente et métissée, elle rêve d'une carrière de danseuse du ventre et dirige une bande de garçons décidés à tout pour lui plaire. En l'absence de son père qui se terre dans sa chambre depuis qu'il a perdu son emploi, c'est l'oncle qui voudrait lui imposer sa loi... Mais Bintou n'est pas prête à se soumettre. Il faudra donc faire appel au cou-teau ancestral pour meurtrir les chairs et enchaîner les âmes.

vendredi 2 décembre à 18h30



L'AUTEUR

Né en 1956 en Côte d'Ivoire, Koffi Kwahulé s'est formé en tant que comédien à Abidjan, puis à l'École de la Rue Blanche et à Paris III-Sorbonne Nouvelle où il a obtenu un doctorat d'Études théâtrales.

Depuis 1977, il a écrit près d'une vingtaine de pièces de théâtre.

Traduites en plusieurs langues, ses pièces sont créées en Europe, en Afrique et en Amérique du Nord. Depuis 1993, les prix se succèdent et ses œuvres ont fait l'objet de maintes créations.



Pour mémoire, Koffi Kwahulé figurait parmi les participants de la deuxième Ruche Sony Labou Tansi organisée en novembre 2002 à Bamako par Écritures vagabondes, le Nouveau Théâtre d'Angers et BlonBa. Il a lu sa pièce *La brasserie*, dans le cadre de Retour de Bamako en octobre 2003 au Nouveau Théâtre d'Angers, et au Centre Wallonie Bruxelles à Paris.

À LIRE, À RENCONTRER...

PAS(S)AGE

Pour Ceux qui [n'] aiment [pas] Lire

Pas[s]age c'est une fête du livre pour les jeunes de 9 à 13 ans et leurs parents ! Durant cinq jours, ceux qui n'aiment pas lire écouteront des auteurs et des comédiens leur raconter des histoires... qui leur donneront envie de courir chez le libraire le plus proche. Les autres s'essaieront à l'écriture et au dessin, ou rejoindront des ateliers... Le NTA participe à ce festival organisé au Quai par l'Eppc Le Quai. En voici quelques temps forts...



Deux spectacles

Oh Boy ! de Marie-Aude Murail, mis en scène par Olivier Letellier - Le Théâtre du Phare (Molière jeune public en 2010)
samedi 15 octobre à 15h - dimanche 16 octobre à 16h30
Comment Wang-Fô fut sauvé, d'après Marguerite Yourcenar, par la compagnie Mungo - mercredi 12 octobre à 19h30 - samedi 15 octobre à 17h

Exposition

Lux Paradiso de Franck Prévot et Carole Chaix, des planches originales et maquettes pour découvrir l'univers de Maurice et Mona.

Librairie

Plus de 1500 livres, représentatifs de l'édition pour la jeunesse seront disponibles dans une librairie éphémère proposée par le collectif des libraires d'Angers.

Ateliers/rencontres

Une douzaine d'auteurs/illustrateurs seront présents pour des ateliers, tables rondes, rencontres... Carole Chaix, Vincent Cuvellier, Didier Daeninckx, Sophie Dieuaide, Thomas Lavachery, Charlotte Legaut, Sylvain Levey, Marie-Aude Murail, Xavier-Laurent Petit, Franck Prévot, Olivier Supiot, Sophie Verroest.

Lecture

Ophélie Kolb et Agnès Pontier, comédiennes de *La princesse transformée en steak-frites* de Christian Oster, lisent des contes de cet auteur édité à L'Ecole des Loisirs, sous la direction de Frédéric Béliet-Garcia.
Samedi 15 octobre à 18h30

Kermesse poétique de Sylvain Levey

La kermesse poétique c'est comme une kermesse. Il y a les mêmes jeux ou presque. Sauf que à chaque jeu, à chaque stand, on écrit quelque chose... du mercredi 12 au dimanche 16 octobre (mercredi, samedi et dimanche 14h à 19h, jeudi et vendredi 17h à 19h)

Tables rondes

La littérature fait-elle grandir les enfants ? Cette table ronde réunira Didier Daeninckx, Xavier-Laurent Petit et Sylvain Levey pour évoquer la responsabilité des auteurs dans le processus d'éveil de l'intelligence et de l'imagination des enfants.

jeudi 13 octobre à 19h30

L'adaptation dans tous ses états. Cette table ronde réunira écrivains et metteurs en scène autour de la vaste question du texte et de son adaptation. Quel devenir pour le texte ? Quels champs d'écriture et quelles circulations entre eux (roman, conte, texte dramatique...) ? Modération Anne Contensou avec Marie-Aude Murail, Catherine Verlaguet, Olivier Letellier, Philippe Dorin etc.

vendredi 14 octobre à 19h30

Ateliers

Objet à lire / Objet à dire. Cet atelier propose un parcours de lecture et de jeu à travers deux pièces de Philippe Dorin qui s'inspirent de contes traditionnels : *Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu* et *En attendant le Petit Poucet*. L'occasion pour les participants d'aborder concrètement la question de l'adaptation du conte au théâtre, mais aussi celle de saisir toutes les dimensions du texte de théâtre qui se révèlent à la pratique. Animé par Anne Contensou - Pour adultes, amateurs et professionnels.
samedi 15 octobre de 15h à 18h30

Ouasmok ? Un atelier théâtre animé par Sylvain Levey, l'auteur de la pièce *Ouasmok ?* présentée au Quai du 28 novembre au 3 décembre
dimanche 16 octobre de 14h30 à 17h

Pas(s)age du 12 au 16 octobre - Le Quai forum des arts vivants
renseignements www.t-ok.eu/passage

AUTEURS DE LA RENTRÉE

Il est dans le projet du Nouveau Théâtre d'Angers d'attirer vers la scène et l'écriture dramatique des écrivains que nous admirons dans leur production romanesque. Christian Oster et Hervé Le Tellier sont de ceux-là. Nous sommes ravis de suivre leur flamboyante rentrée littéraire.

Elétrico W d'Hervé Le Tellier

Souvenez-vous, Hervé Le Tellier avait participé aux festivités de l'ouverture du Quai, à l'invitation de Frédéric Béliet-Garcia en juin 2006. Ce maître de l'ouïpo a publié de nombreux ouvrages (poésie, romans, nouvelles) tels *Joconde jusqu'à cent*, *Je m'attache très facilement* (prix du roman d'amour 2007 !)

Dans son nouveau roman, *Elétrico W*, l'un des livres coups de cœur de cette abondante rentrée littéraire, il nous invite à Lisbonne. « J'ai commencé ce livre il y a plus de quinze ans. Je l'ai laissé reposer longtemps, avant de ressentir le besoin de tout reprendre, et de le conclure. Pour le porto, au moins, ce n'est pas une mauvaise méthode. Je ne révélerai pas ce que ce livre a d'ouïpien, car c'est sans importance. Disons que sa trame a d'abord voulu suivre celle d'un autre livre, bien plus ancien, avant de s'en émanciper. » Un photographe, Antonio, retourne à Lisbonne après dix ans d'absence. Il y retrouve le correspondant du journal, Vincent, le narrateur de ce récit, afin de suivre le procès d'un tueur en série.



« Antonio n'avait pas plus voulu retourner vers Canard qu'Ulysse vers Pénélope. Qu'était-ce que l'Odyssée, sinon la chronique d'un aventurier qui a aimé Circé la magicienne, la nymphe Calypso, à qui l'on a promis la main de Nausicaa et qui ne cesse, trompant les apparences, de différer son retour ? Un homme qui, la nuit où les dieux le déposent de force sur la plage d'Ithaque, est si furieux de son sort qu'il se livre au plus inutile et sanguinaire des massacres, quand prononcer son seul nom d'Ulysse eût suffi pour que les prétendants s'inclinent. »

Elétrico W, Hervé Le Tellier, éditions JCLattés

Rouler de Christian Oster

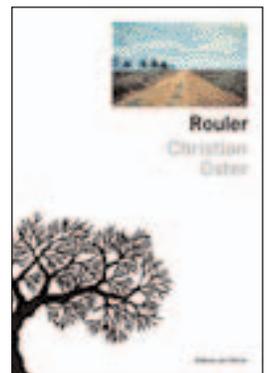
« J'ai pris le volant un jour d'été, à treize heures trente. J'avais une bonne voiture et assez d'essence pour atteindre la rase campagne. C'est après que les questions se sont posées. Après le plein, j'entends. »

Avec *Rouler*, on voyage avec Christian Oster en direction du Sud, mais le but n'a pas d'importance. Le narrateur se laisse mener par le hasard des rencontres, au fil de scènes cocasses dont il a le secret.

L'auteur de *Mon grand appartement* (prix Médicis 1999) emporte une nouvelle fois l'adhésion avec ce road novel étrange jalonné de rencontres et de contemplations. (*L'Express*)

Avec ce livre rempli d'échos et de réverbérations, de craquements et de soupirs retenus, Christian Oster poursuit en finesse sa quête du vide, ce trop-plein quotidien. (*Télérama*)

Dans *Rouler*, le héros ostérien prend la route : « Un jour d'été, à treize heures trente ». En direction du Sud, se rapprochant ainsi d'un ancien camarade. Alors qu'il avait espéré pouvoir rouler comme dans les films, sans fatigue, un mal de reins se fait sentir. Il s'arrête. Se croit perdu. Croise une connaissance d'enfance. Apprend à nager à un vieil excentrique. Etc. Ce qui fait la singularité et le charme des romans de Christian Oster, ce sont les malentendus, son organisation de l'imprévu, et sa passion pour les détails, parce que, comme il nous le confiait, « en écrivant les choses communes, on a une occasion de dire les choses de façon juste. Or, plus on s'efforce de tendre à la justesse, plus on va vers la nouveauté ». Dont acte. (*Emilie Grangeray. Le Monde des Livres*)



Rouler, Christian Oster. Editions de l'Olivier

OPÉRAS & cætera...

Actualité lyrique allegro assai et crescendo pour Frédéric Bélier-Garcia cet automne ! Les répétitions vont aller bon train dès la rentrée pour le diptyque Mozart : *Bastien et Bastienne* écrit par un tout jeune Mozart de 12 ans, et *Le directeur de théâtre*, écrit 5 ans avant sa mort. L'imbrication de l'œuvre d'un enfant qui découvre l'amour avec celle d'un homme au sommet de la gloire s'annonce pleine de surprises et apporte un éclairage nouveau sur ces deux petits bijoux du répertoire mozartien. En décembre, retour du *Barbier de Séville* que le metteur en scène avait créé pour Angers Nantes Opéra... Avant de revenir aux partitions ludiques de Christian Oster...

LE DIRECTEUR DE THÉÂTRE, KV 486 (1786) BASTIEN ET BASTIENNE, KV 50 (1768)

« Une fête de printemps pour un jour d'hiver ».

Ainsi s'annoncent les réjouissances données au château de Schönbrunn par l'empereur Joseph II un après-midi de février 1786. Pour celles-ci, l'Empereur – qui se piquait de musique et qui, comme on le sait, trouvait « trop de notes » dans *L'Enlèvement au sérail* – a choisi pour thème : le monde de l'opéra côté coulisses...

D'une rive à l'autre de sa vie, Mozart compose la rêverie enfantine d'un opéra (*Bastien, Bastienne*) et une moquerie de ce même monde (*Der Schauspieldirektor*). Un enfant (Mozart a douze ans) croque la perversion des amours enfantins, où la jalousie tient le rôle du cœur. Un adulte (il mourra dans cinq ans) parodie les caprices infantiles des Prima Donna, où l'envie est seule loi.

Il nous est venu le désir d'articuler ces deux ouvrages, pour faire entendre le contraste et la connivence entre la tendresse rouée du premier Mozart et l'amertume rieuse du dernier. *Bastien, Bastienne* et *Le Directeur de Théâtre* ont en commun d'être deux *Singspiel*, ce nouveau genre musical alternant textes parlés et chantés. Nous avons adapté ces deux ouvrages sans ajout textuel. Le spectacle raconte, comme le souhaitait l'ancienne commande, les coulisses d'un spectacle en marche des auditions inaugurales à la chute du rideau final, en passant par les répétitions, la turbulence des loges et les jeux de coude avant l'entrée en scène. Dans les coulisses de cet Opéra imaginaire, les personnages du *Schauspieldirektor*, armés de la maîtrise madrée et de l'ironique lucidité du compositeur en sa maturité, doivent interpréter le premier souffle musical de Mozart et retrouver la candeur de son enthousiasme : une fête de printemps pour un jour d'hiver.

Frédéric Bélier-Garcia

IL BARBIERE DI SIVIGLIA

Comme Lubistch, Guitry, ou Mel Brooks, Rossini aime à jouer des époques, le XVIII^e siècle qu'il emprunte à Beaumarchais est déjà un fantôme de jeux sensuels et sans conséquences ; un monde rêvé fait de travestissements, de billets échangés, de sérénades. C'est surtout un monde traversé de musiques, savantes ou « de variété », de « chansons à boire » et sérénades précieuses. « C'est pourquoi pour le mettre en scène, il serait aussi absurde de s'enfermer dans un vérisme muséal que de se priver des atours du beau siècle. Il faut comme lui s'en amuser, c'est-à-dire le bafouer pour lui faire griffonner notre présent (et éternel) désarroi devant les jeux de l'amour et du hasard », propose le metteur en scène.

Quarante ans après Beaumarchais, Gioacchino Rossini s'empare du *Barbier de Séville* au rythme effréné pour servir sa musique. Composant les rôles comme autant de portraits hauts en couleurs, enchaînant des airs virtuoses qui deviendront légendaires, il signe une partition vive, bouillonnante, qui laisse toujours le spectateur ravi et pantois.



Le spectacle de Frédéric Bélier-Garcia déroule une comédie ludique et légère, où rien ne pèse : chez Rossini, c'est une vertu trop peu courue par les metteurs en scène pour qu'on ne l'applaudisse. (*Diapason mag*)



BASTIEN ET BASTIENNE...

de Wolfgang Amadeus Mozart
mise en scène & adaptation
Frédéric Bélier-Garcia,
direction musicale Pascal Verrot
scénographie Jacques Gabel
costumes Catherine & Sarah Leterrier
lumières Roberto Venturi
distribution Manuel Nuñez-Camelino, Olivia Doray, Luigi de Donato, Julia Kogan
Orchestre Opéra de Toulon Provence Méditerranée
dimanche 13, mardi 15 et vendredi 18 novembre
Opéra de Toulon
vendredi 25 et dimanche 27 novembre
Grand Théâtre de Provence - Aix en Provence

IL BARBIERE DI SEVIGLIA

Opéra en italien avec surtitres en français
de Gioacchino Rossini
mise en scène Frédéric Bélier-Garcia
distribution Philippe Talbot, Etienne Dupuis, Carol Garcia, Giulio Mastrototaro, Maurizio Lo Piccolo, Caroline Mutel, Jean-Baptiste Henriat
Orchestre de l'Opéra de Massy - Direction musicale Dominique Rouits avec les Chœurs de l'Opéra de Massy
vendredi 9 et dimanche 11 décembre
Opéra de Massy

L'OPÉRA À ANGERS

Après une ouverture de saison aux couleurs de Béla Bartok (*Le mandarin merveilleux* et *Le château de Barbe-bleue*), Angers Nantes Opéra propose cette saison :
La vie parisienne de Jacques Offenbach (4, 5 et 8 janvier)
L'enfant et la nuit de Franck Villard (1^{er} et 3 février)
Orphée et Eurydice de Gluck (18, 20 et 22 mars)
La Bohème de Puccini (23 et 25 avril)

Renseignements
www.angers-nantes-opera.com

ATELIERS DE FORMATION

ET DE RECHERCHE

Depuis 1987, le Nouveau Théâtre d'Angers inclut dans son projet artistique une activité de formation théâtrale destinée aux comédiens professionnels, dans les Pays de la Loire, sa région d'implantation. 85 Ateliers de Formation et de recherche ont été dirigés par des metteurs en scène ou des comédiens aux parcours exemplaires (voir « l'inventaire 2007-2010 » dans notre précédent numéro). Après avoir accueilli la saison dernière Elise Vigier et le Théâtre des Lucioles autour de romans de Leslie Kaplan, Christophe Lemaître et Mario Batista puis Jacques Vincey, le NTA accueille avec grand plaisir dans ses locaux de répétition Anne-Laure Liégeois, Pauline Bureau et Frédéric Sonntag.

AFR N°86

AUTOUR DE L'ŒUVRE DE ROLAND TOPOR
dirigé par Anne-Laure Liégeois

Moi je prends la fuite par la bouche. Il y a sans doute d'autres issues de secours. Mais la bouche est la plus proche.

Roland Topor

Une farandole d'intestins, un homme qui se retrouve avec la plus belle paire de seins du monde, un autre qui aime son pied à en mourir, un locataire chimérique, Joko qui porte des congressistes, une affaire de linge sale (pénible), un morceau (sanglant) (saignant) de steak, des vagues qui lèchent les fesses nues d'une femme, une grand-mère cuisinée aux roses blanches, un marquis qui écrit avec son sexe, des cheveux comme des vers, des vers comme des cheveux... Roland Topor par fragments sème la panique et la joie. Le dessinateur-peintre-écrivain-poète-metteur en scène-chansonnier-acteur-cinéaste avec un refus viscéral des conventions, un imaginaire débridé, un humour engagé, brosse le monde. Plongeon dans ses mots et ses images.

ANNE-LAURE LIÉGEOIS

Anne-Laure Liégeois crée sa compagnie Le Théâtre du Festin en 1994 et met en scène des textes de Christian Rullier, Georges Perec, Eugène Labiche, Euripide. En 2003, elle est nommée à la direction du Festin, Centre dramatique national de Montluçon /Région Auvergne. Elle y présente des pièces de Karin Serres, Patrick Kermann, Molière, Marivaux, des textes de Bernard Dort, des textes du répertoire du Grand-Guignol, et met en scène deux opéras bouffes à La Comédie de Clermont-Ferrand.



Pour les 30^e Rencontres d'Hérissou en 2005, elle crée la première édition du spectacle *Ça* (une commande à huit auteurs), puis les saisons suivantes elle crée notamment *L'Augmentation* de Georges Perec, *Edouard II* de Marlowe. Elle met en scène récemment *Débrayage*, quatre extraits et un inédit de Rémi De Vos, et avec Musiques Nouvelles *La Toute Petite Tétralogie*, livrets de Michel Jamsin, musiques Pascal Charpentier, Stéphane Collin, Jean-Paul Dessy, Raoul Lay ; *Le bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau et *Burn Baby Burn* de Carine Lacroix au Studio de la Comédie-Française ; *La Duchesse de Malfi* de John Webster ; *Les Contes de Shakespeare* (*Macbeth*, *Othello*, *Hamlet*) de Charles et Marie Lamb.

À la demande de Muriel Mayette, elle créera *Une puce, épargnez-la* de Naomi Wallace à la Comédie-Française, en avril 2012. En 2013, elle mettra en scène *Macbeth* de Shakespeare.

ROLAND TOPOR

Grand Prix des Arts de la ville de Paris, Roland Topor collabore à la revue Hara-Kiri et fonde le Groupe Panique avec Arrabal, Jodorowsky et Sternberg. Il écrit de nombreux romans et pièces de théâtre (*Joko fête son anniversaire*, *L'hiver sous la table*...) Il réalise les décors et les costumes d'opéras et de spectacles, et mille autre choses... Il meurt en 1997.

- Du mardi 3 janvier au vendredi 20 janvier 2012
- Envoi des candidatures avant le jeudi 8 décembre 2011
- Entretiens de sélection : 15 et 16 décembre 2011

CONDITIONS D'ADMISSION ET D'INSCRIPTION

La participation des stagiaires aux Ateliers de formation du CDN est gratuite. Les candidats, âgés de plus de 18 ans, enverront à l'adresse ci-dessous, par courrier ou email, un dossier curriculum vitae détaillé : photo d'identité, lettre indiquant les raisons qui le déterminent à vouloir s'inscrire pour participer à l'Atelier.

renseignements / inscription par email : marie-alix.escolivet@nta-angers.fr

Ateliers de Formation et de recherche - Centre dramatique national Pays de la Loire - Le Quai, 17 rue de la Tannerie / 49100 Angers

Tél. 02 44 01 22 44

AFR N°87

AUTOUR DE INTRUSION, DISPARU (E)(S) ET TOBY OU LE SAUT DU CHIEN, DE FRÉDÉRIC SONNTAG

dirigé par Frédéric Sonntag et un metteur en scène associé
Atelier en partenariat avec Théâtre Ouvert

FRÉDÉRIC SONNTAG

Né en 1978, Frédéric Sonntag est auteur, metteur en scène et acteur. Il fonde en 2001 la structure de production AsaNisiMASa et crée ses propres textes : *Idole* (JTN, 2002), *Disparu(e)(s)* (CDN de Dijon, 2004), *Intrusion* (Théâtre Ouvert, 2004), *Des heures entières avant l'exil* (Festival Berthier - Théâtre de l'Odéon, 2005), *Nous étions jeunes alors* (Théâtre Ouvert 2008), *Incantations* (Festival 360, 2008), *Toby ou le saut du chien* (Mains d'œuvres 2009). Trois de ses pièces (*Disparu(e)(s)*, *Intrusion*, *Toby ou le saut du chien*) sont éditées dans la collection T'apuscrit par Théâtre Ouvert.



Il a été résident à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, boursier du CNL et lauréat de l'association Beaumarchais-SACD. Depuis 2009, il participe à plusieurs manifestations internationales à Barcelone, Santiago du Chili, Buenos Aires, Lisbonne, Sarrebruck...

En 2009-2010 il est auteur en compagnonnage au Panta-Théâtre de Caen, pour lequel il écrit deux pièces.

- Du lundi 21 mai au vendredi 8 juin 2012
Théâtre Ouvert à Paris du lundi 21 au samedi 26 mai et les 7 et 8 juin
NTA du mardi 29 mai au samedi 2 juin et du 4 au 6 juin
- Envoi des candidatures avant le vendredi 20 avril
- Entretiens de sélection : vendredi 4 mai à Angers ; jeudi 3 mai à Paris

AFR N°88

EXPLORER LA FOLIE SUR LE PLATEAU

dirigé par Pauline Bureau

Metteur en scène associée à la Comédie de Picardie, Pauline Bureau propose d'explorer la folie sur le plateau, à travers interviews, témoignages, cas cliniques, études psychiatriques, documentaires, textes d'auteurs. Du TOC à la psychose, toutes les lignes de failles qui nous habitent.

PAULINE BUREAU

À la sortie du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, elle crée avec une quinzaine d'artistes La Part des Anges. Ils créent notamment *Un songe*, *Roméo et Juliette et Dix*, ainsi que des formes déambulatoires. En 2010-2011, elle met en scène *Modèles* (création) au Nouveau Théâtre, CDN de Montreuil, *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès à la Comédie de Picardie, *Comment j'ai mangé du chien* d'Evguén Grichkovets (création), *Je suis une bulle* de Malin Axelsson (création), production Théâtre de Sartrouville et des Yvelines - CDN.



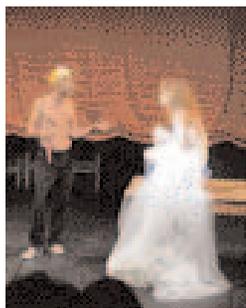
- Du mardi 29 mai au vendredi 15 juin 2012
- Envoi des candidatures avant le vendredi 27 avril
- Entretiens de sélection : jeudi 10 mai à Angers ; mercredi 9 mai à Paris

VU ET À VOIR

DANS LE GRAND OUEST...

■ DÉSENCHANTÉ

Un bateau pour les poupées de Milena Markovic
mise en scène Marilyn Leray et Marc Tsyphine



Le travail de ce duo dont le NTA avait coproduit en 2005 *La cuisine d'Elvis* du Britannique Lee Hall est toujours étonnant. C'est ici une jeune auteur serbe, Milena Markovic, que l'on découvre au fil de huit tableaux sur les âges de la vie d'une femme. Un parcours initiatique au pays des contes et des merveilles où l'on reconnaît peut-être l'ombre d'Alice, de Blanche-Neige ou de Boucle d'or... Mais les contes d'aujourd'hui ont perdu leurs paillettes roses d'antan et notre héroïne (habitée par Florence Bourges avec une densité remarquable) affronte un monde cruel où les princes

sont plus violeurs que charmants. La petite fille qui croyait que son papa fabriquait un bateau où il mettait les poupées cassées en lui faisant croire qu'elles allaient rejoindre le prince des poupées, finit dans la peau de la vieille sorcière prédatrice de Hansel et Gretel... Il n'y a pas de happy end dans ce conte de fées désenchanté. La réalité crue se décline en images fortes, croisées avec des fragments de vidéos (*Judex* de Franju) et de comptines rock'n roll (signées Federico Pellegrini, ex-Little Rabbits, pour les connaisseurs...), des séquences un peu trash à la Sarah Kane, sans naturalisme superflu. L'apprentissage de la désillusion s'ouvre sur un ton poétique et léger, pour vous happer dans un crescendo d'espoirs déçus et de violence, tandis que sur le plateau, les vinyls tournent sur des Teppaz, bande son d'une vie rayée de gris... Les autres comédiens sont tous excellents, le père Yvon Lapous, Nicolas Sansier, les amants père et fils, la sœur, India Hair..., engagés dans un spectacle noir, inattendu, décapant et poétique à la fois et qui vous prend de plein fouet.

FD

Vu au Grenier à sel - Festival d'Avignon-off

À REVOIR : jeudi 24 novembre, Le Grand R-La Roche-sur-Yon, jeudi 1^{er} décembre, L'Onyx

■ MORDANT

On ne paie pas, on ne paie pas de Dario Fo
mise en scène Christophe Rouxel



Sous ce titre, se masque une version nouvelle et réactualisée par Toni Cecchinato et Nicole Colchat de *Il faut pas payer*, une des farces les plus mordantes de Dario Fo écrite en 1974, où il dénonçait les ravages de la crise économiques dans de grands éclats de rire.

Dans la banlieue de Milan, des ménagères se révoltent

contre la hausse des prix en pillant un supermarché. Bientôt, la police, puis la gendarmerie, ratissent le quartier, procèdent à une fouille méticuleuse des appartements. Comment cacher les courses volées ? que dire à ses proches ? Antonia décide de mentir, purement et simplement : son mari Giovanni, un syndicaliste très légaliste ne supporte aucun délit... Avec sa voisine Margherita, en un quart de tour, elles se retrouvent enceintes de 5 mois et transportent sous leur manteau une partie des marchandises pour les cacher dans le cabanon d'un jardin potager. Toute la pièce déchaîne une avalanche d'événements invraisemblables dont le grotesque va révéler avec une efficacité redoutable les dysfonctionnements d'une société où les rapports d'oppression, de spéculation et de profit ont acculé les classes populaires à la précarité.

Christophe Rouxel prend la pièce de front et s'accorde à son rythme frénétique en dirigeant sa troupe avec une précision horlogère. Il puise dans cet enchaînement de situations invraisemblables, une matière théâtrale réjouissante, d'autant plus explosive qu'elle impose aux interprètes une infernale rigueur de jeu. Dans le décor de Silvio Crescoli d'une cuisinesalon aux couleurs crues, les cinq comédiens – tous excellents – Ludivine Anberrée, Delphine Lamand, Frédéric Louineau, Didier Morillon, Didier Royant passent, avec brio, toutes les vitesses de l'interprétation jusqu'au délire final.

En 1997, Fo obtint le prix Nobel de littérature pour avoir, « dans la tradition des bateleurs médiévaux, fustigé les pouvoirs et restauré la dignité des humiliés. » Dario Fo est maître inégalé en comique dévastateur. Le Théâtre Icare de Saint-Nazaire est ici son avisé serviteur.

DB

Vu au Grenier à sel - Festival d'Avignon-off

À REVOIR : samedi 31 mars, le Quatrain - Haute-Goulaine, mardi 3 avril à 20h30 - L'Odyssee, Orvault

■ TROUBLANT

Le voyage d'Alice en Suisse de Lukas Barfuss
mise en scène Yvon Lapous

Le titre de la dernière mise en scène d'Yvon Lapous pourrait être une invitation à découvrir les paysages bucoliques de ce pays à la production chocolatière reconnue. Mais on s'aperçoit à la lecture du sous-titre, « *Scène de la vie de l'euthanasiste Gustav Storm* » qu'il n'en sera rien !



On comprend bien qu'aborder la mort par le tabou de l'euthanasie avec un texte à l'humour noir ravageur (et donc salvateur) ne pouvait que séduire le metteur en scène. Après son travail sur des textes de Pinter, Fassbinder, Thomas Bernhard et même Bertrand Blier, il s'agit pour Yvon Lapous de continuer de sonder l'âme humaine en proposant « un théâtre qui ressemble à l'expérience humaine, là où la dureté et l'humour vont au-delà des principes psychologiques ».

Dans une mise en scène sobre et efficace, une scénographie épurée, Yvon Lapous, épaulé par ses cinq remarquables comédiens, enchaîne les 24 séquences de ces chroniques de morts annoncées avec une extrême fluidité, mêlant douceur et légèreté aux situations douloureuses des protagonistes de la pièce. Car il est bien question ici de choix, de doute, du libre arbitre, de la souffrance et de la délivrance. Et l'on suit ainsi le personnage d'Alice, bipolaire, souffrant mentalement de la vie et déterminée à se retirer de son monde de souffrance en attendant vainement l'approbation de sa mère (comment laisser partir son enfant ?..) où encore John, vieil anglais ennuyeux (comme il se présente), éternel indécis qui ne se résout pas au passage à l'acte en s'inventant mille excuses (il ne veut pas mourir ivre après avoir pris un dernier whisky !).

La pièce n'est en rien une pièce sur la légitimité de l'euthanasie, elle n'affirme aucun parti pris car, comme l'avoue l'auteur, Lukas Barfuss « je n'ai pas de réponse, je n'ai que des questions »...une définition du théâtre ?

Emmanuel Bretonnier

Vu au Grenier à sel - Festival d'Avignon-off

À REVOIR : du 23 août au 26 septembre 2011 Théâtre la Bruyère Paris

Ce spectacle a reçu le Prix Adami 2011

en savoir plus : <http://theatrelouppantes.over-blog.com>

VENT D'ESPOIR À FONTAINE-GUERIN

Festival Nouveau Théâtre Populaire (troisième édition)

Dans un paysage théâtral souvent essoufflé, le festival Nouveau Théâtre Populaire est signe de renaissance pour ce vieux phoenix, le théâtre, dont on n'a jamais cessé d'annoncer la mort prochaine. Une quatrième édition est prévue pour la seconde quinzaine du mois d'août 2012. Ne la ratez pas. Fontaine-Guérin risque bien de s'inscrire dans la nouvelle cartographie du théâtre des Pays de la Loire (voire plus, à l'échelle nationale, si l'aventure perdue en qualité au fil des années) comme un lieu incontournable : un must estival !

ETERNEL RETOUR

Avec son nom presque aussi prestigieux que grandiloquent, ce festival ne manque pas de culot, surtout quand, en plus, il pirate la typographie Jacno créée pour Jean Vilar, et utilisée légalement par le TNP à Villeurbanne. Ce n'est pas trop grave, on sait que Christian Schiaretti aime bien les pirates talentueux.

Nouveau Théâtre Populaire ? Diantre ! Le théâtre populaire c'est un peu le Graal, la terre promise des comédiens. Beaucoup, en jouant sur une place de village ou dans une grange pour les habitants du cru, une farce de Molière, épinglent sur leur blouson ce galon supérieur : celui du Théâtre populaire. Les promoteurs du festival sont-ils de cette engeance de jeunes ambitieux ? Loin de là, ils s'inscrivent dans un geste qui conduit à interroger théâtre et ruralité, répertoire populaire et communauté spectatrice.

L'aventure nouvelle de Fontaine-Guérin, à partir d'un enracinement personnel, celui de Lazare Herson-Macarel, d'une sorte d'urgence biographique à revenir faire du théâtre dans la terre de l'enfance, s'apparente, dans son projet naissant, à des grands précédents. On songe à Bussang, dans les Vosges, où Maurice Pottecher a fondé le Théâtre du Peuple et qui existe toujours. Plus près de nous, on pense aux Rencontres théâtrales d'Hérison, dans l'Allier où, au cœur des années 80, le trio Jean-Paul Wenzel-Jean-Louis Hourdin et l'enfant de ce pays bourbonnais, Olivier Perrier, grand acteur épique, imaginèrent dans la filiation de Brecht et Dasté, Dario Fo et Karl Valentin, un théâtre – rural, poétique, politique – où les mots des écrivains partageaient parfois plateau et partition sonore avec vache, cochon, jument...

ENFANT DE PAYS

C'est donc à Fontaine-Guérin, un joli village du Maine-et-Loire où il passait enfant ses vacances, que dans un verger appartenant à sa grand-mère, Lazare Herson-Macarel a créé ce festival du Nouveau Théâtre Populaire. Il était encore lycéen quand, en 2002, il fonda la compagnie «On va y arriver». Aujourd'hui, il est élève en deuxième année du Conservatoire National Supérieur d'art Dramatique de Paris. Acteur surdoué, il se montre ici bâtisseur d'utopie, entrepreneur d'art, avec comme seul capital l'inouï élan de la jeunesse et les paroles des grands poètes dramatiques, dits, criés, chantés merveilleusement par une troupe à l'unisson.

Dans ce village de huit cents âmes, avec une troupe de quinze actrices et acteurs entre 20 et 26 ans, ils montent des auteurs classiques : Feydeau, Corneille, Büchner, Shakespeare, et rassemblent 3000 personnes venues de la région. Ils répètent chaque création

durant deux semaines, enchaînent trois services de répétitions par jour, ajoutent au programme deux créations pour le jeune public, et proposent pendant douze jours en offrande leur amour encore neuf des mots des poètes. Ce sont des artisans d'art.

Dans la nuit douce du 12 août, on jouait *Tailleur pour dames* de Feydeau, puis *La mort de Danton*. Feydeau puis Büchner, un cocktail surprenant. Un élixir de jouvence.

Un plateau au bois mal dégrossi, pour décor, un grand cerisier et le clocher de l'église en fond, sur une pente douce 250 chaises coquilles pour la communauté des spectateurs. Billet à 5 euros. Un mobilier scénique qui tient dans une estafette, 3 lampes extérieures de cour : c'est aussi simple que cela.

Dans notre ère de théâtre post-moderne, sans vidéo ni high-tech, sans micro hf, on avait la sensation (illusoire ?) de renouer avec un âge d'or théâtral. Comme si les fantômes de Copeau, Vilar, Vitez ou les muses tutélaires soufflaient un vent d'espoir sur ces planches brutes.

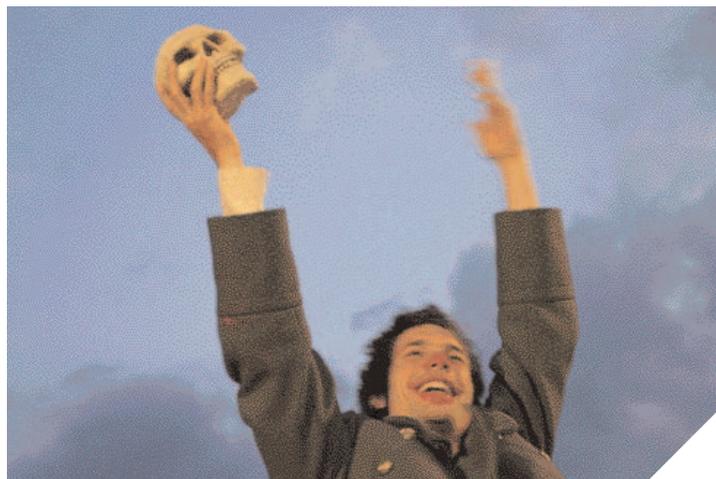


DEUX SPECTACLES DE VALEUR

Le travail du metteur en scène Frédéric Jessua est net, il monte *Tailleur pour dames* frontalement, sans apprêt. Le salon hausmannien prend des allures de saloon. Les portes en rodins pèsent comme celle des ranchs. Les costumes parcellaires s'amuse des époques. Jessua privilégie l'explosion atomique du jeu. Pas d'enjolivure psychologique : du tonus, du jarret, du rythme ! Chez Feydeau, le cerveau est vraiment un muscle. Seuls les changements de mobilier prennent des petits airs branchés avec musique anglo-saxonne. Bien dirigé, Lazare Herson-Macarel, vélocité, instinctif, imaginatif, juste à chaque mot qu'il prononce, compose un étonnant docteur Moulineaux. Il est soutenu par une troupe d'une quinzaine de partenaires doués, aux profils de jeu affirmés et tous à l'énergie intarissable. Morgane Nairaud est une révélation.

Excellente dans la cocasse courtisane de Feydeau, elle dégage une sorte de trouble d'une violence imperceptible chez Büchner...

La mort de Danton, réalisée par Léo Cohen-Paperman, se situe dans une mouvance plus commune, propre à beaucoup de jeunes collectifs de théâtre. Et on a du mal à ne pas comparer ce *Danton* au merveilleux *Notre Terreur*, grand œuvre de la compagnie d'ores et déjà, coproduit la saison 2009-2010 par le NTA. Le drame de Büchner est complexe, deux semaines de travail c'est trop court pour un tel ouvrage, pour s'approprier pleinement cette sinieuse et amère rêverie sur l'utopie politique. Le grand mérite du travail est cependant de parvenir souvent à faire entendre la pensée sous le poème.



Ce qui est remarquable dans cette troupe, c'est qu'elle semble aussi à l'aise pour actionner l'écriture mitrailleuse de Feydeau que les pleins et déliés de la langue du *Cid* de Corneille, ou les envols et suspensions poétiques de l'auteur de *Woyzeck*. Sans rien céder au passéisme ni au professionnalisme routinier, aux antipodes des spectacles multi-media convenus qui pullulent sur toutes les scènes nationales, le travail théâtral, ni vieux, ni moderne, ni classique,

basé sur les valeurs d'une aventure collective, a quelque chose d'une réinvention d'un originel, d'un essentiel du Théâtre qui semble souvent dans la majorité des représentations actuelles, à jamais perdu.



VOYAGE

À l'occasion du centenaire de sa naissance, Tennessee Williams revient fortement dans l'actualité théâtrale, aux USA, en Europe et en France. La création à la Comédie-Française du *Tramway nommé désir* dans la surprenante mise en scène de Lee Breuer fut un événement de la saison dernière. Cet auteur très fécond, malgré quelques courtes éclipses, a toujours stimulé l'imaginaire des gens de théâtre. Les vedettes du théâtre privé parisien et les stars de Broadway ont joué ses pièces dès 1950, Elizabeth Taylor et Arletty, Marlon Brando et Jeanne Moreau. Aujourd'hui, ce sont des metteurs en scène aussi différents que Lavaudant, Carstorf ou Krzystof Warlikowski, Elizabeth LeCompte qui se confrontent à lui en revisitant sa dramaturgie.

FOREVER TENNESSEE

Tennessee Williams, né le 26 mars 1911, aurait eu 100 ans. Mais cet écrivain, brillant et complexe, courtisé et auto-destructeur, n'était pas destiné à une si longue vie. Il est mort en 1983 dans un hôtel de New York, après avoir avalé par mégarde, la capsule d'une bouteille de whisky.

Tennessee Williams fut un prince adulé des scènes de Broadway. Les acteurs célèbres se bousculaient pour jouer ses personnages de déviant, d'alcoolique, de névrosé, de pasteur déchu, ses histoires en forme de psychanalyse à cœur ouvert. Ce « poète anxieux » compte un nombre incroyable de succès. Du premier triomphe, *La ménagerie de verre*, à l'affiche deux années durant, aux deux prix Pulitzer pour *Un tramway nommé désir* (1948) et *La chatte sur un toit brûlant* (1955) jusqu'à *La nuit de l'iguane* en 1962, ses pièces, parfois attaquées par la féroce critique new-yorkaise, firent courir le public. Après *The milk train doesn't stop here anymore* (*Le train de l'aube ne s'arrête plus ici*) en 1965, les dieux du succès le lâchèrent. La demi-douzaine de pièces qui suivirent fut jouée souvent moins de 100 représentations. Les difficultés personnelles (drogue, alcool, deuil) s'acharnèrent sur lui avec de graves conséquences sur son travail. Il disait en 1975 :

« La construction de mes pièces des années 40-50 était relativement conventionnelle. Mais à mesure que ma vie devint de plus en plus désespérée, j'ai dû changer de style. La forme traditionnelle des pièces ne pouvait contenir ma folie (frenzy) ».

Le malaise personnel de Williams coïncide avec des changements radicaux de la scène américaine. Dans les seventies, un théâtre new-yorkais novateur se déplace Off-Off Broadway, dans d'anciens entrepôts (*La Mama*, *Hair...*), dans les parcs (*Bread and Puppet*). Des spectacles plus organiques, chorégraphiques, provocateurs et politiques, accompagnent les révoltes contre la

guerre du Vietnam. Pour les troupes qui cassent les règles habituelles d'espace, le théâtre de Tennessee Williams apparaît comme une splendide orchidée, un peu fanée à l'instar des textes de Wilde ou Cocteau. Forcené de la plume, il se remet en cause et s'attaque à des formes nouvelles d'écriture. Il met en chantier une pléiade de pièces courtes, *The Two-Character Play*, *In the Bar of a Tokyo Hotel...* qui finirent par être jouées dans des lieux plus marginaux pour des audiences plus proches de ses personnages cabossés de la vie.

Si, à partir du milieu des années 60, la carrière du dramaturge subit donc un déclin éprouvant, les adaptations cinématographiques, malgré l'édulcoration de certains thèmes – homosexualité, castration – ont réussi à ne pas trahir l'univers de l'auteur. Elles ont connu un succès mondial continu grâce à des interprètes exceptionnels : Marlon Brando, Elizabeth Taylor, Vivian Leigh, Katherine Hepburn, Paul Newman, Anna Magnani, Ava Gardner ou Richard Burton... Combien de films légendaires adaptés des pièces de Tennessee Williams et réalisés par des



grands cinéastes : *La chatte sur un toit brûlant* (Richard Brooks), *Un Tramway nommé désir* et *Baby Doll* (Elia Kazan), *Soudain l'été dernier* (Joseph Mankiewicz), *La rose tatouée* de Daniel Mann, *Boom* de Joseph Losey.

Effet du centenaire de sa naissance, un long article du *New York Times* (13-2-11) sous le titre de *New light, long after his sunset*, constate un retour du théâtre de Williams, un retour d'autant plus singulier que ce sont des collectifs d'avant-garde qui s'emparent de son théâtre. Elizabeth LeCompte du Wooster group vient de reprendre à New York son étonnante vision multimedia de *Vieux carré*, un texte en forme d'autobiographie éclatée de 1977, un spectacle rejoué lors du festival Théâtre en mai du CDN de Dijon.

THÉÂTRAL



FRANCO-WILLIAMS...

Dès le début des années cinquante, à la suite des premiers triomphes new-yorkais, Paris découvrit cette œuvre intense, troublante, fiévreuse. Tout un cortège d'artistes et de metteurs en scène français (Raymond Rouleau, Pierre Valde, André Barsacq) firent avec elle les beaux soirs du théâtre privé. En 1949, Arletty joue Blanche Dubois dans l'adaptation de Jean Cocteau du *Tramway*. Pour son théâtre, brûlant de solitude, aux personnages fêlés, Tennessee Williams trouva en France de grandes interprètes féminines. En 1956, Jeanne Moreau, sous la direction de Peter Brook, joua Maggie dans *La chatte sur un toit brûlant*. Catherine Sauvage joua en 1977, sous la direction d'Andreas Voutsinas, disciple franco-grec de Lee Strasberg, *La nuit de l'iguane*. Edwige Feuillère, qui créa en 1971 *Doux oiseau de jeunesse* dans la traduction de Françoise Sagan, était l'une de ses préférées. « Une actrice classique... qui a su s'adapter à un dialogue d'un style très contemporain. » écrit-il.

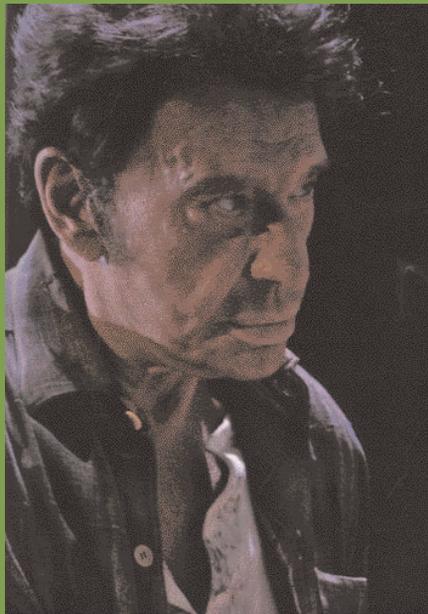
Sans disparaître complètement des scènes parisiennes, le théâtre de Williams connut des éclipses au tournant des années 80. La faute sans doute à quelques productions ratées, maladroitement imitatives des films légendaires. Ces dernières saisons, des comédiens français connus s'affrontèrent avec plus ou moins de réussite à des personnages devenus quasi mythiques au cinéma : Mélanie Thierry (*Baby Doll*) Samuel Le Bihan et Caroline Cellier (*Un Tramway...*). Cet automne, Johnny Hallyday fait ses débuts au théâtre Edouard VII dans *Le paradis sur terre*, sous la direction de Bernard Murat, une pièce qui fit un flop commercial à New York en 1968, mais dont la réalisation par Elisabeth Chailloux au festival d'Avignon 1985, dans la précise traduction de Matthieu Galey, révéla les qualités poétiques.

REVIVAL

Au tournant des années 2000, le théâtre de Williams profite de nouveaux éclairages scéniques. Aux Etats-Unis et en Europe, on assiste au réveil d'une œuvre trop souvent enfermée dans « la psychologie des profondeurs » et une mauvaise copie d'une esthétique de cinéma. C'est dans le Théâtre Public en Europe que se revitalise l'œuvre complexe de cet « auteur sudiste ». En France, des metteurs en scène du théâtre subventionné cèdent à l'attrait de cette œuvre. Ils préfèrent reprendre des pièces connues que d'aller à la rencontre de l'énorme gisement des textes inédits. Dans un décor épuré de cactus géants alignés en oblique de Jean-Pierre Vergier, Georges Lavaudant donna à la MC 93 Bobigny, une sobre version de *La nuit de l'iguane*. Tchéky Karyo y campait le révérend pasteur Shannon (rôle joué avec génie par Richard Burton dans le film de John Huston). Jacques Nichet, dans une esthétique dépouillée de toute couleur locale « New Orleans », a repris *La ménagerie de verre* en 2009. Agathe Molière jouait, avec une grâce fébrile, Laura, ce double imaginaire de Rose, la propre sœur de Tennessee Williams, « la folle lobotomisée » à la demande de sa famille. Ces deux spectacles témoignaient de la « sagesse » propre au théâtre institutionnel hexagonal.

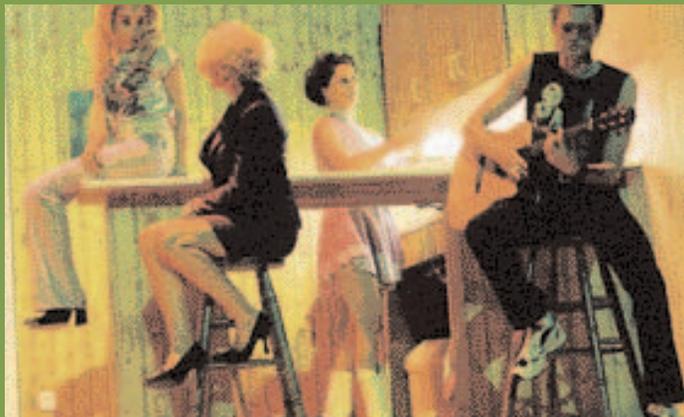
RADICAL

Ce Williams revival était très sensible dans trois approches radicales du *Tramway nommé désir*. Pour mémoire, Blanche Dubois arrive à la Nouvelle-Orléans et s'installe chez sa sœur Stella. Coquette, délicate, fidèle à d'anciennes manières aristocratiques, elle espère y trouver calme et tranquillité. Pourtant, au contact de Stanley Kowalski, le mari de Stella, et de ses amis, ses hantises resurgissent. Elle se révélera profondément désespérée, ruinée, poursuivie par des drames passés, luttant contre sa sexualité et s'abandonnant à l'alcoolisme. Jusqu'à sa propre destruction...



La saison dernière, le créateur polonais Krzysztof Warlikowski surenchérisait sur les effets vidéo, filmant la tête d'une star – Isabelle Huppert – sous tous les angles. Sabrant, avec son complice Wajdi Mouawad, souvent mieux inspiré, dans les mots et situations de la pièce, il a abouti à une très contestée et narcissique approche du *Tramway*, mésestimant l'écriture de Williams en la tricotant avec des textes allant de Coluche à Le Tasse. La centralisation sur une Blanche-Huppert – étoile habillée en haute couture (Dior) –, l'absence de travail sur les autres personnages aboutissait à un échec. En oubliant la mise en jeu des interactions cruelles, ambiguës, de ce groupe familial déchiré, le spectacle n'était qu'une sorte d'écrin doré, un peu vain, autour d'un méga premier rôle qui ramenant tout à lui, réduisait le formidable collectif d'acteurs polonais à un fonds de troupe. Essai raté pour Warlikowski de sa revisitation du territoire dramatique T.W...

A Berlin, à La Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz, Frank Castorf greffe la plus audacieuse vision scénique sur le corpus socio-mythologique que représente pour lui l'œuvre de Williams. *Endstation Amerika*, adaptation scénique d'*Un Tramway nommé Désir* (2000) et *Forever young*, adaptation de *Doux oiseau de Jeunesse* (2001) sont des chefs-d'œuvre porteurs d'une insolence sociale qui fait se catapulter rêves de l'Ouest et rêves de l'Est. Accumulation des matières industrielles et de mises à vif des corps et des désirs, tout s'impose, indispose et cogne sur tout consensus. Admirateur de Marx et des Rolling Stones, Frank Castorf est un artiste politisé, brillant et controversé. Souvent dans ses productions « La vie individuelle n'est qu'une crise du capitalisme en miniature, reproduite en série. » *Un Tramway nommé Désir*, pièce écrite en 1947, est l'illustration américaine parfaite de ce diagnostic de Brian Massumi. De quelle dose de mensonge et d'illusion avon-nous besoin pour supporter ce désastre dont l'abandon et la concupiscence, la paranoïa et la dépression sont les conséquences ? Dans un tel système, il n'y a ni sécurité, ni accomplissement. En l'an 2000, pour Frank Castorf, le



Tramway nommé Désir est arrivé au terminus, là où s'achèvent tous les rêves : en Amérique. Les personnages de Tennessee Williams sont des prototypes emprisonnés entre la peur de la perte et la mégalomanie. Chez lui, le mariage de Stanley et Stella a pris des rides. Stanley est un ancien fonctionnaire de Solidarnosc qui gagne sa vie en faisant de la pub pour des chewing-gum. Arrive Blanche, la sœur de Stella, avec des sacs pleins de fringues luxueuses. Blanche incarne une figure de la

pureté et de la jeunesse d'un temps révolu. Dans sa descente dans la folie, contre elle, se résument toutes les compromissions et revirements d'un groupe miné et meurtri. Tout est décadence dans cette pièce, qui énumère tous les faux-semblants d'une société prometteuse. *Endstation Amerika* (les ayants-droit ont exigé le changement de titre) est une démonstration de malade pour les malades. Néanmoins, cette œuvre qui compte parmi les meilleures du siècle, regorge de santé et dans la version Carstorf, c'est un coup de poing.

TRAMWAY NIPPON-AMÉRICAIN

Avec *Un Tramway nommé Désir*, Tennessee Williams est le premier auteur américain à entrer au répertoire officiel de la Comédie-Française, salle Richelieu. C'est Lee Breuer, un grand artiste new-yorkais audacieux qu'a choisi Muriel Mayette. Lee Breuer s'appuie sur la traduction poétique et précise de Jean-Michel Déprats et l'injection de tradition théâtrale japonaise. La distribution est intrépide et intelligente : Anne Kessler est une subtile et fracassée Stella. Femme enfant-Barbie de 40 ans, elle fuit la lumière comme une biche le couteau. Elle émeut sans faux pathos. Eric Ruf rompt avec le cliché Marlon Brando, (jeans-tee-shirt-perfecto), son Stanley a la silhouette d'un diable forain, pantalon bouffant et perruque verte acrylique. Il ne surjoue pas la force brute mais pimente son parcours d'une douceur tacticienne.

Par les libertés qu'il prend avec les conventions naturalistes qui encombrant souvent les mises en scène de Tennessee Williams, le spectacle surprend. On y découvre un vocabulaire scénique inhabituel au Français, entre off-off Broadway et bunraku : boîte sombre de velours qu'illuminent des paravents peints coulissants, servants de scène vêtus de noir et le visage recouvert de gaze noire qui manipulent les accessoires, visages outrageuse-

ment fardés et perruques colorées, spectres halloweeniens, piano-bar et moto de biker, ce « polycentrement » a le mérite de rompre avec l'habituel cadrage « neworleanesque », souvent convenu. Assassiné par beaucoup, ce spectacle très fluide et subtil a trouvé des défenseurs en Jean-Pierre Thibaudat, Armelle Hélot et Philippe Tesson... Ces trois grands critiques ont vu dans le « déplacement japonais » une judicieuse manière de faire sentir le désir de magie qui donne à l'œuvre son sens. Blanche Dubois, l'héroïne du drame, n'a-t-elle pas à la bouche cette superbe phrase : « Je ne veux pas de réalisme. Je veux de la magie. »

C'est dans le rêve, le fantasme, par l'œil de Blanche que Lee Breuer nous invite à (re)voir le monde tremblé de Tennessee Williams. Ce parti-pris n'a rien d'une « japo-niaiserie ». Il a sa légitimité. Lee Breuer a fait publier dans le programme du spectacle la trace d'une conversation entre Tennessee Williams et Yukio Mishima :

T.W. : *Il faut être un habitant du sud décadent pour comprendre les Japonais.*

Y. M. : *Ce mélange de brutalité et d'élégance.*

T.W. : *Au Japon, vous êtes proches des habitants du Sud des Etats-Unis.*

La réussite tient beaucoup du consentement de toute la troupe à entrer dans une pratique scénique et des codes de représentation inhabituels.

Cet attrait de Tennessee Williams pour le Japon, on le retrouve dans une de ses dernières pièces *Tokyo Bar*, que le CDN de Montpellier, dans la traduction nouvelle de son directeur Jean-Marie Besset, va mettre à l'affiche à l'automne.

Daniel Besnehard



DÉMOCRATISATION ?

Très rares – dans ce morne milieu culturel rongé par la crainte de perdre son poste, sa fonction, sa subvention, sa rubrique – sont les textes signés par des directeurs de théâtre ou des artistes en activité... *Le démocratiser* de Jean-Marie Hordé publié par les pertinentes éditions « les Solitaires Intempestifs », s'est écrit, lui, en réaction au rapport rédigé par deux hauts fonctionnaires fin 2010. Adressé au ministre de la Culture et de la Communication, ce rapport postulait l'échec de la démocratisation culturelle. Une polémique s'était ouverte. Jean-Marie Hordé a choisi de » prendre position » avec un livre dont la couverture bleu d'orage s'orne d'un « sous titre- question » : « De quelle médiocrité la démocratisation culturelle est-elle aujourd'hui l'aveu ? ». *Le démocratiser*, écrit dans une langue d'une savante élégance, est un court ouvrage finement argumenté. Le directeur du Théâtre de la Bastille, philosophe de formation, réfléchit sans polémique boutiquière. Sa pensée ouverte, doucement intempestive, son point de vue peuvent susciter refus, voire rejet. N'est-ce pas salubre de regarder autrement notre paysage politico-artistique ? Ce livre nous y invite : il faut le lire.

Daniel Besnehard

CE FUT POPULAIRE !

Il faut en finir avec l'ère du soupçon, enfant honteux de la peur. La peur de ne pas être populaire est, pour un ministre, pour les pouvoirs, comme pour le responsable artistique dans sa ville, l'affect générateur de médiocrité. L'art ne peut se jouer sur une morne plaine. Une peur symétrique, en miroir, guette le pouvoir et le directeur. Le pouvoir a peur de paraître par trop inégalitaire et il doit publiquement, énergiquement s'en défendre. Le directeur a peur de la salle vide, peur de voir le nombre de spectateurs se raréfier, la salle se trouver, se miter, peur de voir le vide sur chaque siège entraîner la salle entière, comme un bateau englouti par la brume disparaît en quelques instants, sans bruit ni fureur, victime d'une magie grise. Les peurs poussent. Dissimulées derrière des raisonnements oiseux et hypocrites, elles votent le repli et poussent vers la sortie. Elles reculent devant une silhouette inconnue et s'effraient du moindre son nouveau. Alors voici que devant le déjà-vu la salle de nouveau se remplit, ébroue son plaisir assuré, rassurée de le savoir si sûr, et voici que les deux peurs, alliées dans une défaite travestie, voici qu'elles crient leur reconnaissance : ce fut populaire !

Les prodiges de la fête et de l'événement sont devenus les méthodes courantes de contournement de cet effroi. Le premier enjeu est d'en réussir la médiatisation. C'est elle qui détient la puissance de convocation du très grand nombre et la force de conviction apte à éloigner tout jugement de valeur, englouti sous la quantité. L'œuvre s'est faite plus que le prétexte au rassemblement. L'artiste devient le maillon d'une chaîne dont le succès se jugera par le flot de la sarabande. Ce qui importe, c'est le passage, la déambulation d'une chose à l'autre, la distraction. Ici, la visite s'est faite touristique ; là, la participation vise l'accumulation aux dépens de l'expérience. Vitesse et cumul sont la base de cette ingénierie. L'organisateur-ingénieur est roi : il est le talent véritable, le rassembleur espéré, fêté, le producteur médiatique. Le but de ces ersatz artistiques : la disparition de toute contestation par l'unanimité de la participation.

Pour affronter politiquement et artistiquement la division, l'échec doit rester le risque possible ; il est la difficulté que le travail et l'enthousiasme s'emploient à conjurer. C'est au cœur de cette contradiction que la prudence prend du sens. Peur et soupçon n'ont d'autres ressources que d'écraser ce qui sépare, quitte à confondre tel segment de la demande avec le tous du populaire. Or la beauté de l'assemblée hétérogène garde la force de réunir l'improbable accord. Elle seule s'adresse à l'autre, elle seule fonde une nécessité politique, celle qui fait de l'art de vivre ensemble autre chose qu'une reconnaissance communautaire.

Pour qu'une confiance politique se rétablisse, il faudrait examiner, au cœur du vocabulaire et des pratiques, ce qu'il en est de l'échec et de la réussite, des enjeux et des moyens, des attitudes (des « caractères ») et des réalités sociales et politiques. Il s'agit de refonder la nécessité de l'aide publique sur une conception commune de l'enjeu artistique et démocratique. Cessons d'analyser les faiblesses d'un système pour le condamner. La tâche exige du courage. Dans le domaine de la création, on ne jugulera pas l'incertitude. L'entreprise de création ne peut pas être assimilée ou confondue avec la gestion de la paix sociale. La dissension est nécessaire à la vie démocratique. La discrétion est souvent son meilleur élément, contre toute médiatisation événementielle. Rendre accessible à l'autre est un travail médiatique silencieux. Aucune politique culturelle ne pourra se définir pour l'avenir qui ne soit simultanément et contradictoirement une politique artistique. Les décisions – qu'elles portent sur une nomination dans une institution ou qu'elles cherchent à dessiner un programme politique –, les décisions qui réduisent l'improbable de l'art au commun de la culture sèment la confusion. Plaire au plus grand nombre doit rester une audace menacée.

(...)

APPRENDRE À SE MÉFIER

Utiliser l'intimidation pour en finir avec tout ce qui intimide est aussi stupide que de supprimer l'école au motif que certains y échouent. Proust, Musil ou Kafka sont intimidants ? Bien sûr ! Mais être timide devant un maître est une attitude magnifique, elle précède l'admiration que l'on pourrait lui porter, cette admiration qui est une voie d'accès splendide au sein de laquelle pourra se déployer l'amour le plus vivant. Il faut pour cela admettre qu'un auteur puisse faire autorité. Nouveau venu, je ne suis pas immédiatement son égal, sur son terrain du moins. Faire de l'intimidation la cause d'un échec démocratique repose sur une conception erronée de l'égalité et des relations complexes de l'égalité avec la liberté. Nous ne sommes pas tous d'égal talent, nous ne vivons pas tous du même désir. Et alors ? Pourquoi faudrait-il que nous ayons tous le même plaisir à lire Kafka, ou tous les mêmes accès aux mêmes choses ? Tous n'aiment pas aller au théâtre ? Et alors ? Faut-il en conclure à son inutilité ? Tous n'aiment pas aller à la piscine, faut-il pour autant toutes les vider ? Il s'agit de ne pas confondre une commune possibilité d'accès avec une égalisation de l'usage. L'école a gagné lorsque Proust devient pour le plus grand nombre une possibilité de lecture, et non si tous ont lu *A la recherche du temps perdu*. Donner de l'argent à un théâtre pour que tous puissent y aller ne dit pas ni n'oblige que tous y aillent réellement. Qu'on me pardonne ce truisme. Mais au pays de la conscience malheureuse, on apprend à se méfier !

Evaluer le problème par la possibilité permet de sortir de ce mauvais dilemme qui oppose l'intimidation au populaire. Mais évidemment, l'évaluation du résultat en est rendue plus difficile. Ce qui suffirait à renvoyer la culture du résultat à ses aveuglements. Autrement dit, tenter d'offrir au plus grand nombre la joie de l'art est le but, non le bout. Dire qu'il n'y a pas de bout, c'est dire aussi qu'il n'y a pas de succès acquis. C'est dire que l'échec est constitutif de la démarche liée à l'invention, que tout processus d'élevation est par essence inachevé. Si la démocratie ne peut se concevoir comme un acquis définitif, il faut alors que l'utopie, ici, conduise la réalité. L'échec relatif ne peut être le signe du renoncement. Il devrait tout au contraire justifier des ambitions renouvelées. Dénoncer les effets pervers d'une politique est une chose ; s'en saisir pour délégitimer toute ambition politique en est une autre. La décentralisation théâtrale n'a pas tout réussi ! Sans doute. Renforcez-la !

Accuser l'œuvre d'être intimidante est une entreprise de nivellement. C'est avoir la médiocrité comme ligne de conduite et accepter que se réalise ce qu'on dénonce, à savoir que définitivement certaines œuvres – c'est-à-dire nombres de joies – ne seront l'usage que de quelques-uns.

in *Le démocratiser*. Jean-Marie Hordé

Le démocratiser (De quelle médiocrité la démocratisation actuelle est-elle aujourd'hui l'aveu ?) est paru le 6 juin 2011 aux Éditions des Solitaires Intempestifs

Jean-Marie Hordé

Figure intellectuelle engagée de la vie culturelle française, Jean-Marie Hordé poursuit des études de lettres puis de philosophie à la Sorbonne. Critique littéraire pour *Le Quotidien de Paris* et *Les Nouvelles Littéraires*, il devient conseiller attaché à la préfecture des Hauts-de-Seine en 1973. Six ans plus tard, il devient directeur du théâtre de Cergy-Pontoise, et participe au conseil national du Syndéac, (syndicat des professionnels du spectacle). En 1989 il prend la direction du théâtre de la Bastille, salle successivement dirigée par Henri Ronse puis Jean-Claude Fall. Dans ce lieu voué à la découverte de nouveaux talents, Jean-Marie Hordé invite notamment Jean-Michel Rabeux, Claude Régy, Valère Novarina, Bruno Geslin, Alain Platel, François Tanguy... En 2008, il publie *Un directeur de théâtre*, et en 2011 *Le démocratiser*.



OÙ SONT VOS PRIORITÉS ? LA RENTRÉE C'EST FATIGUANT... ON NE SAIT PLUS TROP OÙ DONNER DE LA TÊTE, TOUT EST URGENT, MAIS PAR OÙ COMMENCER ? LE NTA VA VOUS SOULAGER D'UN GRAND POIDS EN VOUS AIDANT À DÉTERMINER VOS PRIORITÉS... ET CHOISIR VOS SORTIES... PAS DE PRISE DE TÊTE, PRENEZ JUSTE UN PAPIER ET UN CRAYON ET LISEZ CE QUI SUIT...

IMAGINEZ-VOUS, TRANQUILLEMENT INSTALLÉ/E DANS VOTRE CANAPÉ, QUAND SOUDAIN CINQ CHOSSES VIENNENT EN MÊME TEMPS TROUBLER VOTRE SÉRÉNITÉ. DANS QUEL ORDRE ALLEZ-VOUS LES RÉSOUDRE ?

1. Le téléphone sonne !
2. Bébé se met à pleurer !
3. Quelqu'un frappe à la porte...
4. Il commence à pleuvoir et vous avez du linge à sécher dehors...
5. Vous avez laissé un robinet ouvert et l'évier commence à déborder...

Dans quel ordre résoudrez-vous ces problèmes ? Ecrivez les nombres de votre séquence, exemple 1-2-3-4-5 (sans regarder la réponse) et vérifiez comment vos décisions ont été prises en retournant la page...

Voilà. Vous connaissez désormais votre priorité number one... il n'est pas trop tard pour en changer, si le résultat vous déplaît... Mais vous pouvez aussi mettre à profit ce test idiot pour choisir les spectacles de votre saison en fonction de vos penchants...

PRIORITÉ 1

« *La peur de l'ennui est la seule excuse du travail* », disait Jules Renard. On ne va pas vous ennuyer avec des spectacles sur le travail. Mais qui dit travail dit sérieux. C'est mieux. Vous choisirez donc sans hésiter parmi nos grands thèmes de débats ou de polémiques...

Neutral Hero : une réflexion sur la banalité quotidienne d'une petite ville américaine (et vous réviserez votre anglais en vo surtitrée par la même occasion !).

Guantanamo : un réquisitoire percutant sur les interrogatoires des prisonniers suspectés de terrorisme...

Quatrevingt-Treize : révision de grande et petite Histoire avec les personnages de Hugo dans la mêlée de la contre-révolution... Epique !

Brume de Dieu : Epure, exigence et radicalité d'un monologue dirigé par un maître de la mise en scène... Une leçon de théâtre.

Et pour vous changer les idées, après... ne manquez pas **La Princesse transformée en steak-frites**, un divertissement qui cache peut-être des abîmes de réflexion métaphysique...

PRIORITÉ 2

« *C'est le sort des familles désunies de se rencontrer uniquement aux enterrements* », constataient les Barbouzes de Michel Audiard... Le théâtre est une grande famille, plus unie que celle des Barbouzes ! Reste à choisir la vôtre parmi ces fratries plus ou moins insolites comme...

Bluff : trois histoires d'adolescentes aux prises avec le mensonge dans leur entourage pas très clair... Si vous êtes ado ou si vous avez des ados à la maison, c'est pour vous...

Oh les beaux jours : le ménage Winnie et Willie, deux époux prisonniers de leur vide existentiel... une leçon d'optimisme surréaliste.

Je suis un metteur en scène japonais : Fanny de Chaillé se penche sur le bunraku, manipulation collective de grandes marionnettes... A voir pour le « faire ensemble »...

Les bonnes : les relations ambiguës de deux sœurs, employées de maison et leur patronne... Un matériau de choix pour psychanalystes en herbe... Quant aux fans de familles princières, ils seront comblés avec **La Princesse transformée en steak-frites** et sa smala de princes et princesses politiquement incorrects...

PRIORITÉ 3

« *Il ne faut pas voir ses amis si l'on veut les conserver* », selon l'auteur de *La Parisienne*, Henry Becque... N'hésitons pas à le contredire, il faut au contraire aller voir et revoir ces troupes d'amis avec lesquels toutes les folies sont permises !

Kill the cow : quoi de mieux que la bande de copains du Grosse Théâtre pour enquêter sur la maladie d'amour ?

Gamblin jasse / De Wilde sextete : accord parfait entre les copains jasseux et l'ami théâtral...

Oncle Gourdin : pas de demi mesures pour la tribu Zerep et ses lutins déglingués, on rit à la folie ou on passe son chemin.

Wonderful world : un beau compagnonnage de happy danseurs-acteurs qu'on aura plaisir à retrouver...

Meaning(s) ou quelque chose plutôt que rien ? pour partager le regard collectif d'une génération de jeunes comédiens sur le monde...

Et bien sûr **La Princesse transformée en steak-frites** où l'on découvrira que l'on peut même se prendre d'amitié pour un monstre...

PRIORITÉ 4

« *Aujourd'hui les gens connaissent le prix de tout et la valeur de rien.* » Oscar Wilde était en avance sur son temps... L'argent et l'ambition n'ont rien perdu de leur pouvoir au fil des ans...

Pour s'en convaincre on remontera le temps, du côté des Elizabéthains, avec **La tragédie du vengeur** : un tourbillon réjouissant de vices, de haine et d'ambition qui s'achève dans un bain de sang !

Un ennemi du peuple, où l'on voit des politiciens, journalistes, et autres notables approuvés par la foule, quand ils se liguent contre un médecin par intérêt...

Nature morte dans un fossé, une pièce policière où ne manquent ni la cocaïne, ni le sang et le sperme, ni l'argent... Un fait divers comme on les aime !

Et **La Princesse transformée en steak-frites** qui n'échappe pas aux affaires d'intérêt et de pouvoir, forcément, la lutte des classes entre les ogres, les bergers et les princes est loin d'être obsolète...

PRIORITÉ 5

« *Ah ! que l'amour est agréable ! Il est agréable en effet – bien moins, d'ailleurs, pour ce qu'il donne que pour ce qu'on en espère.* » Pour vous déguster de l'amour, comme Courteline, et surtout en rire, vous commencerez par la haine, avec **Courteline amour noir**... trois scènes de la vie conjugale bien aiguës...

Puis l'amour tragique de **Bérénice** où, contrariée par le devoir, la passion ne peut rien contre la raison d'état... et s'achève sur une séparation...

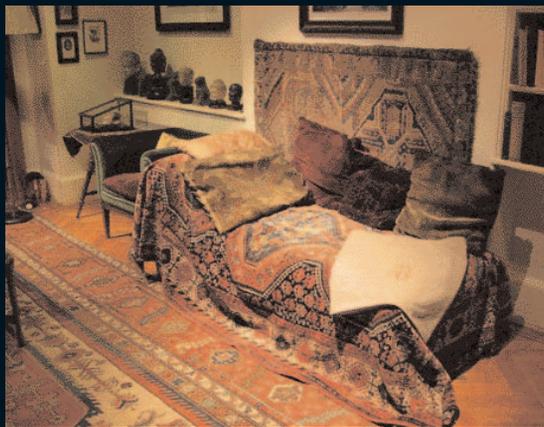
Les jeux de l'amour, et **Ouasmok ?** où deux enfants jouent toutes les phases de la vie conjugale, rencontre, phase de séduction, cérémonie de mariage... et divorce !

La place royale où le héros de Corneille ne peut se résoudre à l'idée du mariage qui lui ferait perdre sa liberté...

Une nuit arabe & Le dragon d'or : diptyque sur le déracinement, où les êtres se croisent et se poursuivent, pour échapper à la solitude et accorder leurs desirs...

Tout est normal mon cœur scintille : bienvenue dans les méandres du cœur de Jacques Gamblin, avec de la danse autour, parce qu'il ne peut pas parler d'amour sans les corps qui s'unissent et qui s'attrapent.

Enfin tous les attermoissements de l'amour se bousculent dans **La Princesse transformée en steak-frites**, entre ogres, princes, bergers et princesses... mais comme dit l'auteur, Christian Oster, dans *Une femme de ménage* : *Ça ne se regrette pas, l'amour...*



3. La porte représente les amis
4. Les vêtements représentent l'argent
5. Le robinet représente l'amour.

1. Le téléphone représente le travail
2. Le bébé représente la famille
Chaque point représente un pan de votre vie :

RÉPONSES

F.D.



LE QUAI-FORUM DES ARTS VIVANTS

c'est :

Le NTA Nouveau Théâtre d'Angers
Centre dramatique national
<http://www.nta-angers.fr>

le CNDC Centre national de danse
contemporaine-Angers
<http://www.cndc.fr/>

l'EPCC Le Quai
<http://www.lequai-angers.eu/>

Nouveau Théâtre d'Angers
Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia
Le Quai-forum des arts vivants - cale de la Savatte
Tél 02 44 01 22 44 - fax 02 44 01 22 05
www.nta-angers.fr contact@nta-angers.fr

Abonnement au Quai-forum des arts vivants
spectacles proposés par
Le NTA-Centre dramatique national Pays de la Loire
Le CNDC-Centre national de danse contemporaine-Angers
l'EPCC Le Quai
Renseignements 02 41 22 20 20 - www.lequai-angers.eu

